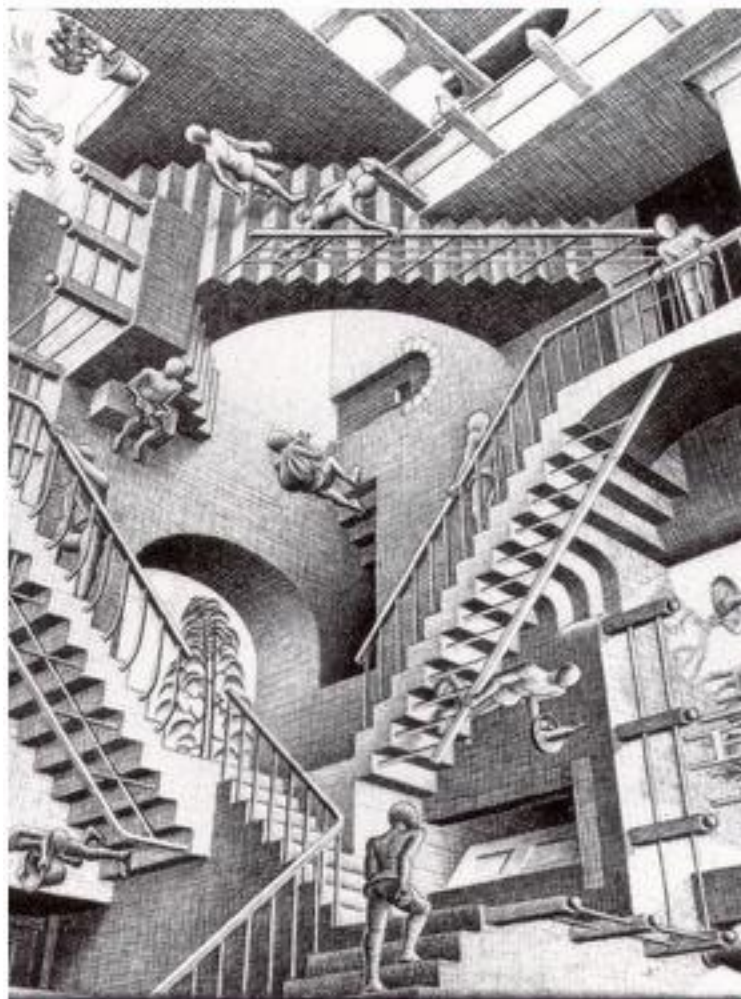


Dans des mondes
divergents



Fash-infos Bibliothèque 6

Tous les textes sont © les auteurs. L'illustration est tirée de M.C. Escher
Reproduction interdite sans autorisation.

TABLE

L'ARMOIRE (JEAN-PIERRE CARRERE).....	4
LES BOURREAUX MEURENT AUSSI (LEO LAMARCHE)	7
LE CERCLE SE REFERME (SERGIO GAUT VEL HARTMAN).....	17
COMMANDO (NOE GAILLARD)	25
L'ERREUR (KHRISTO POSHTAKOV).....	30
LA GRANDE LESSIVE (PIERRE JEAN BROUILLAUD)	34
LA LIGNE JAUNE (BRUNO VITIELLO)	38
CONTES DE LA NARCOLEPSIE (MARION LUBREAC)	49
L'ARCHIPEL (JEAN-PIERRE PLANQUE)	56
LA MAISON AUX DEUX ESCALIERS (ANGEL OLIVERA ALMOZARA)	74
TOBY OU L'OREILLE FENDUE (PIERRE JEAN BROUILLAUD)	86
IMPASSE DE SECOURS (FRANCIS OLIVIER SCHALL)	92
LE TANGO D'UN SOIR (MARCOS RODRIGUEZ LEIJA)	95
BIOGRAPHIE DES AUTEURS	96

L'Armoire

(Jean-Pierre Carrère)

Les mille bruits de la vie quotidienne me parviennent faiblement du dehors. J'ouvre les yeux : face à moi... une armoire me regarde. Interloqué, je me redresse et mon regard parcourt la pièce dans laquelle je me trouve. D'épais rideaux laissent entrer une faible luminosité. La demi-pénombre n'arrive pas à masquer la pauvreté des lieux : un papier mural, sale et déchiré par endroit, un évier ébréché dans un coin, une porte de bois à la peinture écaillée, un lit de fer vétuste sur lequel je suis assis, une ampoule nue accrochée à un plafond fissuré, un parquet de béton brut et, incongrue dans ce décor, une armoire magnifique, au chêne patiné par le temps. Adossée au mur, elle trône, émettant une aura de puissance, paraissant vivre et respirer selon un rythme inconnu. Derrière moi, je devine une immense glace murale que je n'ose regarder. Je reste là, toute la journée, regardant fixement l'armoire, attendant je ne sais quoi. Je me souviens m'être levé pour grignoter un morceau et boire un peu d'eau. Puis, je suis revenu m'asseoir sur le lit en observant, encore et toujours, ce magnifique meuble, jusqu'à ce que, recru de fatigue, je m'assoupisse.

MARDI

Je me réveille avec l'impression de ne pas avoir dormi de la nuit. Je reste allongé, les yeux fermés, attentif au moindre bruit : le grincement du lit accompagnant chacun de mes mouvements, le léger "flop... flop..." du robinet qui goutte, le bourdonnement confus et assourdi de la rue, les infimes craquements de l'armoire.

L'armoire... Son corps a de la grâce et ses montants, joliment sculptés, encadrent deux vantaux d'une beauté sobre et élégante. La corniche supérieure se termine par un fronton au motif compliqué et énigmatique. Ses quatre pieds, au dessin ferme, l'ancrent solidement au sol. Au milieu du cache-entrée finement ciselé, une clef... une clef qui attise ma curiosité et me laisse présager des secrets jalousement gardés.

MERCREDI

Je n'ai pas dormi de la nuit et le matin me surprend dans la même position et la même attente. Quelle est la finalité de la présence d'une telle armoire dans un endroit aussi misérable ? Que cache-t-elle dans son ventre ? Quels secrets recèlent ses entrailles ? Quelle monstruosité abrite-t-elle en son sein ? Je m'assieds au bord du lit et m'aperçois que je suis nu – horriblement, atrocement nu – ce qui renforce mon angoisse, mon désarroi, face à une situation que je ne maîtrise pas. La peur s'infiltré insidieusement dans mon corps. Je me recroqueville contre le lit, m'adosse à l'un de ses montants, attrape les draps pour m'en recouvrir et cacher ma honte, pour fuir mes craintes et m'isoler dans une fausse quiétude, une illusion de sécurité. Mes pensées se disloquent, je tombe dans un puits sans fond, me referme sur moi-même et me retire à l'abri des replis du néant, toujours plus loin, toujours plus profond. Calme... Sécurité... Paix... Sommeil...

JEUDI

Je suis dans une barque, sans moteur ni rame, qui glisse dans un océan de brume, baigné d'une lueur bleue nuit, presque noire. Un profond silence entoure toutes choses. Au loin, une montagne abrupte, escarpée, approche lentement. Une puissante force me dirige inexorablement vers ces pics qui déchirent le ciel. Au sommet, l'armoire : inaccessible, mais combien attirante ! Elle rayonne de bonheur, de joie et un impérieux besoin me guide vers elle. Une voix, très haute, pure comme un diamant, mais froide, désincarnée, privée d'émotion, s'élève soudain dans les airs, donnant à mon voyage une urgence vitale. Des voiles m'enlacent, se resserrent autour de moi, m'étouffent, m'étranglent... Je me réveille en sueur, entortillé dans les draps. Je me dresse et, sans prendre garde à ma nudité, me dirige vers l'armoire. La clef est tiède entre mes doigts. Les deux vantaux s'ouvrent silencieusement sur leurs gonds. L'intérieur est vide, aucune menace n'en sort : plus de peurs, d'angoisses et de craintes. Je retourne m'asseoir sur le lit et la contemple longuement. Le soir venu, je m'en approche sereinement, entre à l'intérieur et referme les portes.

VENDREDI

Je n'ai jamais aussi bien dormi de ma vie. Malgré le manque d'espace, je ne ressens aucune courbature ni gêne. Je suis serein, heureux et me sens en sécurité dans le noir qui m'enlace. Mes mains caressent amoureusement le bois poli qui m'entoure. Plus rien n'existe que moi et "ELLE". Elle me protège et me cache tendrement en son sein où rien ne peut m'atteindre. Dans cet espace clos que je peux parcourir entièrement du bout de mes doigts, je fais face à mon destin. Le passé est révolu, enfoui dans l'oubli de ma mémoire. Le futur – cette horreur qui nous traîne vers la mort – a disparu, englouti avec le monde que j'ai rejeté. Seul compte le présent et la sécurité de l'instant, dans un environnement où je suis nu, comme l'enfant qui vient de naître, et qui me berce tendrement comme le ferait la mère que l'on porte tous dans son cœur. Le temps est mort, figé dans ce moment éternel où je suis et où je me contente d'être.

SAMEDI

Je viens de remarquer cette lueur qui filtre entre les portes mal fermées, grignotant progressivement l'obscurité protectrice qui m'entoure. De faibles bruits me parviennent de l'extérieur. N'aurais-je pas réussi à tuer l'univers en le bannissant hors de mon esprit ? Et cette faim qui soudain me tord les tripes ! J'ouvre les portes pour sortir... et les referme aussitôt. Cachée dans la glace murale accrochée au dessus du lit, une autre armoire m'épie. Une sueur glacée me recouvre instantanément. Le danger est là qui m'attends et me guette. J'ouvre imperceptiblement un des battants pour l'observer. Sous la lumière crue de l'ampoule électrique, elle parade dans son miroir, sans chercher à se cacher. Une de ses portes est ouverte et j'ai l'horrible sensation que quelque chose (quelqu'un ?) m'épie, caché dans l'ombre impénétrable. Mon regard accroche au passage le repas froid qui attend sur la table. Ma faim se réveille et la soif dévorante, qui me dessèche la gorge, devient intolérable. Je regarde à nouveau vers la glace murale : quelque chose semble bouger à l'intérieur de l'autre armoire. Je tire la porte pour me réfugier dans mon cocon, ferme les yeux pour ne pas voir l'invasion lumineuse qui s'infiltré inéluctablement, amenant avec elle un filet d'angoisse, une peur ancestrale qui me taraude les chairs.

DIMANCHE

J'ai mal dormi. Je suis fourbu, courbaturé. L'armoire gémit et craque à chacun de mes mouvements : elle semble vouloir m'expulser, me rejeter hors de son ventre. Tapie dans l'ombre, une chose avance progressivement vers moi, s'insinue dans mes jambes glacées, remonte le long de ma colonne vertébrale en me faisant frissonner, s'approche de mes pensées intimes, de mon moi secret, pour me gober, me digérer, m'annihiler. Brusquement, je me jette hors de l'armoire et, d'un seul mouvement, plonge sous le lit. La lumière est éteinte et, malgré les douleurs d'une seconde naissance, je sens que la pénombre me cache et me protège. L'armoire s'est refermée. Elle attend patiemment, adossée à son mur. Je sors la tête de dessous le lit pour regarder le miroir. L'autre armoire est toujours là et ne semble plus menaçante. Mes craintes reculent pour se perdre au fond de ma mémoire. Je ressens un besoin de calme, de repos. Je mangerai et boirai demain.

LUNDI

Les mille bruits de la vie quotidienne me parviennent faiblement du dehors. J'ouvre les yeux : face à moi... une armoire me regarde...

FIN

Les Bourreaux meurent aussi

(Léo Lamarche)

À JM, notre bon docteur

La nuit s'épaissit avant l'aube. Elle noie d'ombre la rue, les murs, les bâtiments de la prison et le quartier des fiancés de la Veuve. Tout est d'abord silence, en ce jeudi de mai 46 qui s'ébauche. Et puis, un mince filet d'argent effleure le côté des barreaux. Et puis, un bruit de grilles, de pas, de clés, de voix. Ceux qui ne dorment pas se palpent le cou avec effroi. Pourtant, ils ont encore un lendemain à vivre. Pas comme le condamné, là-bas, qui dort à poings fermés. Le cortège s'arrête à la porte, le judas cliquette, les gonds grincent. Le directeur de la Santé, le procureur, l'avocat, un greffier, un des aides du bourreau en noir. Des têtes de circonstance. Ils entrent. Le halo d'une veilleuse creuse d'ombre le message qu'on a gravé la veille sur le plâtre du mur : « *J'ai agi en bon patriote. Sans attendre un merci.* » Drôle d'épithète pour près de cent cadavres. Un homme, sur le bas flanc, repose d'un sommeil minéral. Il n'a rien entendu, il ne veut rien entendre. Il rêve, visiblement. L'avocat pose la main sur son épaule, un bref sursaut et les yeux s'ouvrent.

— C'est le moment, allons, du courage... commence l'avocat.

— Ne vous fatiguez pas, maître... !

La silhouette se dresse, réprime un bâillement et s'assied. Un homme de petite taille, aux yeux noirs, aux cheveux de jais. Au visage impassible. Qui trouve la force de sourire d'un petit air narquois.

— Bonjour, messieurs, je ne vous demande pas quel bon vent vous amène...

Ils se regardent. Un gardien leur apporte une cuvette émaillée et un savon à barbe, dans son étui chromé.

— Déboutonnez votre chemise.

L'homme défait le premier bouton, rabat le col de flanelle grise. Sans se presser, presque avec nonchalance.

— Penchez la tête en avant.

Ce qu'il fait. L'aide plonge la main dans la cuvette, lui mouille la nuque. Le prisonnier frissonne brièvement et remarque :

— Je n'ai jamais supporté l'eau froide au petit matin. Vous ne pouviez pas la faire chauffer ?

Personne ne répond, tous obnubilés par l'aller et retour du blaireau, d'une oreille à l'autre. La mousse s'irise, couvre la nuque. Juste la nuque, pas le menton, ni les joues bleuies par la nuit. Le directeur tend un rasoir.

— Tenez la tête baissée, demande l'aide du bourreau. La lumière est mauvaise, je ne voudrais pas...

L'homme redresse la tête et ricane.

— Vous ne voudriez pas quoi ? Me couper avant l'heure ?

Dans les orbites cernées brille une ironie infernale. Qui disparaît lorsqu'il penche à nouveau la tête. L'aide approche son visage de la nuque du sujet, commence à passer le rasoir avec application. Dans un crissement mouillé, des touffes de cheveux dégringolent. La peau apparaît, propre et rose. C'est fini. On lui ôte la serviette des épaules.

— Vous avez oublié le talc, remarque la voix sarcastique.

— Oh, je vous en prie ! fait le directeur d'une voix sourde.

L'aide est déjà parti avec la cuvette et le rasoir. Il revient avec un petit rhum sur un petit plateau, l'offre au condamné sans un mot.

— Pourquoi pas après tout, il fait un peu frisquet, ce matin, vous ne trouvez pas ? Après l'avoir séché en deux lampées, il rend le verre, détendu, souriant.

— Cigarette ?

L'aide sort un paquet de sa veste. L'autre en prend une, la renifle, la coince entre ses lèvres.

— La République est généreuse. Vous êtes sûr qu'elle peut se le permettre ?

Le directeur pâlit, l'Avocat craque une allumette sur sa semelle, la tend au condamné qui exhale une bouffée de fumée, les yeux clos. Lorsqu'il les rouvre, un prêtre se tient debout sur le seuil. D'un geste, il est congédié.

— Pas besoin qu'on me confesse. Faut-il se confesser d'avoir fait son devoir ?

Et le curé de s'éclipser.

— C'est un dur, celui-là, murmure le greffier à l'aide du bourreau.

*

Deux jours plus tôt.

Un courant frais entrant par la fenêtre ouverte. Une voix aussi, un peu fêlée, comme un cœur éclaté sous le poids du passé, sortie d'une TSF, quelque part, dans la cour intérieure où des gamins piaillaient. *Quand il me prend dans ses bras Qu'il me parle tout bas... Je vois la vie en rose...* Georgette ferma les yeux pour ne plus voir trôner la photo de mariage sur le buffet sculpté. Instantané de bonheur évanoui, ne bougez plus, il faut sourire, le petit oiseau va sortir. La vie en rose, d'abord, et puis le temps qui passe, mais toujours la ferveur, malgré la fatigue et les luttes, la guerre, les privations. Dix-sept années plus tard, elle se retrouvait seule. Affreusement seule face à tout ça qui la dépassait ; elle l'aimait, son Maurice, elle l'aimait malgré tout ce qu'on avait raconté au procès. En elle, le visage de chacun des jurés, indélébile.

— On vous accuse de 27 assassinats.

— Erreur, monsieur le juge. J'ai procédé à 63 exécutions de traîtres et d'officiers allemands.

— Mais ces 27 cadavres, rue Lesueur ?

— Ce ne sont pas mes cadavres ! Ils étaient là quand je suis sorti de prison où la Gestapo m'avait jeté ! Ils ont été déposés là par les Allemands !

Comment ne pas reconnaître le ton d'un innocent ? Et pourtant, la sentence : « Tout condamné à mort aura la tête tranchée. » Et son cœur éclaté à l'entendre. La morale de ces temps agités était folle, si on avait seulement réussi à prouver que les cadavres étaient boches, Maurice devenait un héros proclamé, décoré, adulé, et elle le gardait à jamais. Au lieu de cela... Le visage tant aimé, la belle tête aux cheveux de jais... Dans trois jours sous la terre, alors qu'aujourd'hui il vivait respirait... L'agonie de l'attente pour elle aussi. Incapable d'imaginer sa vie sans lui. *Il me dit des mots d'amour, Des mots de tous les jours. Et ça m'fait quelque chose...* Ça lui faisait un tel vide, à Georgette, un grand vide impossible à combler, assise à la table de la salle à manger devant un verre de Suze à moitié plein ; juste à côté, une réussite, balayée d'un coup de paume. La dame de pique retournée, un sourire de Mona Lisa errant sur ses lèvres de papier. La fatalité.

Le clocher de Saint-Augustin égrena ses coups aigres. L'heure de se préparer pour la dernière visite... La dernière... Georgette releva la tête, la vue brouillée par un désespoir terne. *Il est entré dans mon cœur une part de bonheur...* Son regard s'attachait sur le papier tue-mouches qui pendait sous la lampe. Des bestioles engluées rendaient leur âme d'insecte en bourdonnant des ailes. Il n'y avait rien à faire. Georgette finit sa Suze. Elle voulut se lever. Mais elle s'écroula, terrassée, la tête sur ses bras repliés. Et se mit à pleurer. *C'est lui pour moi, Moi pour lui dans la vie, Il me l'a dit, l'a juré Pour la vie...*

*

Le filet de lumière argentée a maintenant atteint la moitié des barreaux. Et irise au passage la fumée bleutée du tabac. Le condamné secoue sa cendre dans la tinette, un geste familier. L'avocat plisse le nez.

— Marcel André Félix Petiot, avez-vous une déclaration à faire ? demande le procureur.

Le greffier tend l'oreille, avide de savoir le fin mot de l'histoire. Toujours aussi complexe après un procès de quinze jours. Petiot se tourne vers le mur où l'inscription, cette fois, est bien visible. Il tire une longue bouffée, attend un instant et déclare :

— Je suis un voyageur qui emporte ses bagages. Le greffier consigne la phrase, une moue aux lèvres. Le rayon, oblique et timide, se distord. Une tache de jour, plutôt, qui s'agrandit à peine. Le directeur fait signe.

C'est l'heure. Petiot écrase méticuleusement son mégot sur le sol et se dirige vers la porte de la cellule. Le directeur et les deux aides à ses côtés. Deux gardiens, debout sur le seuil, prennent leur place, suivent le groupe. Le prêtre essaie de se glisser à côté de Petiot, qui le repousse.

— Je ne veux pas qu'on me suive. Je ne vais pas loin et je peux y aller seul. Priez donc pour ma femme, elle en a plus besoin que moi.

— Vous ne voulez pas demander rémission de vos péchés, mon fils ?

— Quels péchés ? On m'attribue 27 assassinats que je n'ai pas commis. Pour les 63 autres que j'ai expédiés en enfer, c'étaient des traîtres à la Patrie.

— Réfléchissez, insiste le curé. Dans un instant, il sera trop tard.

Petiot jette un coup d'œil à l'un des aides. Sa bouche esquisse un pli amer.

— Il y a des gens qui ont du mal à comprendre quand on les rembarre !

L'autre finit par s'en aller. Le cortège se reforme.

— Celui-là, il est crâne ! fait l'un des gardiens, plein d'admiration.

— C'est du chiqué, répond l'autre, tout bas. Une fois devant la Veuve, il ne fera plus le zouave, tu verras.

Petiot, entre les deux aides cravatés, s'engage dans un long corridor.

*

Il regardait dehors, les coudes passés entre les barreaux de la fenêtre. Derrière lui, la porte grinça et s'ouvrit. Petiot ne se retourna pas.

— Cinq minutes, hein ? dit tout bas la voix du gardien.

La porte se referma et les pas s'éloignèrent dans le corridor en ciment. Un court froissement de jupes, dans la cellule, quand Georgette avança d'un pas. Elle s'arrêta, le contempla. Des cheveux noirs ébouriffaient son cou et son dos familier lui parlait. Elle l'aimait. Elle eût voulu le caresser, l'envelopper, le bercer. Le cacher dans

son ventre pour le protéger de la mort. Elle fit un autre pas, tendit les bras, n'osa pas, renonça. Il se retourna lentement, les yeux cernés de bistre.

— Sale coup ! dit-il.

— On vient de me dire que Félix Gouin a refusé ta grâce !

— Et la révision du procès.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Elle était pâle, ainsi, tout habillée de noir. *Comme une veuve*, pensa-t-il. *Comme si j'étais déjà mort, à moins que...*

— Maître Floriot estime qu'on a tout essayé.

— C'est impossible ! La voix de Georgette frôlait le sanglot. Il y a toujours quelque chose à faire...

— Tu crois ça, toi ! Petiot eut un rire sarcastique. Il la conduisait pile où il voulait aller.

— On pourrait essayer... murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Peut-être une évasion... il reste deux jours et je ne vois pas autre chose... mais je ne vois pas non plus qui... Oh, mon chéri, si tu savais... je ferais n'importe quoi pour toi !

Elle était encore belle, ainsi, en éplorée tragique. Et elle le trouva beau, si beau, avec sa mèche rebelle. Petiot laissa passer un court silence et reprit d'un ton détaché :

— Un gardien m'a dit que, quand le bourreau meurt, le premier prisonnier à être exécuté obtient sa grâce.

— ...

— Un cas exceptionnel, il faut dire, ça n'a pas dû arriver deux fois en cent ans. Les bourreaux ont la peau si dure...

— Celui-là ne vivra pas longtemps, dit-elle si bas que c'est à peine s'il l'entendit. Puis elle se tourna sans un mot et frappa les barreaux du guichet. Petiot sut qu'il avait gagné la dernière manche. Le couperet, le couperet maudit qu'on avait préparé pour lui, ne tomberait jamais.

*

Le condamné marque un arrêt au pied de l'escalier.

— Je n'aime pas grimper. Vous auriez pu m'amener de plain-pied !

Personne ne répond. En haut des marches, la porte vitrée découvre un coin de ciel pâle.

— Tiens, on dirait qu'il va faire beau !

Quel cran ! Les aides ont beau être endurcis, ils sont quand même soufflés. Ils s'avancent pour le soutenir, une main sous les coudes. Petiot se dégage.

— Ca va. J'y arriverai tout seul.

Il lève le pied droit, l'amène sur la première marche, pose le pied gauche sur la deuxième...

*

Un petit café bourgeois, dans une rue de Versailles, avec les mêmes clients tous les soirs. Habités des journaux enroulés et du petit verre de marc, au coin du comptoir. À la porte qui s'ouvre et se referme, aux bouffées printanières mêlées aux odeurs de la bière. Et aux commentaires sur l'exécution prochaine. L'opinion raffole

des bourreaux quand elle les assassine. Georgette entra, modeste et laborieuse, une écharpe autour de la tête, un panier d'œillets flamboyants au bras. Un rouge trop vif, si vif qu'elle avait eu du mal à les trouver aux halles, vermillonnants, sanglants au fond d'un seau d'eau sale. Mais elle connaissait les goûts du client. Elle passa lentement, d'une table à l'autre, répétant d'un ton monocorde :

— Qui veut des œillets ? Deux pour trente francs. Qui veut des œillets ?

Personne n'en acheta, ils étaient bien trop vifs pour les goûts ordinaires. Au fond de la salle, contre le mur, elle vit un journal déployé, la main qui le tenait était fine, distinguée, ornée d'une antique chevalière incrustée de diamants. C'était bien celle qu'on lui avait décrite.

— Voulez-vous des œillets ? demanda-t-elle d'une voix câline s'arrêtant devant la table. Deux pour trente francs, les plus rouges que vous ayez vus.

Le journal s'abaissa, révélant un bonhomme, la cinquantaine. Des yeux vairons, l'un d'un bleu pervenche, l'autre d'un brun velouté, la regardèrent par-dessus les lunettes à monture de métal. C'était bien celui qu'elle cherchait.

— Oh, excusez-moi, dit-elle avec candeur, je vois que vous en avez déjà un.

L'homme ôta prestement l'œillet qui ornait le revers de son veston, le regarda, considéra celui que Georgette lui tendait. Puis Georgette tout entière, son humble mise qui la rajeunissait, ses appâts que l'on devinait, sous l'étoffe. L'intérêt éclaira son visage.

— Quelle couleur magnifique ! Ils sont bien plus rouges que les miens... Mais où les achetez-vous ?

— Je les fais pousser moi-même, répondit-elle d'un air modeste.

— Remarquable !

L'homme prit l'œillet, garda la main qui le tenait. Elle frissonna, prête à se rétracter. Il ne la lâcha pas.

— Mais asseyez-vous donc une minute, mon petit. Voulez-vous un café ? Quelque chose pour vous réchauffer ? Voyez-vous, j'adore les fleurs. C'est ma passion, ma seule distraction. Eh bien, vous obtenez des résultats extraordinaires. Les pétales semblent artificiels, et pourtant ils sont vrais. Partez-vous de boutures ? De semences ? Le terreau, peut-être...

La conversation devint monologue, heureusement pour Georgette qui n'y connaissait rien en botanique. Sous le marbre, un dialogue sans mots se nouait, les pieds de l'homme touchaient les siens, une jambe la frôla, des genoux l'étreignirent. Elle s'efforça de ne pas frissonner, de paraître docile.

— Vous voyez, ce n'est pas comme certaines fleurs exotiques, le *Calicanthus Cyclopéa*, par exemple, qui lui ressemble, mais...

L'œillet trop rouge avait conquis sa place et l'autre finissait au creux d'un cendrier. L'homme souriait. La main sertie d'une bague tapotait gentiment celle de Georgette, l'autre main vivait sa vie, sous la table. Elle domina l'envie de se lever, de se sauver, se frotter, s'essuyer, de laver d'elle la crasse des mains assassines. Prêtes à tuer son Maurice.

— Les œillets d'Inde, mon petit, les œillets d'Inde, ça vous ensoleille une rocaille... Mais revenons aux vôtres...

Elle sentait les doigts gourds s'immiscer entre peau et jarretière. Et l'envie de hurler. Il fut convenu qu'elle lui apporterait de ses propres graines au plus tôt.

— Jeudi vous conviendrait-il ? demanda-t-elle, en se levant.

Il baissa rapidement les yeux, gêné.

— Non, j'ai un rendez-vous de bon matin. Plutôt demain, si ça ne vous dérange pas. Vers seize heures, c'est parfait, je vous montrerai aussi mes tulipes.

— D'accord pour demain. Je viendrai sans faute.

Oubliant sa réserve habituelle, l'homme donna son adresse, indiqua le chemin le plus rapide pour parvenir jusque chez lui. Fleur sans tête, soleil cou coupé, démon de midi. Georgette allait sortir, le patron lui fit un petit signe.

— Vous ne savez pas à qui vous venez de parler ?

— Non. À qui ?

— À Monsieur de Paris, le bourreau. Il vient ici tous les soirs.

Elle s'évertua à prendre l'air horrifié, y réussit suffisamment pour le tromper.

*

Le pied droit sur la onzième marche ; le gauche, la douzième ; le droit la... ah non, pas celle-là ! Il enjambe la treizième, pose le pied sur la quatorzième. Son geste rompt le rythme d'ascension des aides qui doivent rétablir l'équilibre en faisant un petit pas rapide. Ils se jettent un coup d'œil. De mémoire d'aide, jamais un condamné n'a sauté de marche, comme pour arriver au plus vite. Petiot se dit que c'est aussi la première fois qu'un condamné va se retrouver au pied de l'échafaud à attendre vainement l'arrivée du bourreau. Le pied gauche, la quinzième marche, le droit, la seizième... À travers le vitrage de la porte, deux grands montants de bois dressés contre les nuages blancs qui filent leur chemin dans un ciel d'ardoise. Quelques marches encore dévoilent le bas de l'appareil, la planchette en forme d'U et plus haut, entre les deux montants, l'autre planchette qui doit s'abaisser pour s'adapter à la première... avec le cou de Petiot au milieu. On distingue également des pieds, tout autour de l'engin et Petiot lève la tête pour chercher les visages du regard. Le pied gauche, la dix-septième marche, le droit, la dix-huitième...

*

La veille...

Un calendrier pendait au mur. Les vingt-quatre premiers jours du mois avaient été rayés au crayon rouge, restait encore une date non barrée, puis un gros cercle entourant le vingt-six mai.

Georgette prit une aiguille à tricoter, retourna les cafards un par un, sur le papier journal. Ils étaient raides, durs comme des grains de café. Aussi morts qu'on peut l'être. Elle secoua le flacon fit tomber de la poudre sur le bout de ses doigts, renifla. Non, aucune odeur.

« C'est sucré, ça les attire, avait assuré le droguiste. Je vous garantis les résultats. Mais faites bien attention quand même, c'est un poison mortel. »

Sur le buffet, le visage de Maurice lui souriait, ses yeux l'encourageaient. Elle enveloppa le flacon dans son mouchoir, le mit dans la poche de son tricot bon marché, prit une enveloppe qui contenait des graines d'œillets tout à fait ordinaires. Qui n'auraient pas le loisir de pousser. Avant de sortir, elle prit un crayon de bois et raya la dernière date du calendrier. Elles étaient maintenant toutes barrées jusqu'au gros cercle rouge.

*

Le pied gauche quitte la dernière marche, rejoint le droit. Un des aides ouvre la porte vitrée. Un courant d'air, froid comme une lame, vient frapper le cou dénudé de Petiot. L'aurore accroche le sommet des bâtiments, mais la cour reste obscure. Il

distingue des hommes immobiles. Les visages se tournent vers lui, formant des taches pâles. Tous sont tête nue, malgré l'air frais. Petiot jette un œil méprisant au petit groupe de spectateurs.

— Messieurs, je vous déconseille de rester. Vous risquez d'être déçus...

Suivi de son escorte, il avance jusqu'au pied de l'échafaud. Contemple le sommet. Ses yeux s'abaissent ensuite vers le panier rempli de sciure et de copeaux. Indifférent, presque absent du spectacle, il gravit les trois marches. Les aides le mènent derrière les deux montants de bois. Pour le moment, l'appareil est inoffensif. Le couperet n'est pas en place. La Veuve n'a pas de dents. Et on attend. Un oiseau paille, alourdit le silence et se tait. Les yeux fiévreux du condamné sont fixés sur la porte au fond de la cour. On y a posté des gardes, prêts à ouvrir à la minute où le bourreau apparaîtra. La minute qui ne viendra pas.

*

Planté devant ses parterres, un vieil arrosoir à la main, l'homme qui avait exécuté plus de quatre cents personnes lui fit signe du plus loin qu'il la vit.

— Je vous espérais plus tôt.

— Je n'ai pas pu... Sa timidité n'était pas vraiment feinte. Voici vos graines...

Il regarda l'enveloppe d'un air ravi, la prit et garda la main de Georgette dans la sienne.

— Il faut me dire ce que je vous dois, fit le bourreau Desfourneaux, lui caressant la joue, laissant glisser ses doigts dans son cou, vers la gorge.

— Oh non, pensez-vous, c'est un cadeau...

Le tissu du corsage s'écarta et le premier bouton sauta. Suivi du deuxième. La peau frissonna de dégoût.

— Non, non, j'insiste. Après le dérangement que vous avez eu pour venir jusqu'ici, c'est bien le moins que je puisse faire.

La main, dans l'échancrure et le cœur de Georgette qui s'écœure.

— Si vous aviez quelque chose à boire, je ne dirais pas non...

La main se rétracta et retomba.

— Mais oui, bien sûr, un verre d'orangeade, ça vous va ?

Georgette fit signe que oui. Il se dirigea vers le pavillon, elle se rajusta à la hâte.

— Rolande ! cria-t-il en entrant.

Malédiction ! Elle n'avait pas pensé un seul instant qu'il puisse avoir une femme. Georgette hésita puis se ressaisit. Et entra. Elle regarda à peine le salon aux rideaux de cretonne. Desfourneaux la conduisit sans façons dans la cuisine, la fit asseoir à table. Sur une desserte, un compotier vide et une terrine où gonflait une pâte molle. Où avaient-ils trouvé, malgré les restrictions, du beurre, des œufs, du lait ? Sûrement pas avec des tickets !

— Hum... c'est appétissant ! Vous allez faire des crêpes ? demanda-t-elle.

Une femme à tête de tortue anémique apparut dans l'encadrement de la porte.

— Non, c'est pour la brioche du petit-déjeuner. Je la fais moi-même, répondit-elle d'un ton aigre.

Parfait !

Elle but son verre à petites gorgées sous l'œil glacial de la mégère. Puis se leva.

— Il faut que je me sauve...

Desfourneaux la raccompagna à la porte tandis que son épouse disparaissait dans la salle à manger.

— Oh ! J'ai oublié mon mouchoir, j'ai dû le faire tomber. Ne vous dérangez pas, je trouverai bien toute seule.

Le contenu du flacon passa dans la terrine. Elle frappa même le fond, pour faire tomber les derniers grains. Mélangea le tout avec la cuiller en bois. Revint à la porte d'un petit air gêné, son mouchoir à la main. Prit congé.

— J'espère vous revoir... bientôt...

— Mais certainement ! dit-elle en serrant la main un peu moite.

*

À travers les montants de l'échafaud, Petiot fixe la porte. Les yeux se fixent sur Petiot. Silence d'attente tendu. Qui s'étend comme un suaire. Terrible à mesure que s'égrènent les minutes. Jamais on n'aurait dû faire monter le prisonnier si tôt. Mais, en quarante ans d'exercice, le bourreau n'a jamais eu de retard. Alors... Le silence a gagné la rue. L'attente s'étire. S'étire encore. Devient insupportable.

*

Desfourneaux sortit de son pavillon à quatre heures cinquante-cinq. Dans sa main droite, une mallette de cuir où, sur un capiton de velours, reposait le couperet. Il chassa avec impatience les dernières miettes qui s'accrochaient à son menton, secoua la tête en grommelant : « Trop sucrée, cette brioche, je vais encore avoir des brûlures d'estomac. » Cette idée le contrariait. S'il allait commettre la grossièreté d'avoir le hoquet – ou même pire – devant tout le monde ? La mort méritait le respect. La considération et la dignité devaient entourer les derniers instants des criminels, même les plus vils comme ce Petiot.

Versailles dormait encore. Il longea les jardins qui menaient à la gare, prit un billet pour Montparnasse. Quelques travailleurs matinaux se pressaient derrière lui : femmes de ménage, porteurs et contrôleurs, dactylos, employés du métro. Il fit des allers et retours sur le quai. Sans aucune émotion particulière. Ce qu'il allait faire ce matin, il le faisait depuis quarante ans, et son père avant lui. Et lui seul, en France, en avait légalement le droit. Au nom de quarante millions de citoyens dont il exécutait les ordres. Aussi simple que ça. Il se sentait maintenant plus lourd et vaguement nauséux. Il regarda sa montre. Avec un peu de chance, il aurait le temps de prendre un petit café avant de filer jusqu'à Glacière. Ça le remettrait d'attaque. Le train arriva, il monta, l'estomac pris dans une tenaille. *Je n'aurais pas dû manger, mais je ne voulais pas vexer Rolande, elle prend tout de travers, ces temps-ci...* Il s'installa sur son siège de façon à avoir moins mal. La douleur avait décuplé lorsqu'il arriva à la gare Montparnasse. Et le café ne le soulagea pas. Rien ne semblait pouvoir le soulager. En plus, il s'était mis en retard. Et il n'avait jamais été en retard. Il faisait encore nuit sur Paris, mais les autos passaient et les premiers piétons traversaient la rue avec précaution. Tous se hâtaient vers leur travail. Sa mallette à la main, il tenta d'avancer plus vite...

*

On attend. On attend toujours. À l'extérieur des murs, une vague rumeur ondule, secoue la masse des curieux entassés. Encore inaudible. Puis une voix se détache :

— Qu'on l'emmène !

Dans la cour, on a entendu et les têtes se retournent, on murmure, s'enhardit, et quelques-uns reprennent la phrase en chœur :

— Emmenez-le !

— C'est vrai, ça, on ne peut pas le faire attendre comme ça !

— C'est inhumain ! crie un des journalistes. Les officiels se consultent des yeux, l'heure tourne, les voix s'élèvent, de plus en plus pressantes.

— Pas de bourreau, pas d'exécution !

— On devait le tuer une fois, pas cent !

— À mort, docteur Satan ! ose un dissident rapidement étouffé par les autres.

— Renvoyez-le dans sa cellule !

Un petit groupe entonne : « Pas de bourreau, pas d'exécution ! » sur l'air desampions. Les prisonniers, cognent à leur tour contre les barreaux donnant sur la cour. Et comme un chant funèbre, monte un long « Emmenez-le ! » Un garde, envoyé aux nouvelles, revient en secouant la tête. Petiot, un vague sourire aux lèvres, ne quitte pas des yeux la porte là-bas, entre les deux montants de la guillotine. La porte, qui ne s'ouvrira pas.

*

L'escalier d'accès au métro lui fut pénible. Il vit l'employé le dévisager avec curiosité lorsqu'il acheta un ticket. Ça se voyait donc tant que ça ? Il passa devant une bascule et se regarda dans la glace. Il était livide, tirant sur le vert. À chaque pas, ses nausées empiraient. Le soulevaient par vagues. Et lui faisaient perdre du temps. Desfourneaux s'effondra sur un siège dans le compartiment de seconde. La rame s'ébranla et le mouvement augmenta ses malaises. Il renversa la tête en arrière sur le dossier et la laissa tanguer de droite et de gauche. C'était pire. Station Raspail. Il tira sur le nœud de sa cravate et déboutonna le col de sa chemise. Soudain, une lame le cisaila. La douleur fut si vive qu'inconsciemment, il baissa les yeux sur ses genoux, mais la mallette était restée fermée. Ce n'était pas le couperet qui lui fouaillait les entrailles.

Denfert-Rochereau. La douleur revint une minute ou deux plus tard, puis une autre, chaque fois plus profonde, plus tranchante. Jusqu'à devenir une longue souffrance continue. La sueur lui perlait maintenant au front. Sa vue se voilait de temps à autre. Son œil bleu, puis le brun s'entachaient d'une taie opaque. Saint-Jacques. *Il faut que je tienne le coup, encore quelques minutes. Après, je pourrai me permettre d'être malade. Je n'ai jamais manqué à mon devoir. Mon père non plus, ni son père avant lui.*

Glacière. Il dut se cramponner à deux mains au montant de la porte. Une fois sur le quai, il lutta pour rester droit alors que tout son corps lui gueulait de se recroqueviller vers l'avant. La rame repartit. Il resta là, chancelant, se penchant en avant puis en arrière. Prêt à tomber.

— Quelque chose ne va pas, monsieur ?

Une femme aux yeux noisette le regardait avec sollicitude. Il se cramponna brièvement au bras qu'elle lui tendait.

— Ce n'est rien... Ca va passer... Il articulait avec difficulté, replié sur lui-même.

— Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ?

La douleur disparut soudain, sans transition, ne laissant aucune trace derrière elle. Mais il sentit ses doigts et ses orteils se refroidir.

— Non, je vous remercie, ça ira, je me sens déjà mieux.

Il lâcha le bras secourable, se redressa. La glace remontait le long de ses membres. Il posa un pied en avant, puis l'autre. Descendit une à une les marches de la station aérienne. Une main bien à plat sur le mur. « J'y arriverai, murmura-t-il, j'y arriverai. » Serrant les mâchoires et titubant, il enfila la rue un pas après l'autre, une de ses jambes fléchit soudain et il tomba sur un genou. Il lui fallut attendre que l'éblouissement passe. Il se releva, se força à avancer jusqu'au mur de pierres grises de la Santé. Tenta de ses doigts engourdis de reboutonner son col. Sa main monta trop haut, il n'y put réussir. Il tremblait, grelottait dans le petit matin de mai. Il y avait des badauds, massés devant la porte. On hurlait : « Qu'on l'emène ! Qu'on l'emène ! » D'autres cris et des bruits. Un des curieux se retourna, le vit et tout se tut. Le groupe, impressionné, s'écarta lentement pour lui livrer passage.

*

Le brouhaha s'éteint. Petiot voit la porte s'ouvrir, une silhouette s'avancer. Raide et légèrement vacillante. Une valise à la main. Il la suit des yeux, d'abord incrédule. *C'est lui ? Elle n'a pas réussi ?* Le bourreau a atteint le pied de l'échafaud. Mais il se passe quelque chose. Il s'arrête. On se précipite vers lui pour l'aider. *Il tient à peine debout, il trébuche, il va s'effondrer ! Elle y est tout de même arrivée !* Quelques officiels s'interposent, empêchent le condamné de voir l'homme évanoui... mort peut-être ? Non ! Le bourreau se relève en chancelant, assisté par ses aides. Parvient à grimper les marches de bois. Et tend sa valise noire.

— Fixez le couperet.

Il fait signe à ses aides de le lâcher, son regard trouble fixé sur Petiot.

— Monsieur, je m'excuse de vous avoir fait attendre ainsi, murmure-t-il.

Petiot ne répond pas, le regarde trembler, pâle comme un déterré. On place le couperet dans la rainure. Les poulies partent en marche arrière, le triangle d'acier monte lentement jusqu'au sommet des montants et attend, en suspens au-dessus du vide. Un petit pas malhabile du bourreau, sa main cherche à tâtons l'épaule du condamné. Il n'a plus la force de le faire basculer sur la planche. On doit l'aider. *Il n'y arrivera jamais. Ses yeux sont voilés. Il ne voit plus...* Le bourreau s'adresse à Petiot d'une voix rauque :

— Ayez du courage. Vous ne sentirez rien.

Sa voix expire. Petiot voudrait prier, mais il ne sait pas à qui s'adresser. Encore quelques secondes ! Juste quelques secondes... il agonise... La partie supérieure du collier de bois vient lui emprisonner le cou. Et tout à coup, les muscles lâchent, le corps en noir s'affaisse et bascule en avant. *Le voilà qui tombe ! Il s'écroule ! ... J'ai gagné !* La main secouée de spasmes décrit une vaste courbe jusqu'au bouton qui actionne le mécanisme. Petiot crie :

— J'ai ga...

Le couperet s'abat dans un éclair et tranche le mot en deux.

FIN

Le Cercle se referme

(Sergio Gaut vel Hartman)

« Bonsoir, vous vous souvenez de moi ?

L'homme qui avait interrompu la marche du colonel Jorge Iribarren était de petite taille, avait le teint foncé et le cheveu crépu. Il portait un blouson d'aviateur, des pantalons en toile cirée et des bottes de cuir.

— Non, je ne me rappelle pas, répondit le militaire. Je devrais ?

— Oui, je crois, fit l'autre. Il tira une cigarette de la poche intérieure de son blouson et l'alluma de la même main, par un tour de passe-passe ou par quelque chose qui y ressemblait aux yeux d'Iribarren. Vous m'avez tué il y a quelque temps.

Le colonel attendit quelques secondes. Le crépuscule le cédait à la nuit. Avant de répondre, il regarda le ciel dégagé et la lune qui apparaissait entre les édifices de l'avenue.

— Ah, oui ! Bien que je n'aie pas de souvenir particulier, j'ai tué plusieurs personnes comme vous, mais, d'habitude, elles ne reviennent pas réclamer. Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

— Que je suis mort ou que vous en êtes responsable ?

— Des deux, dit Iribarren sans se troubler. Sa vie durant, il s'était trouvé dans des situations problématiques, et il pouvait y avoir pire qu'un mythomane.

— Peut-être que vous-vous souviendrez si je vous dis mon nom.

— Je ne crois pas, s'empressa de répondre Iribarren.

— Peu importe. Dans la vie j'étais le commandant Sampedro.

Iribarren fit un pas de côté, simplement pour éluder l'obstacle et continuer son chemin sans plus attendre. Il considérait que, malgré la bizarrerie de la situation, il s'était conduit correctement, sans montrer plus d'hostilité ou de cynisme que d'habitude. C'est pourquoi, quand ledit commandant Sampedro imita son mouvement et lui barra de nouveau le passage, il estima qu'il n'était plus temps de patienter.

— Excusez-moi. Mort ou vif, vous m'empêchez d'avancer. Ma famille m'attend. Je vous ai déjà dit que je ne vous connais pas, que je n'ai pas conscience de vous avoir tué ou d'avoir donné l'ordre de vous tuer. Je n'ai rien à voir avec votre mort, et je vous demande à nouveau, poliment, de sortir de mon chemin.

Ces derniers mots sonnèrent un octave plus haut que le reste de la phrase. Au même instant, comme obéissant à un signal ou à un programme, les réverbères du parc de la Réconciliation nationale s'allumèrent tous à la fois. On aurait dit un éclair qui avait décidé de se perpétuer après s'être déclenché.

Iribarren cilla et Sampedro sourit. Derrière le commandant s'alignait une foule d'hommes et de femmes aux visages graves et crispés. Il y avait des enfants, il y avait des vieillards.

— Choisissez, colonel. Si vous croyez que je me trompe, si croyez que vous ne m'avez pas tué, voici une excellente occasion de corriger l'erreur. Je suis certain que vous avez assassiné plusieurs de ces personnes, peut-être un grand nombre, bien qu'un seul suffise, comme test, vous ne pensez pas ?

La pâleur lunaire qui couvrait le visage d'Iribarren montrait à l'évidence que, cette fois, l'initiative de Sampedro l'avait touché. La foule paraissait s'être mobilisée afin de lui demander des comptes, à lui en particulier, pour les comportements

qu'elle avait connus dans le passé. Morts ou vifs, ils étaient là. Réels ou non, ils étaient là. Pourtant, il décida de ne pas céder, faisant valoir qu'il avait obéi aux ordres de ses supérieurs. Fidèle à lui-même, il contre-attaqua :

— Je me souviens de quelques-uns. Un dénommé Bernal, Rosa Naranjo, Bernardo Zelinsky et un gamin qui se faisait appeler Mitraille, Marcelo Cardoso. Est-ce qu'ils sont parmi tous ces gens-là ? Il les regroupa d'un geste de la main. Est-ce que ça suffit ?

— Ils y sont, fit Sampedro, d'un ton grave. Quant à savoir si ça suffit, on verra.

Quatre silhouettes se détachèrent de la foule et s'avancèrent résolument, de façon à se placer deux par deux de chaque côté de Sampedro. La femme tenait un enfant par la main. Zelinsky était un vieillard décrépît, Mitraille et Bernal, deux adolescents.

— Vous êtes ceux que j'ai nommés ? demanda Iribarren. Je ne me souviens pas de vous, je ne me rappelle pas vos visages, pour le moment.

— Le cerveau sélectionne, dit Sampedro, pensif. Il vaut mieux oublier certains faits, et, de ce point de vue, rien de mieux que d'oublier les visages de ceux qu'on a tués, vous ne croyez pas ?

Iribarren n'éprouvait rien de particulier à se voir entouré de gens qui non seulement affirmaient être morts, mais qui, en outre, l'accusaient de les avoir assassinés. Rien de particulier, et il savait pourquoi.

— Et maintenant ? dit-il. Ils veulent se venger ? C'est ça ?

Les cinq se regardèrent, visiblement déconcertés. Enfin, la femme, Rosa, prit la parole.

— Vous croyez que nous ne le ferions pas ? Nous vous mettrions en morceaux sans répugnance et sans remords. Mais nous ne pouvons pas. Les morts ne peuvent pas tuer.

— Je comprends, fit Iribarren, les morts ne peuvent pas tuer. Son visage inexpressif ne trahissait pas les sentiments confus qui commençaient à le ronger intérieurement.

— Vous n'avez pas peur ? dit Bernal. Maintenant, il donnait l'impression d'un homme simple, calme et non d'un gamin, encore moins du genre d'halluciné que l'on peut liquider comme s'il s'agissait d'un cafard.

— Peur d'un cauchemar ? Iribarren composa une grimace qui fut sur le point d'éclorre en un sourire, mais avorta.

— C'est ça, maintenant, dit Sampedro, vous croyez rêver.

Le commandant se mordit la lèvre supérieure et resta ainsi quelques secondes. Iribarren devina que son adversaire n'appréciait pas le cours que prenaient les choses. Il était sûr que cette possibilité avait été envisagée précédemment mais le commandant n'avait pas les moyens de le convaincre lui, colonel Jorge Iribarren, qu'il ne rêvait pas, qu'il ne s'agissait pas d'un de ces simples cauchemars qui se dissipent au réveil.

— Je rêve ou j'hallucine, insista Iribarren. Un cauchemar peut prendre diverses formes, y compris ce délire. Il a commencé quand vous vous êtes mis en travers de mon chemin, bien que je ne me rappelle pas ce qui s'est produit auparavant. Ma vision est saturée à partir d'un point dans le passé et ensuite il y a un trou. Mais il y a une chose dont je suis sûr : vous êtes une création de mon esprit ; vous n'existez pas.

— De votre esprit blessé, de votre esprit malade ? Sampedro essayait de reprendre l'initiative, de frapper fort, mais Iribarren savait qu'il ne parviendrait pas à

percer sa cuirasse ; il se savait dur, très dur. Le fantôme d'un mort ne pouvait rien contre lui.

— De mon esprit.

Iribarren regarda sans crainte et sans humour les cinq disposés en éventail. Ça durait depuis trop longtemps et le coup était trop bien monté. Il en fallait plus pour le troubler.

— Que voulez-vous dire ? Zelinsky avança d'un pas et étendit le bras. Il avait des mains énormes et aurait pu, d'une seule, étrangler Iribarren. Vous croyez que vous allez résoudre tout ça en alléguant la folie ?

— Je ne crois pas aux fantômes, dit Iribarren. Je ne crois pas davantage à la culpabilité, aux mythes, à la souffrance. La seule chose à laquelle je crois, un peu, c'est la mort.

— Pour toutes ces raisons, dit Sampedro, vous êtes convaincu de rêver ? Pauvre type !

Iribarren ne se troubla pas et, haussant les épaules, reprit :

— Il n'y a pas d'autre explication. Il suffira que je fasse un effort et je vais me réveiller. Ça m'est déjà arrivé.

Il ferma les yeux, serra les paupières. Des lignes semblables à des pentagrammes se dessinèrent sur son front ; deux ou trois verrues et une cicatrice complétaient la composition. Mais quand il rouvrit les yeux, la scène n'avait pas changé. Pour la première fois, il parut désorienté.

— Saturée ou non, fit Sampedro, la vision persiste. Qu'est-ce qui vous reste ? Est-ce qu'il vous reste quelque chose ? Je dis : un trou, une nuit noire. Vous ne rêvez pas, vous n'êtes pas fou, vous n'hallucinez pas. Qu'est-ce qui vous reste ?

— Excusez-moi, je ne comprends pas ce que vous dites. Peut-être suis-je plongé dans une transe induite par une drogue. C'est possible. Quelqu'un m'a administré une drogue pour m'obliger à vivre cette expérience. Mais l'effet ne durera pas éternellement. J'en sortirai, soyez certain que j'en sortirai.

Le commandant Sampedro reprit son souffle :

— C'est plus fort que vous ne pensiez. Non, colonel Iribarren, ce que nous construisons pour vous, ce n'est pas un cauchemar, c'est quelque chose qui s'apparente à une prison où vous resterez pour toujours. Vous ne parviendrez pas à sortir ; nous y veillerons.

— J'en sortirai, répliqua très calmement Iribarren. Ne soyez pas stupide. Je me réveillerai.

Il observa une pause et sortit une cigarette. Lui ne savait pas faire des tours de passe-passe. Il se servit d'une allumette. Au lieu d'exhaler une bouffée complète de fumée, il pointa sur Sampedro la main qui tenait la cigarette et qui tremblait légèrement :

— Je vais vous dire ce que je vais faire pour en finir une bonne fois avec cette illusion. Vous êtes morts et bien morts ; mes compagnons et moi avons fait le nécessaire. Par conséquent, je vais passer à travers vos corps et, une fois que je serai de l'autre côté, vous allez tous disparaître comme la fumée de cette cigarette.

— N'en soyez pas si sûr, dit Zelinsky. Si vous vous cognez aux morts, vous aurez un sérieux problème, non ?

Le problème, Iribarren le reprit à la base. C'était exactement comme le mort avait dit : il devait assumer ses risques et éprouver la résistance du mur. Mais si les morts opposaient une consistance solide ? Que ferait-il ensuite ?

— Vous n'avez pas besoin de faire la preuve, dit vivement Sampedro. Croyez ce que je vous dis et acceptez calmement votre sort. Il ne vous est jamais venu à l'idée que vous auriez à répondre de vos actes ?

Le colonel sentit une vague irrésistible lui monter à la bouche : un éclat de rire, et cette fois il ne le réprima pas.

— Un châtiment ? Si vous croyez que nous avons fait ce que nous avons fait pour passer le reste de nos vies à attendre d'être punis par la même volonté que celle qui a armé nos bras ! Nous savons reconnaître quand Dieu coule dans nos veines mélangé à notre sang. Et vous, vous avez peut-être douté au moment de tuer les nôtres ? Votre religion n'est-elle pas pareille à la nôtre ?

Ce cadre où des milliers de morts et l'assassin se tenaient debout, disposés comme s'il s'agissait d'un échiquier dont ils constituaient les pièces, redevint aussitôt le lieu de confrontation. Le parc de la Réconciliation nationale était de nouveau terrain vague et champ de bataille. D'une même gorge, celle de la multitude rassemblée là, jaillit un seul cri, et le colonel Iribarren ne put réprimer un frisson.

— Non, nous ne doutons pas, dit enfin Sampedro.

— Et nous ne douterons pas pour la suite, fit Zelinsky qui brandit le poing à quelques centimètres du nez du colonel.

Iribarren ouvrit très grands les yeux. Les morts reculèrent.

— Maintenant, vous comprenez, dit-il, vous n'êtes rien, de la fumée, du brouillard, une vapeur, la condensation de mes propres doutes, et je n'accepte pas de ressentir la moindre culpabilité pour ce que j'ai fait, pour ce que nous avons fait.

— Nous faisons match nul, Iribarren, dit Sampedro revenant à la position antérieure. Nous marquons un avantage léger, infime. Vous savez jouer aux échecs ?

— À quoi ça rime ? Je sais jouer, mais qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Alors, dit aussitôt Sampedro, vous saurez qu'un bon joueur est capable de voir la combinaison gagnante au moment le plus délicat. Symétrie et équilibre. Ça aussi, vous le savez ?

— Fichez-moi la paix ! C'est ça la vengeance, me retenir ici contre ma volonté, en me tourmentant à coups de devinettes et de menaces voilées ?

Sampedro se mit à rire, et plusieurs autres firent de même, mais sans beaucoup de conviction.

— Vous achetez bon marché, presque pour rien, et vous voulez vendre à prix d'or. Non, Iribarren. Ce serait trop simple, trop banal, si nous acceptions de vous faire vivre cette affaire comme s'il s'agissait d'un cauchemar.

— C'est un cauchemar, merde ! Je vais me réveiller et vous allez tous rentrer dans le néant !

— Ce n'est pas un cauchemar, colonel, dit Rosa.

— Ce n'est pas un cauchemar, reprit Bernal en écho.

— Allez-vous me faire céder en rabâchant la même chose ? Vous allez dire mille fois « ce n'est pas un cauchemar, ce n'est pas un cauchemar », vous croyez que ça suffit ?

Iribarren eut une grimace cynique qui lui couvrit le visage comme une tache :

— Vous êtes idiots en plus d'être morts. Ça ne marche pas comme ça. Je suis un professionnel et quelqu'un qui agit par conviction. Si c'était à refaire, je le referais. Croyez-vous être les seuls à avoir une idéologie, des valeurs, des intérêts ?

— Tout à l'heure, vous avez dit que vous ne croyez ni en la culpabilité ni en la souffrance, ce qui m'autorise à croire que ne croyez à peu près à rien, rugit

Sampedro. À peine un peu à la mort. C'est vous qui l'avez dit, pas moi. Et maintenant, vous parlez d'idées, de valeurs...

— Vous n'allez pas me vaincre dans une joute verbale, Sampedro. Pour ça vous avez mal choisi votre proie. Pourquoi ne cherchez-vous pas un plouc comme le général Pozzi ou le colonel Estevez ? Avec eux, vous auriez pu jouer ce jeu à satiété, comme un mauvais chat avec une bonne souris. Mais pas avec moi. Je lis, j'étudie. Mon combat contre vous transcende largement la défense des intérêts de groupes économiques. C'est une croisade que j'ai menée, Sampedro, et vous n'allez pas me battre comme ça.

Sampedro observa ses compagnons et leur fit un geste d'approbation. Mais ce fut Zelinsky qui prit la parole :

— Vous n'imaginez pas ce qui vous attend.

Iribarren regarda Zelinsky comme s'il lui portait l'estocade :

— J'attends de me réveiller une bonne fois, j'attends que vous disparaissiez de mon horizon. J'attends de traverser ce fichu parc et d'arriver chez moi, de retrouver ma famille, de dîner et de lire un peu avant d'aller dormir. Tout ça, vous le regrettez ? Moi, je l'ai ; vous, vous l'avez perdu. J'ai gagné. J'ai gagné, merde !

Le colonel Iribarren se passa la main par la figure comme s'il voulait s'arracher un masque, se pressa le nez de deux doigts, puis secoua la tête d'un côté et de l'autre ; le craquement des vertèbres retentit dans la nuit calme et tiède.

— Non, colonel, dit Sampedro, la partie continue et nous avons de bonnes chances de forcer la conclusion.

Iribarren, sans annoncer son coup, chargea les morts de la première rangée mais ne fut pas assez rapide pour les surprendre. Les morts s'écartèrent, le colonel trébucha, tomba lourdement entre les buissons. Quelques rires étouffés se firent entendre pour s'éteindre aussitôt.

— N'essayez pas de prouver que nous sommes des fantômes, dit Zelinsky. Il ne s'agit pas de ça, Iribarren.

Iribarren se releva dignement et, sans tourner la tête, se dirigea droit vers chez lui. Il était sûr que, derrière lui, il ne restait que des bribes de délire en train de se défaire et il ne voulait pas donner de satisfaction à ces macchabées de pacotille.

La mésaventure perdait de sa réalité à mesure qu'Iribarren s'approchait de chez lui. Il savait que le quotidien, les objets de toujours placés en leurs lieux habituels effaceraient les derniers restes de l'hallucination. Mais s'il ne s'était pas agi d'une hallucination ? C'était la seule explication possible. Savoir ce qui l'attendait là-bas le tranquillisait. Il se rappelait le moindre détail avec une précision stupéfiante, et ce simple inventaire lui assurait une sorte de pouvoir mental. Le jardin, le chien, le barbecue pour les grillades, l'oranger, la caisse contenant les armes. Tous les objets le ramenaient à la réalité. Il était donc certain d'avoir vécu un cauchemar ou l'effet malencontreux d'un incident pour lequel il n'y aurait pas de véritable explication. Il pensa à Lucia, sans doute un peu irritée par son retard, qui remettrait le dîner sur le feu, à Martita qui se frotterait les yeux, résistant avec opiniâtreté à l'envie de dormir, et à Gonzalo, impatient mais discipliné, obéissant aux ordres paternels, qui ne sortirait pas avec ses camarades sans le saluer et échanger quelques mots. *Chose bien ordonnée est faite pour durer*, se dit-il.

Un seul et même frisson le parcourut de la tête aux pieds quand la maison fut en vue. Les lumières étaient éteintes, comme s'il n'y avait pas d'habitants. C'était injuste. Entre la vie antérieure et la vie éternelle, supérieure, qui suivrait celle-ci il n'y avait que des faits prévisibles, élémentaires. Il avait cherché à ce qu'il en soit

toujours ainsi. Il cilla, et les lumières s'allumèrent, comme s'étaient allumées celles du parc, à la façon d'un éclair. Y avait-il un opérateur incompetent qui se déplaçait entre les ombres des saules, un manipulateur maladroit qui ne cessait de s'amuser et oubliait de mettre en scène les éléments appropriés ?

Iribarren se reprit immédiatement et repartit d'un pas décidé parcourir les derniers mètres. Les aboiements de Bismark, le dalmatien qui l'avait senti de loin, vinrent mettre un terme aux repères invisibles. Il permit au chien de se jeter sur lui, comme un acrobate trop fougueux, quand il ouvrit la grille, puis il l'écarta de la main. Confiant, il engagea la clé dans la serrure de la porte en bois, et il ne put retenir un cri :

— Lucia, je suis rentré !

Une sorte de silence lui répondit. Pas un silence total, brutal, mais un silence bizarre, formé de particules infinitésimales de bruit. Bruits qui se repliaient sur eux-mêmes, bruits de jouets qui roulaient sur un tas de sable, bruits lancés au travers de la salle par une main maladroite, bruits étranges, sourds. Le bruit que font les acteurs quand ils se voient au milieu des décors, dans le laps de temps qui s'écoule entre deux actes. *Entre deux actes*, se dit-il à nouveau. Il fut effleuré par des pensées troubles, indécises ; les noms se nouèrent dans sa gorge. Lucia, Martita, Gonzalo. Il voulut les prononcer, sans y parvenir.

— Me voici, dit une voix bourrue. La femme surgit de la pénombre de la cuisine. Elle se séchait les mains, traînait les pieds, avait le souffle court. C'était Rosa Naranjo.

— Que faites-vous chez moi ? dit Iribarren. Du moins, il voulut le dire, car les mots, coincés dans le palais et les gencives, n'atteignirent pas les lèvres. Mais la femme sut interpréter le grognement.

— Ce que je fais dans ma maison ? répliqua-t-elle. Je fais la cuisine pour monsieur qui arrive à n'importe quelle heure.

— Où est Lucia ?

— Qui est Lucia ?

— Les enfants, où sont-ils ?

— Me voici, dit la petite fille que Rosa tenait par la main dans le parc. Iribarren la regarda pour la première fois. Brune avec des yeux globuleux, elle ne ressemblait en rien à Martita. Mais la gamine ne lui laissa pas de répit :

— Marcelo ne veut pas me prêter ses affaires.

Marcelo. Affaires. Ça n'était pas possible. Comment avaient-ils fait ? Où étaient les vrais ? Lucia, Martita, Gonzalo ?

— Ton père est venu sans prévenir, comme d'habitude, dit la femme.

— Mon père ? Iribarren tourna la tête, regarda les murs comme si son père pouvait faire partie de la conspiration.

— Il est dans le petit salon à jouer aux échecs avec Marcelo.

Iribarren décida de brusquer les choses. Il se lança brutalement contre la porte et, dans son élan, renversa pièces et échiquier. Les joueurs étaient Zelinsky et Mitraille.

— À quoi ça sert de s'énerver ? dit le vieux. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ce qui m'arrive ? Iribarren jeta un regard stupéfait sur les quatre cavaliers qui, par un étrange hasard, restaient groupés sur un tapis blanc.

— Fils de pute ! Ordures !

— Jorge, qu'est-ce que tu as ! Tu me fais peur, fit Zelinsky. Marcelo, ton père est...

— Fou ? Marcelo secoua la tête. Il n'est pas fou. Un peu dérangé par quelque chose qui lui est arrivé dans le parc, n'est-ce pas, papa ?

— Il ne m'est rien arrivé dans le parc. Qu'est-ce qui pourrait m'être arrivé ?

Iribarren se déplaça sans bruit, puis lança les mains comme des fouets. Il fut le premier surpris quand ses doigts touchèrent la gorge du vieux et se refermèrent pour former un cercle d'acier. Dehors, Bismark aboya.

— Que... fais-tu ? balbutia le vieux. Marcela écarta les bras d'Iribarren sans effort, surtout parce que celui-ci, dans son désarroi, avait perdu la volonté d'agir. Résistance de la chair. Consistance des vertèbres et relief épineux de la nuque, effrayants tentacules d'un cauchemar à n'en plus finir.

— Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— De qui ? Marcelo parlait calmement. Il avait quelques années de plus que Gonzalo, était plus corpulent, plus froid. Il n'aurait pas eu beaucoup de mal pour liquider le fils d'Iribarren.

— On va enfin manger, oui ou non ? fit de nouveau la voix rude de Rosa Naranjo. La petite meurt de faim.

— Vous n'existez pas, dit une fois de plus Iribarren. Mais, après avoir prononcé ces trois mots, il baissa les bras. Il n'y avait rien à faire. C'est bon, dit-il, vous avez gagné. Vous voulez que je le dise ? Je le dis : c'est bon. Je suis une bête nuisible, un assassin. Je vous demande humblement pardon pour tout ce que j'ai fait, pour vous avoir fait souffrir et vous avoir assassinés. Ça suffit ? Maintenant, rendez-moi ma famille.

Ça ne semblait pas crédible, mais il n'imaginait pas d'autre issue. Les armes étaient loin et n'auraient servi à rien, il le savait. C'était trop tard pour tout.

Les imposteurs, les doublures, les pitres, les fictifs se mirent en mouvement comme s'ils avaient appris à danser, à pas mesurés, dans un espace exigü, sans miroir.

— Nous n'existons pas ? C'était Zelinsky qui parlait. Combien d'autres preuves faudra-t-il pour que tu acceptes la réalité comme elle est et non pas comme tu voudrais qu'elle soit ? Ta famille ? Nous sommes ta famille, la seule famille possible. Tu apprendras à vivre avec nous, ne t'inquiète pas.

— Vous n'êtes pas réels, sanglota Iribarren. Je vous ai tués. Je me suis acharné sur Bernal. Et sur chacun d'entre vous. Vous voulez que je le mette par écrit ? C'est ça que vous cherchez ? Vous voulez que je parle aux journaux, à la télévision, que je me soumette à des interviews ? D'accord, je le ferai. Quoi d'autre voulez-vous que je fasse ?

— Encore le numéro de la culpabilité ? Rosa fit une grimace de lassitude. Maintenant, une fois par semaine ; bientôt ce sera tous les jours.

— Qu'est-ce qu'il a papa, mamy ? dit la fillette qui n'était pas Martita.

Iribarren leva les yeux et retrouva un certain aplomb :

— Très habile. Très fort. Alors vous êtes la seule famille que je mérite. Il ne m'était pas venu à l'idée que vous pouviez être aussi ingénieux.

— On va manger, en fin de compte ? dit Rosa, impatiente.

— Non, je ne mange pas, fit Iribarren. J'ai à faire.

— Maintenant ? Quoi ?

— Continuez votre jeu préféré.

Le colonel semblait avoir retrouvé un de ces contacts qui s'activent en cas d'urgence. Il tourna le dos, quitta la pièce, quitta la maison. Personne ne tenta de l'empêcher de sortir la voiture, personne ne l'empêcha de se diriger vers la caserne.

C'était une mauvaise heure pour déranger les gens, mais les circonstances l'exigeaient.

Il conduisit comme un possédé. Il brûla tous les feux rouges, arriva en dix minutes. On le laissa entrer tandis que des voix criaient des ordres, que les pneus crissaient sur le gravier. Il laissa le moteur allumé et la porte du véhicule ouverte. Il franchit les trois marches d'un bond et, hors d'haleine, décomposé, fit irruption dans le bureau de Pozzi.

— Que vous arrive-t-il, colonel ? Vous vous sentez mal ?

Sampedro tira une cigarette de la poche intérieure de son blouson et l'alluma de la même main par un geste qu'Iribarren ne trouva ni magique ni surnaturel. Il regarda dans les yeux l'homme de petite taille, au teint foncé et aux cheveux crépus qui portait un blouson d'aviateur, des pantalons de toile cirée et des bottes de cuir. Il sut que maintenant, pour la première fois, le cercle s'était complètement refermé et qu'il n'existait pas dans tout l'univers une force capable de le rompre pour lui rendre sa liberté..

FIN

© Sergio Gaut vel Hartman. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Titre original : *El Circulo se cierra*. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Pierre Jean Brouillaud. Inédit dans sa version française.

Commando

(Noé Gaillard)

Aux Français, Dieu reconnaîtra le sien

Lundi 12 octobre

Lucien nous attendait comme convenu à la frontière. Il a tenu son rôle avec le sérieux qui le caractérise. Transmettre les instructions de base est à la portée de n'importe qui mais il a trouvé le moyen de dramatiser les noms des hôtels et les numéros des chambres. Croyant qu'il allait décider pour nous des attributions, j'ai failli faire une réflexion mais Paul s'en est chargé. Lucien nous a regardés et a haussé les épaules.

Heureusement il avait déniché un petit restaurant sympathique qui se donnait la peine de soigner le client. Notre traversée de l'Espagne nous a au moins fait prendre conscience des difficultés économiques qu'affrontaient les européens. Depuis l'indépendance et les rapprochements avec la Tunisie et le Maroc, notre pays retrouve progressivement un bon niveau de vie. Ici par contre bien manger relève de l'extraordinaire... Je suppose que Lucien a dû profiter de l'occasion...

Pour éviter que le repas s'éternise avec les cafés et les pousse-café ou ne dégénère en discussion stérile quant aux responsabilités historiques de chacun... À chaque fois j'ai envie d'écrire *hystérique*... pour ce qui est de la situation actuelle, j'ai prétexté du long trajet qu'il nous restait à effectuer avant d'arriver à Paris. La porte d'Orléans, c'est pas la porte d'à côté. Nous nous sommes relayés et au petit matin j'immobilisai la Vedette place du 25 août 1944. Roland et René ont tiré leurs valises du coffre et dit, en chœur : « On prend le Jourdan ! »

« Ça tombe bien a répondu Paul, je suis comme François : je préfère les Brune... »

Les deux maréchaux d'Empire transformés en boulevards et en hôtels deux étoiles ne comptent sans doute plus le nombre de fois où ils entendent la vanne.

Paul a posé sa valise et s'est allongé sur le premier lit en bâillant. Je lui ai souhaité « bonne nuit » et je suis sorti... Je voulais me retrouver seul avec « mon » Paris. Mes fantômes. Le bar tabac bois et charbon du coin de la rue du Père Corentin ouvrait ses portes au grouillot livreur de croissants. J'ai pris une table près de la vitre et commandé un grand crème avec croissants et j'ai eu droit au sourire aimable réservé au premier client... Dehors, la rue s'agitait. Dedans les odeurs s'installaient pour la journée. Javel et sciure. J'ai rêvassé en retrouvant des saveurs oubliées, j'ai passé en revue ma galerie de portraits perso jusqu'au petit frisson de fatigue. J'ai laissé un pourboire royal et je suis rentré me coucher. Paul ronflait.

À midi, l'habituel concert de klaxons parisien m'a tiré d'un rêve où Danièle jouait les naïades avec des grâces provocantes. J'étais seul dans la chambre.

L'odeur de poussières et de serpillière humide du métro a agressé mes sinus, ça aussi ça relevait des us et coutumes. Changement à Denfert. Rendez-vous avec le commanditaire, 13 heures 30, avenue de Wagram. Il sera en train de lire *Le Figaro* – pourvu qu'il soit le seul – et je dois l'appeler monsieur Charles. Un seul lecteur, un seul solitaire. Costume sur mesures, eau de toilette discrète, distinction naturelle... Un sang bleu ? Il replie son journal et fait un signe au serveur pendant que je

m'assieds. Il m'interroge sur le voyage et s'inquiète de mon avis sur la situation en Espagne depuis la mort du généralissime Franco. Pour moi, ses hommes ont su s'installer et ne risquent rien. Surtout je ne vois pas de figure emblématique capable de rassembler. Ce n'est pas comme ici... l'expression m'a échappée, il sourit. La nourriture relève plus du luxueux et de l'exotique que du vraiment bon. D'excellente qualité l'armagnac laisse une meilleure impression. L'homme en même temps qu'il sort son carnet de chèque, tire de sa poche une enveloppe blanche qu'il pousse lentement vers moi. « Tout est là. » dit-il. J'acquiesce d'un signe de tête qui ressemble à un salut. Il se lève, prend son vestiaire et sort... Nous ne sommes pas censés nous revoir. J'allume ma première cigarette et la fume avant de partir à mon tour.

Une longue promenade digestive m'a conduit jusqu'à Châtelet. Heure d'affluence oblige, les corps s'entassent en seconde, pendant qu'en première... les parfums remplacent les odeurs.

L'enveloppe contient un ticket de consigne de la gare de Lyon, une feuille pliée en quatre portant les initiales M. D. au milieu d'une cible ; une heure : 23 heures 30 ; une date : jeudi 15 ; un lieu : Lipp.

Roland, René et Paul rayonnent quand je leur annonce que l'opération est pour jeudi et que l'un d'entre eux – tiré au sort – soupera chez Lipp ce soir-là.

Mardi 13 octobre

M. D. fait la une de pratiquement toute la presse nationale. (Bien sûr *l'Humanité* fait exception et condamne sans réserve). Sur les photos, il a été saisi en train de jouer au golf sur un parcours genevois. Pour le texte sa déclaration justifiant l'attentat contre le premier secrétaire par sa décision de « nouvelles restrictions alimentaires pour contribuer au redressement économique du pays... » devrait sonner le branle-bas de combat des troupes en dissidence et des résistants de la première heure au régime communiste. Mais je ne peux m'empêcher de penser que ce brave Michel au visage plus lunaire que viril, ne saurait jouer les chefs de guerre... que dans l'intendance. Je me suis arrêté au kiosque pour lire les infos. Je change à Denfert puis à Place d'Italie pour descendre à Bastille. À pied, la gare de Lyon n'est pas loin.

L'employé de la consigne m'a tendu un grand sac de marin relativement lourd et le métro m'a repris jusqu'à la porte d'Orléans par Nation et Denfert...

Paul était sorti. J'ai renversé le sac sur mon lit... Quatre armes de poing, deux bonnes vieilles Thomson comme on n'en fait plus, avec camemberts et chargeurs et quelques liasses de billets pour les faux frais. Nous ne serons payés que si notre action est un succès. En fait, nos salaires nous attendent sur un compte en Suisse. C'est Lucien qui nous en facilitera l'accès.

J'ai réparti les billets en quatre tas égaux et ré-emmailloté les deux mitraillettes.

Midi. Nous déjeunons ensemble et une piste de quatre-cent-vingt-et-un décide au comptoir du Canon d'Arcole que Roland qui souffre d'une légère claudication réservera une table chez Lipp pour après-demain. À René et Paul échoient les sulfateuses, il me reste l'emprunt d'un véhicule et sa conduite. Je n'aurais pas fait mieux et les rôles semblent leur plaire. Je me contente de suggérer de laisser les armes de poing dans nos chambres pour éviter d'être ennuyés par un banal contrôle d'identité. Proposition acceptée avec chaleur. Prochain rendez-vous jeudi midi. Ils s'égaillent. Je n'ai nul besoin de leur recommander la prudence, cette mission leur tient à cœur. Ce sont de braves petits soldats et je ne vois pas pourquoi quelqu'un s'est permis de les traiter de *perdus*...

Un soleil franc illumine les timides nuances de roux des arbres de l'avenue du parc Montsouris, je flâne jusqu'à Denfert. Je suivrai la Seine de Saint-Michel à Maubert. Je n'ai pas prévenu Danièle de notre bref séjour ici. D'abord par élémentaire prudence. Si peu savent, peu parlent. Je sais, la formule ne joue pas chez les politiques qui souvent parlent pour ne rien dire, mais chez nous elle rassure. Ensuite parce qu'elle n'est pas du genre Pénélope ou femme de marin... Et je n'aime guère les souffrances inutiles. Enfin parce que je préfère lui faire la surprise et m'attendre à tout.

Rue de Bièvre. Rien n'a changé. L'endroit a toujours l'air hors du temps. Immobilisé, comme en retrait alors qu'autour de lui tout s'agite et bruisse. Au coin de la rue, je reconnais la fleuriste qui prend le temps de reconstruire mes deux bouquets en un seul. Si Danièle est absente j'offrirai les fleurs à une inconnue. Impression de me retrouver avant guerre, dans des souvenirs couleurs pastel. La cage et la cabine d'ascenseur Art Déco. L'encaustique et le bruit sourd de la machinerie anesthésient un temps l'angoisse. Je sonne. Un bruit de pas. Le judas s'éclaire puis s'obscurcit. La chaîne de sûreté claque et la porte s'ouvre. Ses yeux sourient, ses lèvres esquissent une grimace. Sans doute à cause de mes moustaches censées me camoufler. Je lui tends les fleurs elle me tend les bras. Baisers goulus. Tâtonnements à l'autre. Peau contre peau. Combat ou faim. Nous retrouvons les sentiers des plaisirs d'avant et ceux d'aujourd'hui ne perdent rien en intensité. Repus l'un de l'autre nous reposons nos orages. Je prends ma respiration et je me lance. La main de Danièle me ferme gentiment la bouche. Ses lèvres soufflent à mon oreille : « C'est comme moi, tu n'as rien fait de bien extraordinaire depuis hier ! » On ne peut plus claire affirmation du tracé des limites. Je souris. J'aime cet univers qui se borne au présent. Nous filons sous la douche barboter comme des enfants. Elle consulte la page spectacles de *France-Soir* et décide que nous avons le temps avant de manger. Après on verra. Elle me guide vers une partie de la penderie où m'attendaient un vieux *jean* et deux Lacoste ainsi qu'une paire de mocassins bien culottés du François d'avant. « J'irai cracher sur vos tombes » tient encore dans une seule salle du côté de Cluny. Pas de quoi fouetter un chat... je comprends que Boris ait déserté un monde qui produit de telles stupidités et y voit de l'audace. Les mains de Danièle se souviennent de notre lecture à deux voix du roman. Un taxi pour un resto-grill à la mode rue François 1er où l'on croise les gentils animateurs d'*Europe 1*. Danièle se taille un vrai succès. Quelques femmes même m'envient ouvertement... Si la femme du Premier secrétaire voyait ça, elle qui n' imagine pas Marie-Suzanne Simonin épousant quelqu'un d'autre que le Christ. Nous savourons de la nourriture de qualité et j'imagine que notre hôte s'approvisionne en campagne et non aux Halles. Nous parlons de choses et d'autres, de ce que l'on peut montrer, de ce que l'on peut donner à lire. Soudain comme un papillon déchirant son cocon Danièle glisse : « Quand repars-tu ? ». Elle a tenu plus longtemps que prévu et je crois lire dans ses yeux qu'il s'agit d'une simple demande d'information. Dénuée d'agressivité, d'amertume.

Je réponds : « Pour toi, jeudi matin. »

Elle presse ma main et me sourit. J'en conclus que, comme celui de lubricité, l'examen de sincérité est réussi. Nous sommes lucides. Nous pouvons continuer à jouer avec nous-mêmes.

Mercredi 14 octobre

Un épais brouillard a feutré les bruits et découragé nos envies de balades. Nous avons tiré les rideaux pour échapper à la grisaille. Nous nous sommes aimés pour le plaisir. Et Danièle comme moi a dû constater que nous préférons le plaisir à l'amour. Dire que seuls les universitaires sur le retour ont le droit de lire le divin Marquis... Il est vrai que nous encensons encore le marquis sacré comme pour éviter d'ouvrir les yeux au présent. Danièle m'explique qu'elle a envie de quitter ce pays de bande mou. Mais la peur de l'inconnu l'arrête. Je lui propose de commencer par la Suisse, elle ne devrait pas être trop dépaysée. Nous badinons, nous mangeons sans souci de propreté ou de distinction, nous faisons l'amour, nous dormons et le cycle recommence. Interrompu par instants pour suivre distraitement les informations télévisées pleines des commentaires plus ou moins avisés sur les déclarations de M. D. Les caresses données et reçues ont sérieusement émoussé mes habituelles angoisses d'avant action. Je savais qu'il en serait ainsi et je soupçonne Danièle d'avoir compris depuis longtemps. Quelques recoupements entre mes visites et l'actualité suffisent. Trouverions nous autant de plaisir l'un à l'autre s'il en était autrement ? Je suppose que nous nous sommes posé la question tout en nous accommodant des circonstances. Comme cette rue, cet appartement, nous vivons hors du temps... Qui aujourd'hui se soucie d'un Morland ou même du capitaine Monier ? Danièle qui les a connus n'appartient-elle pas d'une certaine manière aux réseaux que l'on réactive...

Jeudi 15 octobre

Un timide soleil joue avec les feuillages mités et le vent. Je sens qu'il fera chaud. Danièle nous a préparé un petit déjeuner copieux et agréable. *Europe 1* mélange allègrement les publicités, les tubes de l'été et les informations nationales et internationales, M.D. échauffe moins les esprits. Nous faisons douche commune avec un sérieux appliqué, entrecoupé de gloussements. Nos sens saturés refusent nos désirs comme s'ils savaient ce que signifie : avoir les yeux plus grands que le ventre. Je réintègre la tenue « bourgeoise » du François de 1959 avec une certaine raideur. Impressions fugaces d'agir une fois de trop, qu'il suffirait d'un rien pour que nous partions ensemble sans le moindre regret. Danièle arrange mon col de veste et me caresse la joue. « Tu n'as jamais failli, n'est-ce pas ? Alors va jusqu'au bout au moins encore une fois. Après ? Tu verras bien. » Elle effleure mes lèvres et me chasse. Je reprends possession de mes réflexes qui éloignent lentement les odeurs de plaisir et le goût des étreintes. Étrange repos du guerrier avant l'action. Dire que certains se disent diminués et pour rien au monde ne feraient l'amour la veille du jour J. Moi, je trouve ça revigorant.

Le trio m'attendait sagement en pronostiquant pour le PMU. Comme il manifeste une légère impatience, je récapitule l'action. Roland qui a réservé pour 22 heures doit sortir avant M. D. qui lui dîne tous les soirs chez Lipp entre 22 heures et minuit, pour me faire signe de me tenir prêt. René et Paul à l'arrière du véhicule attendent. Si possible, si l'endroit est calme – pas de témoin gênant – je coince la Dauphine de M.D. vers les jardins de l'Observatoire. Ils sortent et mitraillent la voiture et son chauffeur. Exit M. D. Nous retrouvons Roland à la Vedette – qu'il a rejointe par ses propres moyens – et nous partons en direction de la Suisse...

Après un repas convenable, Paul et René laissent une chambre à Roland qui veut à tout prix dormir et je leur abandonne le nettoyage et le graissage des armes... Je n'ai jamais pu supporter ni l'odeur ni la consistance de la graisse et j'ai toujours trouvé une bonne âme pour accomplir ce genre de corvée à ma place. J'ai flâné sur

les quais en quête de « La paille et le grain » un livre introuvable que l'on dirait écrit par un fantôme.

J'ai « emprunté » une 203. Je double la Dauphine de M.D. qui s'arrête devant les grilles du jardin. Il bondit hors de la voiture. Paul lâche une courte rafale qui le fauche comme un lapin. René se précipite et tire le coup de grâce. Je dégage mon petit monde sur les chapeaux de roues dès que claque la portière arrière.

Roland nous sourit, selon son décompte personnel du temps nous n'avons pas de retard. Au petit matin, avant de franchir la frontière, nous jetons les armes dans un fossé. Ayant un peu dormi je remplace Roland au volant. Du travail proprement fait... mais j'appréhende les retrouvailles avec Lucien. Il est bien là et si ce n'est pas lui, c'est bien imité... Une Pontiac immatriculée en CD nous prend en chasse. J'accélère elle suit, je ralentis elle décélère... J'arrête la Vedette au bar-hôtel-restaurant convenu. Et à peine descendu, je fonce vers les toilettes comme sous l'emprise d'un besoin pressant. Je viens tout juste de repérer une porte qui donne sur l'extérieur que j'entends les rafales. Les salauds, nous étions sans armes.

Oui, nous étions désarmés. Et ce au double sens du terme. Physiquement et moralement... Nous étions tellement persuadés d'agir pour la bonne cause. Aujourd'hui avec le recul je trouve mon journal un rien trop sûr de lui. J'ai l'impression de lire au présent un passé vieux de 22 ans... Sans doute à cause de tous ces présents de narration qui font vivre l'action comme dans un polar. Mon vieux François, tu aurais dû écrire des livres au lieu de jouer les mercenaires aux quatre coins du monde. Les panneaux annonçant l'atterrissage imminent et les nécessités de cesser de fumer et de mettre la ceinture clignotent. Je range mon journal dans mon bagage à main. Danièle appréciera peut-être de le lire. Elle m'attend, elle devrait même avoir organisé une conférence de presse, si les services du Premier secrétaire n'y ont pas vu d'empêchement en cette période d'élection...

Vendredi 16 octobre 1981

Elle m'a pris par la main en la serrant avec force. Elle m'a conduit dans une salle préparée à cet effet : plantes vertes, caméras de TV, micros, photographes, estrade. J'affiche complet.

Elle m'annonce et en profite pour dire à tout le monde son plaisir de me revoir. Elle rappelle aussi la nécessité de voter ce dimanche 18 octobre et ce quelle que soit la couleur du bulletin. Elle laisse la parole à ceux qui ont des questions à poser.

Je n'ai gardé que la première :

Vincent Vaissière pour *Le Figaro* : « Monsieur François Mitérant, pourquoi revenez-vous aujourd'hui en France ? »

Et bien sûr ma réponse, lancée avec le sourire :

« Parce qu'il y a prescription... »

FIN

L'Erreur

(Khristo Poshtakov)

Simon Taylor regrettait déjà d'être entré dans le bureau lugubre de l'agence de voyages pour s'inscrire à cette excursion en Swirlande. Le service était excellent, les hôtels très propres, bien tenus et puis le personnel était poli. Et pourtant...

Il vit l'énorme autocar aux vitres opaques devant l'arcade lumineuse qui marquait l'entrée de l'hôtel et il éprouva soudain non pas du plaisir mais une impression désagréable. Les employés chargèrent les bagages sur un chariot qu'ils poussèrent jusqu'à la porte de l'établissement, déchargèrent, lurent les noms des propriétaires des valises et portèrent celles-ci dans les chambres. L'accueil était bien organisé ; il ne restait qu'à consulter le programme de la journée, ce qu'il fit. Il disposait d'une vingtaine de minutes jusqu'à l'heure du repas, assez pour jeter un coup d'œil aux alentours.

Il se promena entre de curieuses statues dispersées dans un parc et passa près des poutrelles d'un pont qui surplombait un étroit ruisseau. Tout cela ne lui parut pas très intéressant et il poussa jusqu'à la route. Les sommets bleutés des montagnes se détachaient dans le lointain. Les pentes étaient marquées de plaques de neige que masquaient les branches de pins mais qui réapparaissaient ça et là comme les coulées d'une cascade. De toute évidence, la Swirlande était un beau pays, et si ça n'avait pas été ses compagnons de voyage, l'expérience lui aurait laissé des souvenirs inoubliables.

Simon Taylor s'était retrouvé veuf à un âge assez avancé, et il avait eu l'idée de voyager pour rendre moins insupportable la douleur que lui causait la perte irréparable de son épouse. L'âge n'avait pas amoindri son énergie ; il faisait partie des seniors curieux, très actifs, aux yeux vifs. Mais ses compagnons gâchaient le plaisir de la nouveauté et son envie de découvrir. Des gens désagréables, à croire qu'on les avait réunis à dessein. On aurait dit une bande de délinquants, de sadiques, de malfrats. Les atteintes de l'âge ne pouvaient expliquer ce que leur passé semblait avoir de trouble.

C'était flagrant dans le cas des Mason, assis à sa gauche dans l'autobus. Un couple ténébreux, au nez d'oiseau de proie, aux grands yeux saillants, au comportement sans pitié. Jamais ils ne donnaient le moindre pourboire au personnel ; sans cesse ils se plaignaient. Quand Simon s'écriait : « Quelle belle formation rocheuse ! », ils tournaient leur cou plissé et répondaient sèchement : « Aucun intérêt ». Il en allait de même pour Bernie Curtis qui avait pris place à côté de lui. Toujours mécontent, toujours à bêler comme une vieille chèvre. Au début, Simon avait essayé de lier des relations amicales, mais en vain. Bernie réagissait avec une complète indifférence à tout rapprochement et, à mesure que les jours passaient, son attitude se faisait hostile.

Derrière lui, le couple d'anciens n'était pas plus agréable, et devant lui il y avait la porte de l'autocar.

C'étaient les mêmes personnes qui composaient son entourage pendant les repas, et Simon Taylor se voyait contraint de les supporter en permanence. Le cinquième jour, il avait l'impression d'être une brebis au milieu d'une meute de loups, et il tenta de fuir leur compagnie.

Une vieille Ford avec une remorque de forme ovale était garée au bout de la rue, près de l'autoroute. Une femme au teint basané se pencha à la fenêtre de la voiture. Elle portait une tresse noire si longue qu'elle touchait presque les pneus. Tiens, ici aussi il y a des gitans, se dit Simon, qui était surpris et qui le fut plus encore quand il entendit un accent londonien typique :

— Oui, cher monsieur, à chacun l'excursion de son goût.

— Vous lisez dans ma pensée !

— Tout à fait. Seriez-vous assez aimable pour me montrer votre main ? Je suis chiromancienne. Allez-y ! Ça ne coûte pas une fortune.

Une force invisible lui fit faire un pas en avant et tendre la main que la gitane prit doucement et qu'elle commença à examiner.

— Comme c'est curieux ! s'exclama-t-elle. Manifestement, il y a une erreur. Mais ça peut s'arranger.

— Je ne vous comprends pas.

— Je veux parler de votre avenir. Il y a une erreur d'orientation. Vous êtes dans le mauvais sens, mais, de toute manière vous arriverez à destination. Vous avez devant vous une longue et belle route, monsieur Simon. Regardez cette ligne, on ne peut pas s'y tromper. La petite ligne qui la croise annonce une complication, mais, comme je vous l'ai dit, ça peut se résoudre.

— Vous ne pourriez pas me dire quelque chose de plus concret.

— C'est inutile, monsieur Simon. Vous saurez demain ce que je veux vous dire.

— Je vous dois combien ? Encore que je ne sois pas très content du résultat.

— Rien. Vous me paierez la prochaine fois.

— La prochaine fois ?

— Nous nous reverrons, monsieur Simon. Il serait impossible de manquer ce rendez-vous !

Plutôt perplexe, il regagna l'hôtel. Quand il entra au restaurant, ses compagnons antipathiques l'attendaient, assis autour de la table.

— Le repas est à midi pile, et vous avez quinze minutes de retard, lui dit sèchement Bernie Curtis.

— Je regrette. Il ne fallait pas m'attendre, répondit Simon, mal à l'aise.

— C'est une question d'éducation, rétorquèrent les Mason qui fixèrent sur lui leurs yeux pleins de rancœur.

Simon baissa la tête sur son assiette de soupe et essaya de penser à autre chose. Il ne leur devait rien, après tout. Les autres continuaient à actionner leurs cuillers comme des automates et à lui jeter des regards de haine... La gitane avait quelque chose de fascinant, d'inquiétant, mais elle lui avait caressé la main avec beaucoup de douceur. Oui, il se rappelait comment elle lui avait caressé la main. De quelle erreur voulait-elle parler ? Et quel rendez-vous ?

Simon avala à la hâte le second plat. Il n'attendit pas le dessert, bredouilla une excuse et se leva. Les visages qui l'entouraient étaient si déplaisants qu'il décida de s'isoler pendant une heure avant l'excursion au monastère de Saint-Lazare programmée pour l'après-midi.

Il gagna la réception, prit sa clé et traversa le vestibule presque au pas de course en direction des escaliers. Simon ne voulait pas retrouver les autres dans l'ascenseur ; il préféra monter à pied au troisième étage. Il ferma la porte à clé et poussa un soupir de soulagement. Il passa le reste du temps à lire.

Simon Taylor prit place dans l'autocar deux minutes avant le départ. Il regarda autour de lui : il n'y avait personne d'autre. Il se réjouit de sa solitude. Assurément, les autres avaient choisi de rester se reposer au lieu de visiter le monastère. L'autocar démarra.

La visite l'avait à tel point impressionné qu'il préféra ne pas aller dîner. Il alluma la télévision, ouvrit une bouteille de bière et regarda les programmes bien qu'il ne comprît pas la langue du pays. Ensuite, il changea de chaîne, regarda un film anglais très bizarre et alla se coucher assez satisfait.

Le matin, il paya la note du minibar, se rendit au restaurant et commanda son petit déjeuner sous les regards qui l'observaient tout alentour. Simon essaya de les ignorer, mais c'était impossible. Ces gens-là le rendaient nerveux, et il restait deux jours avant la fin du voyage. Il se demanda s'il vaudrait mieux renoncer au reste du séjour en Swirlande, prendre le premier avion pour rentrer et retrouver cette maison où personne ne l'attendait. Il y avait un autobus pour la capitale, et il envisagea sérieusement cette possibilité. Il lui faudrait prendre une décision avant l'heure du déjeuner.

Simon Taylor gagna sa place et jeta un regard rapide sur les sales têtes de ses voisins qui, ostensiblement, prétendaient l'ignorer. L'autobus démarra, accéléra, puis s'engagea dans l'étroite route de montagne en lacets où il avançait lentement, tel un animal dompté, habitué et indifférent à l'ambiance extérieure.

Au bout d'une heure il se mit à neiger. Le paysage devenait monotone. Simon fut gagné par l'ennui. Il tira de sa poche le passeport, obligatoire dans ce pays, et commença à le feuilleter. Il avait beaucoup voyagé ; il y avait beaucoup de visas frappés de tampons compliqués. Tout à coup, quand il regarda la dernière page, il ne parvint pas à croire ce qu'il avait sous les yeux. On lisait :

@SCEAU DU VISA : MINISTERE DES FORCES OBSCURES

VISA®

LIMBO-SERVICE CONSULAIRE®

VALIDITE : 30 jours®

CHEF DU BUREAU CONSULAIRE : A.J. LUCIFER 31929®

LIEU DE DELIVRANCE : La Terre, 30 août 2009

Au-dessous il y avait une signature, un cachet et cinq timbres fiscaux d'une livre, dont chacun portait une image du diable. S'agissait-il d'une plaisanterie ? Il ne s'était pas préoccupé de vérifier le passeport quand il l'avait récupéré à l'agence de voyages. Ils lui avaient dit que tout était en ordre, lui avaient remis ses billets d'avion, et il était parti.

« Est-ce que je pourrais voir votre passeport ? »

Une lueur verdâtre se devinait dans les yeux de Bernie Curtis, mais celui-ci sortit le document et le donna d'un geste dédaigneux. Simon parcourut fiévreusement les pages et eut un choc quand il découvrit le même texte dans la pièce d'identité.

— Vous avez vu ce document ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Et alors ? fit son compagnon de voyage. Il lui prit son passeport des mains et le remit dans sa poche.

— Peut-être que c'est une blague, murmura Simon.

— Une blague ? Bernie le fixait. Nous allons tous *quelque part*.

Simon voulut ajouter quelque chose, mais il fut horrifié par ce qu'il voyait devant l'autocar. Un énorme camion se dirigeait droit sur eux. Et dans un instant...

Simon ouvrit la portière et sauta. L'autocar se précipita dans l'abîme avec tous ses passagers. Comme par magie, deux ailes transparentes apparurent sur les épaules de Simon et le ramenèrent vers l'hôtel.

Le trajet lui procura une impression agréable qu'il n'avait jamais éprouvée jusque là. Il n'avait pas froid malgré la neige et bien qu'il fût en veste. Sous ses pieds il pouvait voir le fil très mince de la route, les voitures et les camions pareils à de petites fourmis. Simon volait et se sentait heureux.

Quinze minutes plus tard, il devinait, dans le lointain, l'hôtel qui s'approcha peu à peu. Il ne savait pas très bien pourquoi, mais le fait est qu'il commençait à se souvenir. La tache qu'il voyait sous ses pieds se matérialisa. C'était la vieille Ford et sa remorque. La gitane agitait la main aimablement, lentement, jusqu'au moment où ses talons touchèrent la terre ferme.

— Je vous l'avais dit que nous nous reverrions, sourit la gitane. Il faut corriger l'erreur.

— Je ne comprends pas de quelle erreur vous parlez.

— Il s'agit de votre avenir, bien entendu. Vous n'aviez pas le bon visa. S'il vous plaît, pourriez-vous me donner votre passeport ? Stupéfait, Simon s'approcha et obéit. La gitane se retourna, prit quelque chose et commença à examiner chaque page. Elle s'arrêta à la dernière page et appliqua un cachet avec force. Derrière son épaule apparurent deux serpes à la lame étincelante.

— Terminé, dit-elle. Désormais, tout est en ordre. Suivez votre chemin, il n'y a pas de problème, mais maintenant il faut rétribuer mes services, ceux d'aujourd'hui et de l'autre jour, fit-elle, le pouce pointé vers le ciel.

— C'est combien ? demanda-t-il.

— Tout ce que tu possèdes. Tu n'en auras plus jamais besoin, chèques, argent liquide, cartes de crédit. Tu me laisses tout.

Simon sortit son portefeuille et le lui remit. Ce geste lui parut des plus naturels ; il sentit que c'était normal.

Il s'envola vers le ciel. Tout à coup, il se souvint du passeport et le tira de sa poche. Avec curiosité il lut la dernière page.

@SCEAU DU VISA : MINISTÈRE DES FORCES CÉLESTES®

VALABLE POUR L'ENTRÉE AU PARADIS®

VALIDITÉ : illimitée®

CHEF DU BUREAU CONSULAIRE : D.H. Deathson®

LIEU DE DÉLIVRANCE : La Terre, 24 septembre 2009

On voyait la signature et les cachets correspondants. Les timbres fiscaux avaient disparu.

FIN

© Khristo Poshtakov. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Traduit de la version en langue anglaise par Pierre Jean Brouillaud.

La Grande Lessive

(Pierre Jean Brouillaud)

Le premier septembre 2000, le journal *Le Temps* fondé, comme il le souligne, en 1861, analysait, sous la signature de son rédacteur en chef, Michel Broguillard, un livre qui venait de paraître et qui faisait quelque bruit, car il remuait des cendres encore tièdes plus d'un demi-siècle après les événements. Il s'agissait des mémoires de XXX, diplomate de carrière, ancien secrétaire général du Quai d'Orsay.

L'auteur de l'ouvrage, soucieux de ménager la réputation des personnalités survivantes et d'éviter d'éventuelles poursuites judiciaires, avait demandé que son livre ne fût publié qu'à la fin du siècle, soit bien après la mort de tous les protagonistes, y compris la sienne.

Broguillard ouvre son article du *Temps* par une longue citation du diplomate qui évoque Antoine Capel, ministre des affaires étrangères de la France en ce jour mémorable du 1er septembre 1939.

La scène se déroule dans le bureau du ministre, où celui-ci s'entretient avec son chef de cabinet. L'ancien secrétaire général relate et commente ainsi les propos de Capel :

La France dénonce le coup de force perpétré par l'Allemagne contre la Pologne au mépris du droit et des accords internationaux.

— *C'est nul ! s'écria Antoine Capel, un réaliste, un cynique, selon ses adversaires. De la main, il écarta les objections qu'allait formuler son chef de cabinet. C'est l'aveu de notre impuissance, reprit-il. Je sais, Duparc, Hitler s'en tamponne le coquillard, mais protester solennellement, c'était bien le moins que nous puissions faire. Il faut ménager l'avenir.*

— *Monsieur le Ministre me pardonnera, insista Duparc, mais aux termes des traités conclus, la France s'est engagée à défendre la Pologne.*

— *Saint-Pierre a eu droit à trois reniements. Après la Tchécoslovaquie, nous n'en sommes qu'au second.*

— *Monsieur le Ministre paraît oublier la remilitarisation de la Ruhr, entre autres.*

— *Duparc, une fois que l'on a commencé à manger sa casquette, autant la finir.*

— *Mais nos alliés anglais ?*

— *Ils protesteront eux aussi. Rassurez-vous, ils n'iront pas tout seuls au casse-pipe. D'ailleurs, ils ne sont pas prêts, pas plus que nous. Encore moins. Faute de fusils, ils entraînent leurs réservistes avec des bâtons. Comme en 1914, ils comptent sur l'armée française, mais, cette fois-ci, ils ont tort. Vous savez qu'au Conseil*

supérieur de la guerre, le général Vuillemin, alors chef de notre aviation, a déclaré avec des sanglots dans la voix : face à la Lufwaffe de Goering, nous ne tiendrons pas trois semaines. Ouvrir les hostilités dans ces conditions serait aller au suicide.

Le rédacteur en chef du *Temps*. poursuit son article en ces termes :

« Antoine Capel, comme la plupart de ses collègues français et étrangers, avait lu *La Grande Lessive* et il en avait tiré les conclusions. Dans ce roman d'anticipation qui avait fait l'effet d'une bombe, les auteurs imaginaient, avec force détails et de solides arguments, la défaite qui attendait la France à une époque qu'ils situaient au printemps 1940, si, dans les conditions de l'époque, elle avait l'inconscience de déclarer la guerre à l'Allemagne d'Adolf Hitler pour le couloir de Dantzig ou quelque autre raison.

Dans les milieux influents, on avait tout d'abord sous-estimé l'impact de l'ouvrage. Certes, on avait envisagé de l'interdire pour atteinte au moral de l'armée et de la nation, mais il était trop tard. Sa réputation s'était répandue comme une traînée de poudre – sulfureuse, bien entendu. Engager des poursuites à ce stade aurait été le meilleur moyen de faire exploser le chiffre des ventes, et l'interdire aurait été un moyen encore plus efficace de faire exploser le nombre des lecteurs.

À lui seul, le titre choquait, d'entrée, par sa brutalité peu conforme aux usages de l'époque, car celle-ci, sauf dans le cas d'extrémistes et autres professionnels de la haine, préférait aux charges frontales les insinuations diffamatoires, les allusions perfides, les coups soigneusement fourrés ou tordus, les attaques de biais. Les auteurs avaient écrit un roman à clés. Mais les clés ne fermaient rien. Les masques étaient transparents. Derrière eux, tout le monde reconnut les personnages visés. Le scandale fut énorme.

Les murs se couvrirent de graffiti vengeurs, de fausses publicités vantant sur le mode sarcastique les vertus de détergents imaginaires. On y voyait Marianne nettoyée, sans tache, rendue au lin blanc ou au bleu horizon. Microbes et parasites affublés de têtes anthropomorphes, portraits caricaturaux de célébrités, fuyaient, paniqués, sous des jets de lessive. Les journaux doublerent leurs tirages, la TSF triplait son audience. Dénonciations, manifestations se succédaient. Partis, ligues, groupes et groupuscules se mobilisaient, s'insultaient, se heurtaient. On se battait dans la rue et à la Chambre. Les vedettes de la politique et de la presse en étaient encore à se pourfendre en duel. Un vent de folie soufflait sur Paris et gagnait la province. Tout cela à cause d'un livre.

Broguiard laisse de nouveau la parole au diplomate :

Je ne dis pas que les auteurs n'ont pas un peu poussé dans leur désir de rechercher le sensationnel à tout prix, commentait Capel. C'est la règle du genre.

Mais ils sont remarquablement informés. Et ça tient debout, en particulier quand ils soulignent la servilité avec laquelle les responsables français se conformeraient à ce que le livre appelle les diktats de l'occupant, et la manière dont un chef illustre profiterait de la défaite pour étrangler une république qui l'avait couvert d'honneurs. En échange, ce qui peut paraître assez extravagant, c'est le choix de Vichy comme refuge du, je cite : « gouvernement de l'armistice ». Certes, les auteurs l'expliquent par l'existence d'une ligne de démarcation coupant la France en deux, le nord et l'ouest étant occupés par le prétendu vainqueur. Pourquoi Vichy plutôt que Lyon ou Marseille ? Là aussi, les auteurs tentent de justifier leur choix, sans parvenir à convaincre, toutefois. Mais ne pinaillons pas, ajoutait le ministre, dans le style qu'il affectionnait.

Devant le scandale déclenché par *La Grande Lessive*, on avait beaucoup protesté, mais aussi, sans l'avouer tout d'abord, on avait beaucoup réfléchi.

Le gouvernement d'alors, présidé par Edouard Daladier, craignait que le chancelier Hitler, inquiet, à l'idée que la France allait réagir en accélérant son réarmement, ne provoque, sans plus tarder, un affrontement direct avec Paris. Tout ce qui comptait dans la France de 1938-1939, après Munich, avait accusé le coup. Traumatisée, la Chambre, à l'exception des communistes bientôt déboussolés par le pacte germano-soviétique, avait alors conclu une nouvelle Union sacrée, porté au pouvoir un ministère de choc, avec Capel au Quai d'Orsay, et, selon le terme du nouveau responsable des affaires étrangères, *viré* tout le haut commandement, avant de voter les crédits nécessaires au renforcement de la défense nationale. Un expert de l'arme mécanisée, le colonel Charles de Gaulle, avait été nommé secrétaire d'Etat à la guerre et multipliait des unités blindées. La France avait acheté aux Etats-Unis les derniers modèles de chasseurs et de bombardiers.

En échange, les personnalités rendues responsables de la défaite annoncée, les "collaborateurs" annoncés et, parmi eux, les plus illustres, furieux, ulcérés, attaquaient en diffamation – et en cascade – les auteurs d'un ouvrage que les spécialistes classaient dans une catégorie très ésotérique dont personne n'avait entendu parler, celle des *dystopies*.

Dans ses mémoires, l'ancien secrétaire général du Quai, ajoute :

L'Histoire s'est déroulée comme l'avait prévu Capel. Le Blitzkrieg a déferlé à travers une Pologne abandonnée à son sort, que l'Allemagne et la Russie se sont partagée. Bien entendu, les deux complices, Hitler et Staline, n'ont pas tardé à en venir aux mains. Une fois la Wehrmacht saignée dans les plaines russes, la France et l'Angleterre, s'alliant à Moscou, ont déclaré la guerre à l'Allemagne. Entre temps,

Mussolini était mort, victime de ses prouesses sexuelles. Son remplaçant, le comte Ciano, avait maintenu l'Italie dans la neutralité, se contentant, à l'instar de Franco, d'envoyer un contingent symbolique se battre aux côtés de la Wehrmacht sur le front soviétique, contingent qu'il avait d'ailleurs retiré dès les premiers revers. Pendant ce temps, les Etats-Unis s'expliquaient avec le Japon.

En mai 1943, les forces anglo-françaises, dont le haut commandement avait assimilé les leçons des campagnes menées à l'est par le Reich, bousculaient la Wehrmacht à Sedan, la refoulaient jusqu'à la Sarre et pénétraient en territoire allemand. Deux ans plus tard, en mai 1945, elles avaient atteint les faubourgs de Berlin, fait leur jonction avec les Soviétiques, Hitler se suicidait, et le troisième Reich capitulait sans conditions.

À son tour, le rédacteur en chef du quotidien rappelle la suite des événements :

« Bien qu'ayant triomphé, la France a tiré les conclusions des faiblesses constatées avant 1939. Elle a changé de constitution et porté à la magistrature suprême l'organisateur de la victoire, le général Charles de Gaulle, qui devenait ainsi le premier président de la quatrième République. Cette quatrième République qui, en l'an 2000, célèbre son 55ème anniversaire, record de longévité parti, semble-t-il, pour égaler, voire dépasser, celui de la troisième. »

Fièrement, Broguilard conclut : « *Le Temps* a vu se succéder, sans déchirement national et sans coupure, les deux régimes qui ont fait la France forte et prospère de l'an 2000. »

FIN

La Ligne jaune

(Bruno Vitiello)

C'est bon, docteur, je suis prêt... Si je dois raconter toute l'histoire depuis le début... À propos, ça ne vous ennue pas que je vous appelle docteur ? Vous savez... parler à un écran lumineux, avec des senseurs fixés sur le corps... euh, ça me fait un peu bizarre. Je peux vous appeler docteur ? Ça m'aiderait à me détendre, à mieux me souvenir... Je peux ? Vous ne me répondez pas ? Alors je vous appellerai docteur. Qui ne dit mot consent.

Donc, vous voulez savoir pourquoi je me suis comporté ainsi, pourquoi j'ai enfreint la première règle de notre société. J'essayerai de l'expliquer clairement, même si, pour le moment, j'ai les idées assez confuses... Qu'une chose soit claire : je ne regrette pas ce que j'ai fait. Et même, je le referai. Quoi ? Arrêtez ! Vos décharges électriques ne me convaincront pas d'avoir eu tort. Ne recommencez pas si vous voulez que je continue à parler. Vous croyez devoir me soigner ? Vous croyez que je suis cinglé ? Eh bien, si vous voulez me soigner, il faut d'abord m'écouter, sans décharges électriques. D'accord ?

Très bien. Par où pouvons-nous commencer ?

Laissez-moi un peu rassembler mes idées... Ah ! oui. Si j'avais pour habitude de faire porter la faute à autrui, je dirais que le responsable de mon internement, c'est mon ami Giorgio Drei, professeur de philosophie à notre université. Mais ça n'est pas vrai. Ce que j'ai fait, je l'ai fait de ma propre initiative, sans tenir compte de ses conseils et de ses mises en garde. Pourtant, si on veut être juste, c'est un peu sa faute aussi. C'est lui qui, en me parlant de ses travaux, a fait que je me suis intéressé à la question des Autres. Avant qu'il m'en parle, pour moi les Autres ne posaient pas de problème. Ils n'étaient rien. Simplement, ils n'existaient pas pour moi. Comme, aujourd'hui encore, ils n'existent pas pour Giorgio, même s'il les étudie du point de vue philosophique. Je me suis trompé quand j'ai cru qu'il s'intéressait aux Autres comme à des êtres humains. Non. Pour lui, ce sera toujours un pur objet de recherche. Un problème théorique, abstrait.

Je me rappelle comme si c'était aujourd'hui la première fois que nous en avons parlé, dans un café, boulevard du Renouveau. Quand j'y pense, le nom de ce boulevard avait quelque chose de prophétique, si on considère ce qui m'est arrivé par la suite. Mais alors je n'y ai pas prêté attention. Et pourquoi l'aurais-je fait ? Je n'ai pas le don de prémonition.

Giorgio et moi, nous étions assis à une table qui donnait sur le boulevard, protégés par l'ombre fraîche et parfumée des grandes plantes multicolores. Je me souviens que je sirotais un café et lui, une limonade. Incroyable comme ces détails insignifiants me reviennent en mémoire. Je le vois encore poser le verre sur la table, me souriant d'un air de ne pas y toucher, avant de me décocher cette question absurde, saugrenue :

— Qu'est-ce que tu penses des Autres ?

— Comment ? Excuse-moi !

— Les Autres. Je voudrais savoir ce que tu en penses. Tu ne t'es jamais posé le problème ?

Je ne me l'étais jamais posé. Ce que je lui dis, un peu embarrassé. Ça me paraissait alors une question idiote, et même de mauvais goût.

Lui continuait à sourire, d'un air suffisant qui me portait sur les nerfs.

— Je le pensais, a-t-il dit, en haussant les épaules. Toi aussi. Mais ça m'étonne. Tu es peintre. Un artiste devait être curieux de la réalité qui l'entoure. Ou est-ce que je me trompe ?

— Je voudrais savoir, ai-je répondu, agacé, ce que les Autres viennent faire dans la réalité qui nous entoure.

L'absurdité de sa question, jointe à sa condescendance, m'avait irrité. Je sais maintenant que cette irritation était due à autre chose. C'était une défense contre une provocation inattendue qui voulait m'obliger à prendre conscience d'une chose dont, au fond, j'avais peur. Une chose à laquelle je n'étais pas préparé. Mais, à ce moment-là, je ne le savais pas.

— Ils en font partie, ils en font partie, poursuit Giorgio, en sirotant sa limonade. Ils sont là. Regarde-les. Tu ne peux pas nier leur présence. À moins d'admettre que tu souffres d'hallucinations.

Il s'était un peu tourné sur son siège et m'indiquait, avec son verre, les hommes et les femmes assis aux tables d'un autre café, au delà de la ligne jaune qui divisait le boulevard en deux parties. Un café identique au nôtre, ayant la même enseigne, les mêmes tables et les mêmes plantes multicolores. Seuls les clients et les garçons étaient différents. Leurs uniformes jaunes se détachaient dans la lumière du matin, émettant des reflets qui faisaient mal aux yeux.

J'ai détourné le regard, dans un sentiment de dégoût, et j'ai fixé à nouveau ma tasse vide. À en croire de vieilles superstitions, on peut lire le destin au fond des tasses. Peut-être, si j'avais su interpréter les taches au fond de la mienne aurais-je compris le danger qui me guettait ; mais je n'ai jamais eu ce genre de croyances.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir, ai-je murmuré.

Il a ri :

— Je t'ai offensé. Excuse-moi. Je n'avais pas l'intention de te troubler.

— Je ne suis pas troublé. Surpris, plutôt...

Il approuva, l'air sérieux :

— Je te comprends. Moi aussi, au début, je trouvais ça bizarre. Avant de commencer à m'occuper vraiment du problème. À m'en occuper, au sens philosophique, je veux dire.

— Mais de quel problème ?

Il s'est appuyé confortablement au dossier. Il a allumé une cigarette et a fixé un point dans le vide. Il fait toujours comme ça avant de se lancer dans de longues dissertations sur de nouvelles théories. Dissertations qui sont en général très ennuyeuses. Je me suis toujours demandé comment ses étudiants faisaient pour le supporter. Mais c'était mon ami depuis des années. Je me suis résigné à l'écouter.

— Tu vois, Luca, a-t-il commencé, donnant l'impression de se concentrer, la plupart d'entre nous considèrent les Autres comme une réalité de fait qu'on ne peut discuter et que, dans le même temps, on ignore. C'est un peu paradoxal, tu ne trouves pas ? Les Autres sont là. Nous en avons tous conscience et nous ne pouvons le nier. Mais nous nous comportons comme s'ils n'existaient pas.

— Et qu'est-ce qu'il y a de bizarre là-dedans ?

— Peut-être rien, pour toi. Pour toi et pour tous ceux qui n'ont pas une tournure d'esprit philosophique. Pour vous, l'existence des Autres va de soi, comme votre propre existence va de soi. Mais un chercheur ne peut s'en contenter. Tu sais que, dans le passé, certains philosophes ont en mis en discussion la réalité de leur propre personne.

— Je n'arrive pas à te suivre.

— Je m'explique. Pour résumer, je maintiens que l'existence des Autres ne doit pas s'accepter sans discussion. Je m'occupe de cette question avec mes étudiants. Déduire l'existence des Autres sur une base rationnelle, irréfutable. Dans l'état actuel des choses, qui te dit que les Autres ne sont pas une hallucination collective, une simple illusion ? Pour le savoir, il te faudrait franchir la ligne jaune...

Je l'ai interrompu :

— Tu es fou. Personne n'a jamais franchi la ligne jaune.

Il m'a regardé un instant, l'œil vague, comme surpris de ma réaction.

— Non... Nous ne nous sommes pas compris. Je ne mets pas en doute l'existence de la ligne jaune, ni tout le reste. Personne ne penserait à la franchir, pas même un fou. Je veux simplement dire que, comme philosophe, je ne peux me contenter d'accepter ce que mes sens perçoivent, sans discussion. D'où la nécessité d'une preuve ontologique de l'existence des Autres. Est-ce que je me suis fait comprendre ?

J'ai secoué la tête.

— Et tout ça est légal ?

— Bien sûr ! Quand notre gouvernement a-t-il jamais fait obstacle à la recherche scientifique ? Mon étude est officielle et a été approuvée par les autorités universitaires. Un de ces jours, si tu n'es pas trop occupé à barbouiller des toiles dans ton grenier, participe à l'un de nos séminaires. Tu trouveras ça intéressant.

— Tu sais que je n'aime pas la philosophie. Je préfère l'art. Au moins, il console. Pour moi, les spéculations ne font qu'aggraver les choses.

— Très bien ! Renonce donc à penser si ça t'ennuie tant. Maintenant, si tu veux bien m'excuser... J'ai un cours dans une demi-heure. Non, laisse. C'est moi qui paye. Pour me faire pardonner de t'avoir cassé les pieds.

Je suis resté assis à le regarder s'éloigner, serrant sa vieille serviette de cuir pleine de papiers, et se coller sur la tête ce ridicule chiffon qui lui sert de chapeau. Je pensais, avec un sourire intérieur, que Giorgio ne changerait jamais. Toujours à se demander le pourquoi des choses. Toujours inlassablement à la recherche d'un sens. Pour en arriver où ?

J'ai posé ma tasse, tandis que le garçon prenait l'argent. Et, involontairement, mon regard est retombé sur les tables de l'autre côté de la rue, au delà de la ligne jaune...

Je ne suis pas rentré à l'atelier, malgré tout le travail qui m'attendait. Heureusement, les nostalgiques de la peinture de chevalet sont encore nombreux. Il s'agit de gens comme moi, attachés aux rêves du passé, rebelles aux promesses du futur. Beaucoup de vieux. Les autres, non. Et ils viennent tous chez moi parce que je suis le seul de la ville à connaître les secrets techniques des anciens maîtres. Cela m'a coûté des années de sacrifices et de préparation, tandis que mes camarades d'études s'affirmaient et gagnaient des fortunes avec leurs jeux de lumières. Mais j'ai tenu bon. J'ai appris à diluer les couleurs, à doser les touches de peinture sur la toile. On voit que j'avais déjà vocation de rebelle. Sans doute était-ce mon destin. Je n'y pouvais rien.

Comme je l'ai dit, je ne suis pas rentré à l'atelier. La discussion avec Giorgio avait fait naître en moi une étrange inquiétude. Je me suis longuement promené sur le boulevard du Renouveau, le descendant, le remontant. Je m'efforçais de ne pas regarder la ligne jaune. Cela m'avait toujours été facile. Nous avons tous l'habitude de ne pas la perdre de vue, dès notre enfance. Mais à ce moment-là, curieusement,

j'éprouvais la crainte absurde de la franchir sans m'en apercevoir. Alors, je la fixais, je surveillais mes pieds pour m'assurer qu'ils ne s'approchaient pas trop du bord. J'ai, à voix basse, maudit Giorgio. Pourquoi m'avait-il assommé avec ces sottises ? Oui, ce n'étaient que des sottises. Je ne devais plus y penser.

Pour me changer un peu les idées, j'ai emprunté le tapis roulant au bout du boulevard, en direction du Jardin botanique.

J'avais vaguement l'intention de faire des croquis de quelques plantes extraterrestres arrivées récemment. J'en avais besoin pour un nouveau tableau que m'avait commandé un colonel en retraite. Quand il était lieutenant, il avait combattu sur une planète-jungle de Proxima. Il voulait accrocher dans son salon une peinture qui lui rappellerait ses années de jeunesse.

Pendant tout le trajet, je m'efforçais de penser aux croquis et aux plantes qu'il valait mieux représenter. Mais mon regard restait continuellement fixé, comme par une force mystérieuse, au delà de la ligne jaune qui divisait le tapis roulant. Vous ne croyez pas au destin, docteur ? Alors de quoi s'agissait-il, dans mon cas ?

J'essayais de me distraire, je regardais les filles qui montaient comme moi vers les jardins. Rien à faire. Mes yeux se portaient toujours au delà de la ligne, fixant les uniformes jaunes des hommes et des femmes qui allaient dans la même direction que moi, tout en étant séparés par une barrière invisible. Je savais que je ne devais pas les fixer ainsi, que c'était malsain.

Mais je ne pouvais pas faire autrement. De cela aussi je rendais Giorgio responsable et je l'ai de nouveau maudit à voix basse. Une dame forte, de couleur, qui se trouvait à côté de moi sur le siège du tapis roulant me lança un regard interrogateur. Peut-être m'avait-elle entendu. Je lui ai souri, comme un idiot, la fixant longuement jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux dans un embarras évident. Alors je me suis mis à balayer du regard les autres sièges du tapis roulant et à examiner les voyageurs. C'est une chose qui m'a toujours diverti, depuis mon enfance. J'ai toujours pris plaisir à scruter ces compagnons occasionnels qui partagent un instant de ma vie et que ne reverrai peut-être jamais. J'ai toujours eu plaisir à étudier leurs visages pour y lire les angoisses, les joies, les émotions, peut-être réelles, peut-être imaginaires. Il faut être incapable de se livrer à ce genre d'occupation pour s'ennuyer dans les transports publics.

Mais cette fois, c'était différent. J'examinais les autres voyageurs avec une intensité presque féroce et tentais de m'annihiler en eux. Noirs, blancs, orientaux... Tous les types que l'on peut trouver dans notre cité cosmopolite. Mais ça ne parvenait pas à me changer les idées. Et même, ça aggravait la situation. Très inquiet, je me rendis compte que je commençais à faire des comparaisons. Oui, des comparaisons. Entre nous et les gens en uniforme jaune, de l'autre côté de la ligne. Que je le veuille ou non, mon regard retombait toujours là-bas.

Ils étaient assis comme nous. Ils bavardaient comme nous. Ils étaient noirs, blancs, orientaux. C'étaient des hommes et des femmes...

Oui, docteur. Des femmes, aussi. Mais j'y viendrai. Ça s'est produit ensuite, au retour... Mais je dois procéder dans l'ordre, n'est-ce pas ? Excusez-moi. J'essayerai...

Je suis resté plus de deux heures au Jardin botanique, à remplir feuille sur feuille de ces splendides créatures végétales. Une de ces plantes sympathiques tenta même de bavarder un peu avec moi. Malheureusement, je ne connaissais pas son langage, et le traducteur neuronique le plus proche était en panne. Comme d'habitude, j'étais totalement absorbé par mes croquis et ne pensais donc plus aux

Autres. Quand je suis monté sur le tapis roulant pour rentrer chez moi, je me sentais joyeux, soulagé. Mes fantasmes s'en étaient allés. Je sifflotais.

C'est arrivé à mi -trajet.

Je m'étais approché de la ligne jaune du tapis roulant pour ramasser un fusain qui m'avait échappé. Je m'étais penché, et quand j'ai voulu me redresser...

C'est alors que je l'ai vue.

Elle s'était penchée elle aussi pour récupérer une revue qui était tombée de son sac. Et vous persistez à ne pas croire au destin, docteur ?

Nous nous sommes regardés un instant. Et, en un instant, j'ai tout enregistré de son visage. Je suis peintre. J'ai vu ses grands yeux noirs, profonds, pleins d'une lumière étrange et triste. J'ai vu ses longs cheveux, de la même couleur que les yeux, qui encadraient un visage très doux et très blanc. J'ai vu son nez minuscule et ses petites lèvres charnues, celles d'une enfant. Rien qu'un instant.

J'ai vite regagné mon siège, sans me retourner, serrant le fusain dans ma main. Et j'ai continué à le serrer, tandis que mon cœur battait à se rompre. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Etais-je en train de devenir fou ? Maintenant, ce n'était plus la faute de Giorgio. En moi, il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. J'ai fermé les yeux. Et l'image de l'Autre a ressurgi. Alors j'ai fait ce que je n'aurais pas dû faire.

J'ai jeté un regard furtif de l'autre côté de la ligne jaune, là où était tombé le fusain. Elle était assise à sa place. Elle feuilletait tranquillement sa revue. J'ai détourné les yeux, sursautant de nouveau, examinant d'un œil soupçonneux mes compagnons de voyage. Est-ce qu'ils m'avaient vu ? Cette grosse noire, là, peut-être avait-elle remarqué mon trouble ? Et cet Indien au turban de soie, devant moi, s'était-il aperçu du regard que j'avais jeté sur l'Autre ? Je me sentais coupable et je transférai ma peur sur ces gens-là. Personne ne m'observait. Tout le monde se fichait pas mal de moi. Mais moi, j'avais peur. De moi-même, de l'Autre, de tout le monde...

De nouveau, je l'ai observée du coin de l'œil. Avec horreur, je me suis aperçu que je ne pouvais faire autrement. Elle était toujours là. Maintenant, elle ne lisait plus. Elle regardait droit devant elle. Je me suis demandé à quoi elle pensait, et aussitôt un frisson glacé m'a de nouveau parcouru. J'attribuais à une Autre mes propres caractéristiques. Je supposais qu'elle pensait comme moi et je me demandais ce qu'elle pensait... Comme s'il y avait eu quelque chose de commun entre elle et moi... Non. Ça allait trop loin. J'exagérais. À ce moment-là, j'ai vraiment cru que je devenais fou. Mais aussitôt je me suis repris. Je ne pouvais pas avoir conscience de devenir fou. Ou, plus exactement, je ne pouvais pas être vraiment fou, aussi longtemps que j'avais conscience de l'être. Oui, docteur... Je sais que ça ne veut rien dire... Mais à ce moment-là, vous comprenez, je devais m'encourager d'une manière ou d'une autre, justifier à mes yeux mon comportement ...

J'ai décidé de tenir bon. Jamais je ne me laisserais conditionner. Je ne devais pas y penser. Je ne devais pas regarder de l'autre côté de la ligne. J'ai serré les poings, je me suis concentré, j'ai essayé de penser à autre chose, au travail qui m'attendait à la maison... Rien à faire.

D'un coup, j'ai tourné la tête, cette fois sans scrupule, sans la moindre prudence... Mais elle n'était plus là.

Je me rappelle que je suis resté figé, fixant la place vide, comme hébété. Allez savoir pourquoi : j'étais convaincu que je l'aurais toujours trouvée là, assise tranquillement. Mais elle n'y était plus. Elle avait dû descendre à l'un des arrêts, alors que je ne faisais pas attention.

Alors j'ai de nouveau douté de mon équilibre mental. J'aurais dû me réjouir de sa disparition. J'étais libéré de mon cauchemar... Mais je n'éprouvais aucun contentement. Je fixais sa place vide. Et je me sentais malheureux, sans savoir pourquoi...

Arrivé chez moi, je me suis aperçu que j'avais la fièvre. C'était presque un soulagement. J'ai voulu expliquer par mes trente-huit dixièmes l'état de confusion dans lequel je me trouvais. J'ai pris un médicament contre la fièvre, mais je ne me suis pas mis au lit. J'ai essayé de peindre un peu, mais c'était inutile. Je ne parvenais pas à me concentrer. Les plantes extra-terrestres que j'essayais de représenter me semblaient des croûtes immondes, des pavés de couleur informes. Dans ma tête il n'y avait qu'une seule chose, une seule image vive et dominante... Elle...Elle. Toujours elle...

Alors j'ai compris ce que je devais faire. C'était une obligation. Quelque chose à quoi je ne pouvais me soustraire. J'ai peint, j'ai peint... Le seul tableau qu'à ce moment-là je pouvais imaginer, dans une richesse unique de couleurs et de détails, puisée directement aux sources de mon obsession.

Sans relâche, j'ai travaillé. Je ne sais plus combien de temps.

Épuisé, je me suis endormi, sur le dallage de l'atelier, tenant encore le pinceau.

Le lendemain matin, la fièvre avait disparu. Je me sentais beaucoup mieux, du moins physiquement. Mais l'angoisse de la veille persistait.

Je suis sorti, j'ai erré longtemps par les rues, apparemment pour me changer les idées, ne plus penser à elle... Ne plus penser à rien...

Mais soudain je me suis rendu compte que cette errance avait un autre mobile. J'observais toujours les Autres. C'était plus fort que moi. Où que je sois. Assis au café, le long des boulevards, sur les terrasses panoramiques... Il me semblait impossible qu'en un jour seulement, à l'improviste, cet intérêt morbide se soit réveillé en moi... Mais rien à faire. Je regardais toujours de l'autre côté de la ligne. J'explorais les visages de ces gens en uniforme jaune qui semblaient m'ignorer... Et je savais que ce regard n'obéissait qu'à une seule préoccupation, la plus profonde... C'était elle que je cherchais. Je voulais la revoir. Oui, docteur. Je mesurais ma folie, parce qu'alors je la considérais comme telle. Mais ça ne m'aidait pas à effacer le souvenir de ce visage. Plus je tentais de le chasser, plus il s'imposait...

Naturellement, c'était une recherche inutile. Au bout de plusieurs heures, je suis rentré chez moi, en proie à un sourd désespoir. Je ne pouvais l'oublier et je ne pouvais la revoir... À ce stade, la seule solution aurait été une visite chez le psychiatre. Mais j'avais trop honte pour s'adresser à un médecin.

Quand je suis entré dans l'atelier, j'ai trouvé Giorgio qui m'attendait. Quelques mois plus tôt, je lui avais donné un double de mes clés, et il avait fait de même avec les siennes. Nous partagions tout. Quand il m'a entendu entrer, il s'est retourné, et j'ai sursauté. J'avais laissé mon dernier tableau sur le chevalet, au milieu de la pièce.

Giorgio m'a fixé d'un regard sans expression. Puis il a montré le tableau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le portrait d'une Autre, ai-je répondu.

Je me souviens d'avoir éprouvé à ce moment-là une grande honte, mais aussi un léger sentiment de rébellion. Je m'attendais à ce que Giorgio se moque de moi et même à ce qu'il m'insulte... Je ne sais pas. Mais il s'est contenté de me fixer un long moment, en silence.

— Pourquoi l'as-tu peint ?

Je ne m'attendais pas à une question aussi simple, aussi précise. Je n'ai pas su quoi répondre. De plus en plus embarrassé, je regardais alternativement le tableau et mon ami.

— Je n'étais pas bien ... J'ai eu la fièvre.

— Je le regrette. Pourquoi as-tu peint ce tableau, Luca ?

— Je ne sais pas ! ai-je crié, dans une explosion de colère. Je ne sais pas ! Que veux-tu que je te dise ? Je l'ai vue sur le tapis roulant après que tu m'as eu rempli la tête de tes conneries ! Et maintenant, je ne cesse de penser à elle... Je ne peux pas faire autrement... Ça devient une véritable obsession... Je... Je n'y arrive plus, Giorgio... Je n'y arrive plus...

Je me suis effondré sur une chaise et me suis couvert le visage de mes mains. Je ne voulais pas perdre tout contrôle devant lui. Mais j'avais atteint la limite. J'étais fou... Oui, il fallait que je sois fou...

— Arrête ! m'a-t-il crié, en me secouant violemment. Qu'est-ce qui t'arrive ? Je ne te reconnais plus...

— C'est ta faute, ai-je dit brusquement, me libérant d'un coup.

— Ah ! non ! s'est-il écrié en secouant la tête. Je sais où tu veux en venir. Tu veux que je me sente responsable. Mais ça, je ne l'accepte pas ! C'est une chose de s'occuper des Autres comme je le fais, du point de vue philosophique... Et c'en est une autre... de se laisser obséder par des pensées morbides... Tu vas mal, Luca. Tu es épuisé. Si je m'en étais aperçu plus tôt, au café, je ne t'aurais pas parlé de ces choses... Oublie tout ça, hein ? Détruis cette toile. Ce n'est qu'un cauchemar, une illusion... Tu ne peux pas peindre une Autre. Les Autres n'existent pas.

— Je l'ai vue... Elle m'a regardé...

— Et alors ? Le fait que tu l'aies vue ne signifie pas que les Autres soient réels. Je te l'ai déjà dit, il me semble. N'y pense plus, d'accord ?

— Ne t'inquiète pas, ai-je soupiré en souriant. Je ne suis pas encore tout à fait cinglé. Je suis simplement fatigué... Ces derniers temps, j'ai eu beaucoup de travail.

— Oui, tu as raison. Repose-toi. Distrais-toi.

Au bout d'une heure, il est reparti, après avoir dit qu'il repasserait bientôt me voir. Même s'il ne voulait pas l'admettre, je savais qu'il se sentait un peu responsable de mes obsessions.

Le portrait de l'Autre était toujours là, au milieu de l'atelier. J'avais promis à Giorgio de le brûler dès son départ. Mais je ne l'ai pas fait. Je l'ai placé dans un angle et je l'ai couvert d'un drap. Je ne voulais plus le voir. Mais je n'avais pas encore la force de le détruire.

Les jours suivants, mon état psychologique a empiré. Je ne parvenais plus à peindre. Le tableau du colonel n'avancait plus, et mes clients réclamaient... Giorgio est venu me trouver plusieurs fois. J'ai prétendu avoir brûlé le portrait de l'Autre, me sentir mieux, et m'en être libéré.

J'avais besoin d'être seul, de réfléchir. Je devais combattre mon obsession par le pouvoir de la volonté. Désormais, j'avais compris que je ne réussirais pas à la chasser. Alors, l'unique solution était sans doute de faire le contraire. L'étudier, y réfléchir, m'auto-analyser... Oui. Je devais regarder mes terreurs en face. C'était seulement ainsi qu'elles s'effaceraient. Je devais prendre courage et jouer le jeu de ma folie...

J'ai aussitôt commencé. Je me suis rendu à la Bibliothèque centrale. Je ne savais pas exactement ce qu'il fallait chercher. Mais un étrange instinct me conduisait.

Un employé m'a guidé jusqu'à un terminal de l'Encyclopédie universelle. Je suis resté longtemps dans la cabine à fixer le moniteur obscur avant de me décider à formuler les questions.

Q. QUI SONT LES AUTRES ?

R. LES AUTRES SONT LES AUTRES

Q. POURQUOI LES AUTRES EXISTENT-ILS ?

R. PARCE QU'ILS EXISTENT.

Déconcerté, je me suis arrêté. Est-ce que c'étaient des réponses ? Mais moi, quelles questions avais-je posé ? J'ai décidé de poursuivre.

Q. LES AUTRES EXISTENT-ILS ?

R. DONNÉE NON DISPONIBLE

Q. POURQUOI LA LIGNE JAUNE EXISTE-T-ELLE ?

R. PARCE QU'ELLE EXISTE

Q. POURQUOI NE POUVONS-NOUS PAS FRANCHIR LA LIGNE JAUNE ?

R. PARCE QUE NOUS NE POUVONS PAS.

Q. LA LIGNE JAUNE EXISTE-T-ELLE ?

R. DONNÉE NON DISPONIBLE

De cette façon je ne progressais pas. Il ne fallait pas poser des questions aussi directes.

Je devais tourner autour, contourner les obstacles... Mais pourquoi devait-il y avoir des obstacles, en fait ? Peut-être tout était-il simple, et c'était mon obsession qui me faisait voir des complications partout...

Sans même savoir pourquoi, j'ai tapé une autre question.

Q. DANS NOTRE SOCIÉTÉ LE RACISME EXISTE-T-IL ?

R. NOTRE SOCIÉTÉ ÉCLAIRÉE A DEPUIS LONGTEMPS ABOLI TOUT TYPE DE RACISME. TOUTES LES RACES, LES RELIGIONS ET LES MINORITÉS VIVENT EN PAIX ET EN HARMONIE.

Q. POURQUOI LES AUTRES VIVENT-ILS SÉPARÉS DE NOUS ?

R. DONNÉE NON DISPONIBLE

Q. POURQUOI LES AUTRES PORTENT-ILS DES UNIFORMES JAUNES ?

R. DONNÉE NON DISPONIBLE

Je suis sorti de la bibliothèque au bout de deux heures, sans avoir rien résolu. Je me suis aperçu que, peu à peu, un nouvel élément s'ajoutait à mon obsession précédente. La curiosité. Pour la première fois, je me posais le problème des Autres. Non sur le plan théorique, comme Giorgio. Sur le plan pratique. J'avais toujours considéré l'existence des Autres comme allant de soi. Et maintenant je m'interrogeais sur le pourquoi de cette existence. Dans mon esprit s'ouvrait un abîme d'ignorance. Mais je devais avoir le courage de l'explorer. Si je me dérobaiss, peut-être le souvenir de cette Autre ne me quitterait-il plus, pendant toute ma vie. Je serais vraiment devenu fou. Non. Je devais aller de l'avant, me laisser porter par le courant de mes pensées sans opposer de résistance. Comment dites-vous, docteur ? Ce fut une erreur ? Peut-être. Mais cela me semblait alors la seule solution possible.

Je me rappelle que j'ai recommencé à errer par la ville, sans but précis. J'avais oublié travail et clients... Presque toute la journée, j'étais dehors. À Giorgio, rendu soupçonneux par mon comportement, j'ai dit que j'y trouvais une inspiration pour de nouveaux tableaux.

Je marchais à travers la ville, j'empruntais le tapis roulant dans un sens puis dans l'autre. Et, chaque fois, j'éprouvais l'irrésistible envie de m'approcher de la ligne jaune. Toujours un peu plus, centimètre par centimètre... Ça provoquait une excitation presque érotique. En ces moment-là j'oubliais même l'image de l'Autre.

C'est ainsi que j'en suis arrivé à commettre cet acte inconsidéré, inconscient. Un acte qui m'aurait sauvé si, ensuite, je n'avais pas... Mais j'anticipe. Je dois me contraindre à procéder dans l'ordre.

Qu'est-ce que je disais ? Ah, oui !... Un après-midi, je me trouvais dans une rue secondaire du centre, pleine de magasins caractéristiques. C'était samedi, et ils étaient tous fermés. La petite rue était déserte. Je ne me rappelle pas pourquoi je l'ai empruntée. Peut-être par désir de solitude. Ou peut-être était-ce le destin, hein, docteur ?

Quoi qu'il en soit, j'ai longuement marché le long de l'étroit trottoir, écoutant le bruit de mes pas. C'était très silencieux. Le fracas de la ville arrivait très assourdi. Je marchais, lentement, et j'observais la ligne jaune qui divisait la rue. Au delà il y avait des commerces identiques à ceux qui se trouvaient de mon côté. On avait l'impression de regarder dans un miroir. Le seul détail que je ne voyais pas dans le miroir, c'était moi. À un certain point, je me suis aperçu que j'étais parvenu très près de la ligne. Mon pied gauche l'effleurait presque. Alors, tout à coup, j'ai pris une décision absurde.

J'ai jeté un coup d'œil autour de moi. La rue était toujours déserte. J'ai encore regardé la ligne. Comme dans une transe, sans penser à rien, j'ai bougé... Ou plutôt, ce sont mes pieds qui ont bougé, comme d'eux-mêmes.

J'étais de l'autre côté. J'étais au delà de la ligne.

Je me suis retourné pour contempler le lieu d'où je venais, en proie à une sorte de vertige. Je ne parvenais pas même à y croire. J'avais franchi la ligne. Je commençais à me sentir étrangement euphorique...

Mais mon euphorie n'a pas duré.

Soudain, j'ai entendu des bruits au fond de la rue. Des pas et des rires. À peine ai-je eu le temps de regagner mon côté, d'un bond, avant que le groupe de jeunes ne m'ait vu. Ils étaient trois, un homme et deux femmes. Ils sont passés devant moi, sans même me remarquer et ont bientôt disparu derrière un angle. J'étais resté appuyé à un mur, sans avoir la force de bouger, paniqué. J'avais des sueurs froides. Que serait-il arrivé si je n'avais pas réussi à regagner à temps notre côté ? Qu'est-ce qu'ils auraient pensé s'ils m'avaient vu là, sans l'uniforme jaune ? Mon imagination me représentait une série de conséquences, toutes plus effrayantes les unes que les autres.

Je suis rentré chez moi en titubant, les jambes encore tremblantes. Aussitôt, j'ai saisi le portrait de l'Autre et je l'ai déchiré en mille morceaux que j'ai jetés dans l'incinérateur. C'était fini. Cette peur m'avait servi de thérapie de choc. J'avais poussé au delà des limites, j'avais regardé la réalité en face. Un instant, j'avais risqué de perdre ma dignité, le respect de mes semblables, du fait de mon stupide orgueil. Un instant, j'avais contemplé le gouffre. Et j'avais fait marche arrière, horrifié. J'étais guéri.

Oui, docteur. J'étais convaincu d'être guéri. J'ai repris mon travail. Le tableau du colonel était terminé, à la grande satisfaction du client. Je me sentais vraiment bien. Et puis...

Un matin, je déjeunais en compagnie de Giorgio, au même café, boulevard du Renouveau. Nous parlions de tout et de rien, comme d'habitude. Lui n'avait plus

parlé des Autres. Mais il aurait pu le faire. Maintenant, j'étais guéri. Je les regardais, assis au café de l'autre côté de la ligne, dans leurs uniformes jaunes. Ils ne me faisaient plus aucun effet. J'avais retrouvé mon état normal. Je les acceptais, simplement. Je ne me posais plus le problème.

C'est alors que je l'ai revue.

Elle avait pris place à une table très proche de la ligne, en face de moi. Vous voyez le destin, docteur ?

La tasse de café m'est tombée des mains, maculant mon pantalon. D'un bond, je me suis levé, sans savoir ce que je faisais. Peut-être Giorgio a-t-il tenté de me retenir, ou peut-être est-il resté pétrifié... Je ne sais pas. Je me souviens seulement que, lentement, comme un automate, j'ai avancé vers elle. Je ne me suis même pas aperçu que j'avais franchi la ligne jaune. Mon regard était braqué sur ses longs cheveux noirs, sur son visage d'enfant. J'étais comme hypnotisé.

Je me suis arrêté à quelques centimètres de sa table. Je voulais lui dire quelque chose, mais j'étais paralysé. Je ne pouvais même pas penser. Alors j'ai étendu la main, lentement. Et j'ai effleuré ses cheveux.

Elle n'a pas bougé. Elle n'a pas eu la moindre réaction. Elle a continué à siroter ton orange pressée, tout en feuilletant une revue.

Alors, je lui ai doucement secoué l'épaule.

Rien.

J'ai entendu des voix, derrière moi. Du coin de l'œil, j'ai aperçu un attroupement qui s'était formé de mon côté. Parmi eux se trouvait Giorgio. Ils regardaient tous dans ma direction. Certains restaient perplexes, d'autres riaient.

« Le malheureux », ai-je entendu murmurer.

De nouveau, je me suis adressé à l'Autre, dans mon angoisse.

— Regarde-moi, l'ai-je suppliée. Regarde-moi, je t'en prie.

Elle n'a pas bougé.

Derrière moi, les rires s'intensifiaient.

« Regarde-moi », ai-je crié, en la secouant violemment. J'ai renversé l'orange sur la revue et même sur elle. Elle a posé son verre, tranquillement et a pris son mouchoir pour s'essuyer. Elle se comportait comme je n'existais pas. De même, tous les autres. Ils continuaient à boire, à lire, à bavarder entre eux, sans daigner m'accorder la moindre attention.

— Regarde-moi ! Parle-moi ! Bon Dieu !

Maintenant, derrière moi, les rires faisaient chorus. J'ai aussi entendu un sifflement railleur.

— Ça suffit ! » ai-je hurlé, faisant brusquement demi-tour et me jetant sur cette foule anonyme. J'étais hors de moi. Dans ma fureur, j'ai franchi de nouveau la ligne jaune et j'ai regagné mon côté. Je haïssais mes semblables, docteur. Si, je les haïssais. J'aurais voulu les tuer. Mais ils étaient si nombreux.

— Il est fou... ! Attention... ! », s'est écrié Giorgio, mon cher ami. Tandis que des bras robustes me saisissaient, me frappaient. Ils me sont tous tombés dessus. Un instant, j'ai cru qu'ils allaient me lyncher. Peut-être l'auraient-ils fait. Alors sont arrivés deux hommes en blouses blanches et l'ambulance.

Tandis qu'ils me transportaient, se frayant un passage dans la foule furieuse, j'ai eu le temps de lancer un dernier coup d'œil à l'Autre. Elle continuait à siroter son orangeade. Et, d'un air ennuyé, feuilletait sa revue.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? ai-je continué à demander, ligoté sur la civière de l'ambulance. Je voulais seulement parler... Seulement parler... Qu'ai-je fait de mal... ?

Les deux infirmiers me fixaient, l'œil vague, sans répondre.

FIN

© Bruno Vitiello. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Titre original : *La Linea gialla*. Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud.

Contes de la narcolepsie

(Marion Lubréac)

FENIA FEBOR

La lumière avait déjà faibli depuis quelques heures lorsque Fénia Fébor s'en aperçut. Il était resté bien après le départ de son ami, dans la même position, assis dans un fauteuil bas, un verre de gin à la main, le regard fixe. En voyant que la nuit tombait et que les objets qui l'entouraient étaient noyés d'une semi-obscurité, il se leva avec difficulté, prit son chapeau et sortit.

Déjà les rues étaient éclairées. Il avança dans une des rares rues de la ville qui avait conservé cet air d'autrefois et où les aiguilles du temps semblaient s'être définitivement arrêtées. Son attention fut attirée par un petit crissement d'animal, venant d'un coin sombre de la rue, d'un renforcement près d'une porte : sans doute l'emplacement des poubelles. Il s'approcha doucement pour ne pas effrayer l'animal. En se penchant un peu, il distingua vaguement un rat, le corps à moitié engagé dans un trou, d'où il tentait d'extraire quelque chose de résistant ; mais au cours de cette opération, l'animal semblait s'être coincé et éprouvait maintenant beaucoup de difficulté à se dégager. D'autant plus qu'il ne voulait à aucun prix lâcher l'objet qui lui avait fait fournir tant d'efforts et occasionné tant de déboires ! La première réaction de Fénia Fébor fut un mouvement de répulsion : il pensa s'éloigner ou plutôt tuer le rat. Les rats lui avaient toujours fait peur, car il leur reconnaissait une grande intelligence qui l'impressionnait. Mais il se ravisa et conclut qu'il valait mieux aider l'animal qui, en somme, ne lui avait rien fait. Il se baissa donc tout à fait et tira doucement le rat vers lui sans lui faire de mal. Le rat apparut tout entier, tirant sa proie. Lorsqu'il identifia cette proie, Fénia Fébor fut horrifié : c'était un œil, un œil humain, et qui semblait vivant. Le rat se retourna sur lui sauvagement et le mordit. Fénia Fébor n'eut pas le temps de réagir, tout absorbé qu'il était dans la contemplation de l'œil. Le rat le fixait maintenant d'un regard mauvais, haineux, chargé de mépris et de courroux. L'œil humain le regardait de même : il semblait y avoir une complicité terrible entre le rat et l'œil. Fénia Fébor, effrayé à l'extrême, regarda sa main meurtrie qui lui cuisait. Elle était rouge et enflée autour de la morsure violacée. Le rat et l'œil le regardaient toujours méchamment. Pendant une longue minute encore, leurs regards s'affrontèrent.

Soudain vaincu, Fénia Fébor porta l'autre main à sa tempe, et, rejetant la tête en arrière, se mit à courir en direction de la rivière. Arrivé là, il enjamba fiévreusement le parapet et c'est avec plus de hâte encore qu'il plongea dans l'eau boueuse.

Le rat et l'œil, calmement, reprirent leur jeu étrange...

GRAND NETTOYAGE DE PRINTEMPS

Lentement suffoqué par les poussières de soufre, Tilleul s'enfonce dans la crasse puante et noire de sa triste existence. Le temps des illusions étant passé, il n'a plus qu'à se résigner. La crasse noire et mouvante lui fait un doux nid ouaté. Il s'allonge, de tout son long. Il s'endort. Mais il est brusquement réveillé par une

femme de ménage qui passe avec son balai au travers de la pièce encombrée. Balayant furieusement autour d'elle et renversant beaucoup d'objets qui traînent un peu partout, elle heurte Tilleul assez rudement et le réveille en sursaut. « Place à l'espace, place au vide ! » clame-t-elle, manifestement très énervée.

Soudain, remarquant la présence de Tilleul sur le parquet, (elle l'avait jusqu'alors ignoré à cause de son état de surexcitation), elle se met à l'injurier dans toutes les langues connues et sur tous les tons, en ponctuant ses vociférations de coups de balai bien pesés dans le foie. Très effrayé par la violence et l'hostilité de sa femme de ménage, il se réfugie à toute vitesse sous le lit et n'ose pas bouger.

« Ah, c'est ainsi que vous comptez régler le problème, ignorante vipère ! »

Elle sort de son sac quatre planches immenses, seize clous, un gros marteau.

Comment tout cela a-t-il bien pu tenir dans un sac de dame ? Se demande Tilleul qui observe la scène, ramassé en boule sous le lit.

Deux gros pieds s'approchent de sa cachette, deux grosses mains les rejoignent et se mettent à l'emmurer, clouant très vite et très fort pour empêcher la bête de penser et de se révolter.

Son agonie sera longue. On ne découvrira jamais le corps, malgré l'odeur forte de la décomposition, habilement masquée par le désodorisant muguet de la femme de ménage, chaque matin vaporisé.

Puis la pourriture s'étalera, les vers envahiront toute la pièce, dominant la crasse. Même les rats partiront. L'exécrable odeur restera et une fumée noire planera comme un fil au-dessus du lit envahi par la pourriture.

IMPLICATION

Ces longs mois d'hiver passés seul à courir le pays n'avaient guère été agréables. Au moins, le mois de novembre, propice à la rêverie et à l'imagination, lui avait-il permis d'imaginer d'autres moyens d'arriver à ses fins.

Un après-midi de mars, Nidopin rencontra son ami. Celui-là même qui s'était, comme lui, impliqué jusqu'au bout dans la quête du Savoartou.

Simon Galair était allé plus loin que lui dans son implication. C'était un sage et ses connaissances n'avaient que peu de limites.

Après avoir montré sa joie face au retour de l'ami, Nidopin s'était ressaisi et il arborait maintenant cette réserve froide quasi déconcertante. Il restait souvent silencieux et jamais personne ne troublait le calme intérieur qui émanait de lui.

Un lourd silence régnait. Il se laissa tomber sans bruit sur une chaise et attendit, ses yeux pâles posés sur l'ami dont il enviait l'expérience.

Simon Galair se dirigea vers la fenêtre, puis, après un temps de silence, se décida à transmettre ce qu'il savait à son ami. Au dehors grondait le tonnerre. La pluie fracassait les vitres. Simon Galair se mit alors à hurler, pour dominer le fracas. Cet air triste et grave allié à ces hurlements incompréhensibles le rendaient un tant soit peu inquiétant.

Soudain, alors qu'un éclair déchirait le ciel noir et que la grêle tambourinait violemment, il s'effondra au sol, son long corps maigre secoué par des spasmes de douleur. Sans doute venait-il d'être frappé par la foudre.

Nidopin bondit de sa chaise pour prêter assistance à Galair.

Celui-ci lui fit signe d'approcher l'oreille de sa bouche pour lui communiquer son savoir avant de mourir. Avide, Nidopin se pencha et, d'un coup de dent décisif, Galair lui déchira l'oreille avant de lui croquer le nez et de lui arracher la moitié de la joue

gauche. La bouche en sang, il sortit en ricanant comme un dément, laissant Nidopin dans le désarroi le plus total.

Nidopin comprit que lui seul pouvait atteindre sa vérité et qu'il n'avait rien à attendre des autres.

ARABESQUE

Ce n'était pas par peur que Lison LAFERTE avait remis à SAM les clés de son château. Elle manquait plutôt de confiance en elle et le soir, lorsqu'elle se trouvait seule, l'inquiétude l'assaillait.

La présence de SAM la rassurait. Il venait n'importe quand pour meubler ses moments de solitude. Bientôt, elle le savait, il ne partirait plus.

SAM était un nabot aux cheveux noirs et drus. Il était le fils de la vieille cuisinière, morte l'an dernier d'une fluxion de poitrine. Il était peut-être ignare, mais il était présent. Avec lui le château semblait moins grand, on s'y sentait moins étranger, moins perdu face à soi-même.

Un soir, pour la distraire, SAM se mit à danser. Il se maquilla l'œil, se masqua et enfin commença à tourner à la lumière du feu qui crépitait dans l'âtre. Lison battait des mains à la folle idée de son compagnon.

Tout à coup par la cheminée surgit un corbeau noir qui se planta au beau milieu de la table, après avoir un moment tournoyé dans les airs au dessus de leurs têtes effarées. Le corbeau les considérait d'un œil mauvais. Il était énorme, et ni Lison ni SAM n'osaient le chasser de là. L'un après l'autre, le corbeau les fixait. Dans un long croassement, il s'envola et disparut.

Ils restèrent un moment face à face, interdits, ne sachant plus que dire. Puis ils se séparèrent, l'âme triste.

Chaque soir désormais le corbeau les visite.

Lison et SAM s'abîment dans la nostalgie et le chagrin. Imperceptiblement, ils s'éloignent l'un de l'autre. Comment finiront-ils ? Quelle sera leur vie ? La solitude s'incruste et dévore les murs lézardés. Le château se dégrade. Il est laissé à l'abandon. Les herbes folles l'envahissent. Les liserons sauvages l'étouffent. Étranglée de lierre, la demeure et ses habitants ne respirent plus qu'à peine. Écarté du village, soumise à l'abandon, la maison douloureuse se laisse ronger par la lèpre insidieuse.

CAEDES¹

On sonna à la porte.

Dehors, il faisait froid. Il demanda qu'on ouvre. Sans mot dire, en allongeant le cou, ce qui lui donnait une allure un peu niaise, une jeune étrangère entra et se dirigea à grandes enjambées vers le feu qui brûlait dans la cheminée. Elle devait avoir environ trente ans, et l'extrême pâleur de son visage faisait ressortir deux grands yeux noirs très fixes. Elle s'accroupit sur la pierre bleue à gicler, là où RENAIN, le vieux domestique, coupe le cou des canards le dimanche et les jours de fête. Malgré ses manières quelque peu singulières, elle paraissait sympathique et il lui offrit de rester. Elle ôta alors son châle noir et étendit ses doigts gourds au-dessus

¹ Caedes signifie meurtre en latin.

des flammes qui crépitaient dans l'âtre. S'installant plus confortablement, elle Ramena ses genoux sous le menton, et, tout en le dévisageant effrontément, elle se mit à lui raconter n'importe quoi.

Lui, médusé, s'écarta imperceptiblement. Il l'observait, étonné par ses brusques changements d'attitude. Une lueur triste assombrissait parfois son regard lorsqu'elle parlait. Elle entrecoupait alors son récit de silences imprécis ou de rires hystériques qui le mettaient mal à l'aise. Son hôte ne manqua pas de remarquer en elle une grande perturbation. C'était vraiment une personne très bizarre. Ses yeux un peu fous fendaient son visage sans avoir l'air de le voir, comme si elle lisait à travers lui, ce qui l'emplissait d'une indicible angoisse. Il ne pouvait soutenir ce regard fixe.

Soudain, la jeune femme lui saisit le bras et lui dit en resserrant son étreinte :

« Merci, vous ne pouvez pas vous rendre compte à quel point je vous suis reconnaissante. Et pourtant, je vais devoir vous demander de me pardonner. »

Il se dégagea assez vivement, manifestement agacé par l'attitude toujours plus étrange de sa compagne. C'était le genre de femme encombrante dont on ne savait que faire.

C'est lui qui, le premier, découvrit son corps pendu dans l'armoire. En ouvrant la porte, il avait été frappé par le visage violet, les yeux révoltés, horribles à voir. Blanc, immobile, le cadavre oscillant de la morte l'hypnotisait.

Drôle de façon d'attirer mon attention, songea-t-il. Ce n'est pas ainsi qu'elle va m'apitoyer.

En fait, elle ne lui plaisait plus du tout. Elle ne lui paraissait pas franche. Il se sentait très mal à l'aise en sa présence. Il n'attendait qu'une chose : Qu'elle s'en aille. Il sentait malgré tout, contre sa décision intime, qu'elle était arrivée sournoisement à s'infiltrer en lui. Le visage hideusement changé lui souriait et les yeux blancs, si blancs dans ce visage affreux semblaient le fixer. Il se prit à penser que toujours le spectre serait là, à lui sourire. Toujours trop prêt de lui, toujours trop proche. Il se sentait comme happé par la bouche rouge.

Il prit la décision de décrocher le cadavre. Il étendit la femme sur le lit et alla ouvrir la fenêtre pour faire entrer la lumière et un peu d'air frais. Après avoir baissé les paupières de la morte, il la recouvrit d'un drap. Il était maintenant soulagé de ne plus voir ce visage figé par la mort. Il avait, au fond de la gorge, une grande envie de vomir. Il était effondré sur une chaise, près du lit où elle gisait. Incapable de rassembler ses idées. La tête vide. Les yeux agrandis par l'horreur de la situation. Il était là, sans pouvoir bouger. À la longue, il se demanda quand même pourquoi elle était venue se pendre justement chez lui. Par ennui ? Peut-être était-ce de sa faute à lui ? Avait-il fait preuve d'indifférence ?

Une sensation de culpabilité l'emplissait maintenant, et il ne parvenait pas à se raisonner. L'attitude fantasque de la femme lui laissait une singulière impression.

Il se rasséra en pensant que bientôt, le croque-mort passerait. RENAIN ne s'était-il pas chargé de toute la procédure ?

MÉTÉMPSYCHOSE

Comme punition à sa souveraineté et à sa grandeur, son ombre physique commença à se dégrader. Tout son cerveau se mit à se cristalliser. Ses yeux s'abaissèrent dans les coins, et sa bouche se fissurait maintenant. De grands

lambeaux tournoyant dans son crâne se mirent à pourrir, très rapidement. Ses doigts devinrent crochus, tandis que tous ses nerfs s'agglutinaient et se resserraient. Pour se rassurer et empêcher le tourbillonnement vertigineux de son état, il essaya de penser que son âme se détachait et trouvait sa voie dans l'Absolu. Mais toute sa raison n'y pouvait rien. Son nez était encombré de poils perfides et de poussières jaunâtres, ce qui gênait considérablement sa respiration. Sa gorge était enserrée de peaux longues et brunes qui l'étouffaient et lui faisaient mal. Il était suspendu. Suspendu entre la Terre et son voyage. Détaché du réel et loin encore du néant.

Bien content de n'être pas devenu un porc, il était encore inquiet cependant de n'être rien du tout.

Pas de puissance. Pas de puissance de destruction. Pas de puissance. Pas d'impulsion. Pas de pouvoir de réalisation. Que du désir.

À travers les fentes de son absurdité, il aperçut son double qui lui était encore étranger : grand, terrible, neuf et courageux.

Rassuré, il se laissa aller. Confiant, il coupa les derniers fils de ses cheveux et s'envola.

La violence du vol l'étourdit. Il s'évanouit, conscient du vide mais serein cependant...

EXPIATION

Les murs respirent

Le sol se gonfle, puis se dégonfle.

La table devient ultrasensible et souffre au toucher.

Le soleil accablant écrase et réduit l'espace.

L'air, chassé de l'atmosphère, le laisse essoufflé et moite.

De petites gouttes de sueur perlent sur son front, ses joues, sa barbe.

Pourtant, il se doit d'avancer,

Avancer pour ne plus reculer.

Mais la structure capricieuse du sol mouvant l'empêche de progresser.

Sans cesse il trébuche, il se blesse aux épines et aux ronces

Nées du bitume fondu et gluant qui essaie de l'absorber.

Ses pieds saignent et de petites gouttes de sang témoignent de sa douleur,

Comme des groseilles écrasées.

Soudain la mer : il aperçoit la mer.

Avec un ultime effort, il s'y jette,

Dans l'abandon de son corps, pour y trouver le réconfort.

Mais la mer trompe sa confiance.

Elle se fait brûlante et gluante,

Puis l'avale en le broyant à grand bruit.

MASQUE

Il y avait une énorme tache de sang. Et un corps. Un corps qui gênait. Bey était assis dans le train quand il vit cet homme écrasé sur la voie. Fasciné, il regardait de tous ses yeux, sans y croire vraiment. Il était sidéré qu'aucun autre voyageur n'ait remarqué cette tache de sang et ce corps éclaté. Était-ce de l'indifférence ? Il en était gêné.

Comme le train s'arrêtait, il en profita pour descendre discrètement côté voie. Là, il se cacha derrière un wagon. Le train s'ébranla. Soulagé, Bey sortit de sa cachette et entreprit de nettoyer la tache. Puis il chercha à masquer le corps. Ce n'était pourtant pas le bon endroit. Il jeta un coup d'œil circulaire. Il était tout seul, et il faisait plutôt chaud. Longeant la voie, il y avait un fossé très profond, emmêlé d'herbes drues et très vertes. C'est là qu'il balança le corps. Ensuite il s'essuya proprement les mains aux herbes.

Puis il remonta calmement dans un train et continua sa route.

SOURNOISERIES

Birdot cherchait depuis un moment dans les tiroirs bleus de la commode de sa chambre. Il était en proie à une sorte de fièvre qui le poussait à agir malgré lui, tendu par ses pulsions. Il fourrait ses grands bras dans les foulards, les pièces de drap, les chemises. Il dérangeait les livres, les bibelots. Et puis tout à coup, il trouva ce qu'il cherchait : une grande paire de ciseaux gris aux lames aiguës et fines.

Satisfait, il les prit en souriant et s'assit sur une chaise haute, une grande boîte en carton à ses pieds. Puis tranquillement et soigneusement, il se mit à se découper finement les chairs en cubes, en les rangeant par tas dans la boîte. Il découpait, découpait, en artiste et en connaisseur. Bientôt il ne resta plus qu'une main qui continuait à ranger en piles, organisant pour ses amis et proches ces dons de l'âme. Il voulait se donner aux autres. La force de son intérieur n'y suffisait pas.

Mais les pulsions de son âme n'habitaient pas les chairs, le biologique de son être. Son âme, graduellement, avait quitté les particules, puis s'était reformée au-dessus de lui, pour aller ailleurs habiter autre chose. Elle avait composé, entièrement, la sensation trop lourde d'un amour trop grand. Finalement, elle l'avait trompé ! ...De cet amour, il ne restait plus que les lambeaux d'une chair puante et noire dans une caisse de carton.

POTIOR

Il se sentait agacé. Il ne pensait d'ailleurs qu'à une chose. Se sauver dans sa chambre, prendre un livre qu'il n'allait pas lire, s'installer près de la fenêtre, et rêver. Au-delà de la fenêtre, au-delà de la grille, au-delà de la lande.

Tout le monde l'agaçait. Il avait honte cependant du sentiment qui l'assaillait. D'autant plus qu'il avait du mal à comprendre pourquoi il refusait d'être aimé en retour. Il avait perdu toute confiance en lui. Le seul reflet de son visage dans la glace lui donnait envie de vomir.

Il avait cessé d'écrire, cessé de peindre. Il vomissait sa vie, il détestait son corps et son esprit et donc, ne s'aimant pas, ne pouvait supporter aucune présence.

Ce qu'il pensait de la vie, de la mort, du suicide, et de l'au de-là lui interdisait de se supprimer, car il croyait en la réincarnation de l'âme. Toute atteinte à la vie qui bondissait en lui était donc inutile et risible.

Il se traînait comme une larve dans les couloirs. Sa présence devint rapidement un fléau. Il était de plus en plus pénible. C'est pourquoi les gens de sa famille s'armèrent de longs crochets effilés pour lui arracher la tête et tout ce qu'il y avait dedans. Ils l'attrapèrent par surprise, un soir, dans un large filet de cordes minces très serrées. Ils le pendirent ensuite au plafond par les pieds pour mieux y voir et

pour mieux travailler. Lui ne se débattait pas du tout. Il continuait à penser, bien au dessus d'eux et de leurs folles idées. Ils n'avaient pas l'air de comprendre le cycle de la vie. Tout cela le rendait très gai.

On l'enterra au bout du jardin, à côté de la tombe du chien, près d'un cerisier foudroyé.

Quant à sa tête, elle fut enfouie sous le grand hortensia rose, devant la maison.

KREBS (Tel est pris qui croyait prendre)

Les grandes pantoufles à carreaux sales devant la cheminée, posées là par ennui, aiguisent maintenant leurs dards empoisonnés.

Leur propriétaire, homme de cinquante trois ans, les a laissées pour quinze jours, pour suivre un crabe qui passait hypocritement par là.

C'est maintenant qu'il va revenir. Alors, les grandes pantoufles à carreaux sales devant la cheminée ont décidé de se faire justice elles-mêmes. Sans doute n'osera-t-on pas les accuser. Le vieux crabe, que tout le monde suit mais qu'on n'a pas encore réussi à attraper et à anéantir sera sûrement accusé à leur place : c'est pourquoi maintenant, elles aiguisent leurs dards empoisonnés. L'alibi est parfait.

Soudain, on entend dans le couloir encombré des pas traînants se rapprocher. Les pantoufles sont sur le qui-vive. Aiguisant, aiguisant toujours, de plus en plus vite et de plus en plus fort, elles s'agitent et sautent de plaisir sur le carrelage, menaçant à deux ou trois reprises de ne pas atterrir à la bonne place. Toujours, les pas se rapprochent. On les entend très nettement maintenant. Dans un dernier soubresaut, atteintes par la frénésie et l'impatience, comme en transes, les pantoufles s'élancent en l'air, et, dans un grand cri, retombent en plein dans l'âtre, au milieu des flammes. L'embrasement les dévore gloutonnement, se léchant et se pourléchant.

Leur propriétaire s'approche alors résolument de l'âtre, jette un regard méprisant aux dards maintenant visibles, brillants de vérité entre les flammes. Calmement, il allume une cigarette et regarde les derniers morceaux de pantoufles disparaître. Curieusement, il se sent fort, invincible et puissant.

FIN

L'Archipel

(Jean-Pierre Planque)

« Nous sommes des voyageurs venus de loin, si loin...

En écoutant l'appel des oiseaux de la nuit,

nous avons repéré le nid de l'Aube ; c'était le but de notre Quête. »

(Lokenath Bhattacharya)

1.

Après avoir exécuté les trente-six postures transcendantes prescrites par le *Manuel de Mise en Condition Biloc*, Kob Gelsen se sentit merveilleusement serein. Il traversa d'un pas léger la pièce de recueillement pour se diriger vers le bloc de transfert IBM-Soyuta dernier modèle. L'ensemble baignait dans la pénombre bercée de chants d'oiseaux. Kob, ce soir-là, avait opté pour la sobriété ; il n'avait pas programmé la phase holographique. Son élévation dans l'échelle ORNAI faisait de lui un Butor étoilé ou, dans celle de Yen Tio – qu'il jugeait trop teintée de symboles alchimiques – un Aigle mercuriel pour qui les holos aviens s'avéraient superflus.

D'une main tremblante, il tapa les lettres B.U.T.O.R sur le clavier du terminal, puis engagea son empreinte ORNAI dans le lecteur. Cette phase était rapide. Il disposait d'environ une minute pour se dévêtir et s'allonger dans l'œuf *antigrav* avant que celui-ci se nimbe d'une lumière bleutée. L'I.A ronronna paisiblement et lui souhaita comme à l'accoutumée "la plus haute élévation". Kob ôta son peignoir de soie orné d'un magnifique Butor étoilé. Un mince sourire éclaira son visage lorsque installé au cœur de l'œuf les rayons *antigrav* soulevèrent son corps. Il ferma les yeux.

La frayeur qu'il avait éprouvée dans le moindre degré -celui de Moineau- lui était devenue totalement étrangère. Il pouvait se voir encore quelques mètres plus bas, flottant dans le bleu, relié à lui par un mince fil d'argent pulsant comme un cœur, certain de se rejoindre lorsqu'il aurait atteint les frontières de son territoire de Migration. Il reviendrait Butor ou peut-être, peut-être accéderait-il au savoir du Cormoran.

Le procédé Biloc, mis au point par Jodrel Emirai et couplé au bloc de transfert IBM-Soyuta offrait, outre la garantie d'un retour confortable, la certitude d'un jugement impartial quant au degré spirituel du Voyageur. L'échelle ORNAI permettait de s'y retrouver ; elle était une traduction symbolique commode des différents plans de conscience gravis par le Sage vingt ans plus tôt.

*

* *

La lourde benne stoppa le long du trottoir. La nuit était grise et poisseuse. Tout ici suintait le refus, la misère, l'agression ; depuis les façades décrépitees qu'étaient d'énormes poutres noircies de pluie, jusqu'aux vitrines sales des boutiques derrière lesquelles on devinait un ensemble hétéroclite de produits dangereux. De la nourriture morte et une foule de petits objets bon marché tapis dans l'ombre, prêts à

vous submerger de leur niaiserie, comme les slogans hostiles à Dajnatâ grossièrement jetés au hasard des ruelles sur les murs malades :

« L'UTOPIE C'EST DE LA MERDE ! »

« NO FUTURE ! BAISE ET BOUFFE TOUT DE SUITE ! »

Kob sauta de la plate-forme, suivi des deux autres éboueurs – un permanent de race noire et une passagère portant comme lui le brassard du Centre de Répartition. Il s'empara de la première poubelle et la jeune femme l'aida tout naturellement à soulever la gueule du dévidoir. Son visage était plaisant à regarder. Jeune, sans autre maquillage que d'inévitables traînées brunes, visiblement cérébrotonique, avec de grands yeux moqueurs, une peau délicate et une aura en bonne voie karmique. Le collecteur éructa une bouffée riche d'odeurs avariées dans un grondement de bête repue. Ils se pressèrent vers les autres vortex.

« De quel degré es-tu ? » demanda la fille sans cacher sa curiosité.

Elle avait probablement distingué l'oiseau brodé sur sa chemise. Machinalement, Kob remonta la fermeture de sa salopette. Il n'approuvait pas non plus le port du brassard. Ça vous met toujours dans des situations impossibles, pensa-t-il. Le Noir, au moins, elle lui fout la paix !

« Butor », répondit-il d'une voix contrite en réprimant la nausée qui lui montait de l'estomac.

Le cadavre raidi d'un chat, en partie dévoré par des rats, gisait à quelques centimètres de leurs narines. Kob se souvint du gamin qu'il avait reconstitué la semaine précédente. Le Centre de Répartition l'avait cette fois dépêché vers un de ces obscurs taudis des bas-fonds de Manira, une zone épouvantable où les rats s'étaient organisés en bandes, mettaient à sac les faibles réserves de nourriture, attaquaient les malades et les vieux. Tom, c'était son nom, bricolait çà et là, louant ses services pour la retape d'une toiture, la réparation d'un chauffe-eau, le transport du matériel de récupération de la casse aux bazars de revente. Il avait fait une mauvaise chute et rafistolé son tibia avec de grossières attelles et du fil de fer bon marché. Une histoire de fou, si fréquente dans le Manira ! La gangrène lui avait mangé la jambe jusqu'au genou, et puis les rats, une nuit qu'il avait bu et rebu pour museler la douleur, les rats avaient rongé cartilages et tendons avant de s'intéresser aux muscles de la cuisse. Le jeune garçon délirait. Après avoir endormi sa sensibilité, Kob investit sans tarder l'hémisphère droit de Tom puis, mobilisant tout son savoir Butor, situa l'empreinte mentale du membre détruit. Trois heures plus tard, à bout de force, il parvenait à le rematérialiser dans son ensemble. Les Ondes de Vie opérèrent les dernières liaisons avec le système nerveux central. Le gosse, sauvé, dormait paisiblement. Après avoir frôlé en pensée son fin visage, Kob s'était littéralement enfui de la cabane, rayonnant de bonheur. Il avait erré des heures entières dans la pénombre des ruelles sans songer un instant que le premier venu pouvait lui régler son compte proprement. De retour chez lui, la Biloc l'avait remis d'aplomb.

La fille ne se laissait pas démonter par la froideur de Kob Gelsen :

« Pas mal ! apprécia-t-elle. Moi, je plane encore assez bas, mais j'ai bon espoir. J'interprète le vol des pigeons. »

Kob grimaça. Les pigeons, pensa-t-il, ces oiseaux stupides tout à fait à l'image du monde d'avant, égarés dans une quête permanente de nourriture, incapables, polluants et pollués.

La fille semblait malgré tout totalement détachée. Son être respirait une parfaite maîtrise émotionnelle. Accoutrée comme lui d'une salopette de grosse toile et d'une casquette ridicule, elle soulevait les charges visiblement sans trop d'effort physique.

« Je parie qu'après ça, vous allez rejoindre les quartiers top. Ingénieur ou médecin, ou directeur d'entreprise, non ? » continuait-elle ironiquement.

La maladresse verbale alliée au culot des moineaux ! Kob se maudit encore d'avoir conservé cette chemise, signe évident de fatuité. La fille perçut sa gêne, ou interpréta son silence comme tel :

« Pardonnez-moi. C'est vrai que les top-classes commencent comme tout le monde par le bas. Je veux dire, se reprit-elle, que dans l'échelle ORNAI les différences sociales n'existent pas...

— Non, renchérit Kob. Je connais des Condors, des Milans, des Éperviers qui sont nés dans les taudis de Manira ; ils pratiquaient la sortie depuis leur plus tendre enfance, consciemment, et dans des conditions épouvantables. Traqués par la misère de leur milieu, ils s'élevaient, rayonnaient, tenaient bon. Quand Jodrel Emiraï rencontra le Sage dans les montagnes du Sèni-Vara, la nouvelle technologie balbutiait, le monde errait encore. »

La fille tenait à son idée. Son petit visage se durcit.

« Oui, approuva-t-elle. Aujourd'hui, nous avons les trucs hyper-sophistiqués d'IBM-Soyuta, par exemple. Tu utilises ce genre d'appareil, non ? »

Ça devenait odieux. Kob fit rapidement le vide en lui. Son esprit survola les eaux calmes d'un lac puis dériva en direction des plus hautes branches d'un pin. Très loin de là, ses lèvres répondirent :

« C'est vrai. Tu peux toi aussi en disposer quand tu veux. »

Le Noir s'approcha :

« Hé, les touristes ! Magnez-vous un peu, bordel ! »

Accrochés à l'arrière de la benne, il traversaient les ruelles sombres et froides du quartier sud-est. Partout, la même désolation sourde, le linge pendant aux fenêtres, les jurons orduriers, les premiers halos jaunâtres derrière les vitres rapiécées de carton, les détritiques jetés pêle-mêle sur le pavé gras et qu'il fallait ramasser avec les vomissures d'ivrognes et les animaux crevés. On butait parfois dans le cadavre d'un pauvre bougre, épave de la nuit, victime d'un règlement de compte ou d'usure simplement. La consigne était de noter son identité – à condition de trouver sur lui un quelconque papier – puis de le basculer dans la gueule du collecteur. Broyé, cassé, réduit en charpie dans le ventre de la benne, le corps se mélangeait aux immondices. Kob savait que certains *manutes*, pressés d'en finir, ne prenaient pas le temps de s'assurer que le malheureux avait rendu son dernier souffle. Il s'était souvent interposé, prolongeant des vies. C'était la principale vocation du passager de benne dont le brassard coupait court à toute contestation. Comme tous les sensitifs délégués par le Répartiteur, Kob discernait sans erreur les Ondes de Vie ; il savait si le corps était vide ou encore habité.

La fille poursuivait avec entrain :

« Le modèle XC 230 avec holosystème intégré, c'est un peu moins top, mais pour moi le spatial, c'est du gadget. On peut s'en passer, même si on plane moins cool. »

La présence de Jill colorait les formes-pensées de Kob Gelsen. Il revoyait leurs corps flottant sans entrave, légers, libres de s'unir dans la lumière bleutée. La position *Off* du bloc de transfert leur permettait de demeurer ensemble autant qu'il est possible avant-pendant-après l'amour.

« On fait l'amour dans une église, s'esclaffait Jill entre ses bras, une belle chapelle coupée de Dieu. »

Le bloc ne pouvait bien entendu prendre en compte que des données ORNAI individuelles ("Ton Sage était un ascète solitaire. Probable qu'il se branlait !" raillait-elle encore), mais il était permis de penser que cette sérénité, cette paix absolue qui les envahissait l'un et l'autre après chaque orgasme leur signalait qu'un bout de chemin venait d'être fait de concert vers leur île, si celle-ci existait.

Comme tous les Fêlés, Jill se raccrochait aux sentiments. Elle tenait souvent des propos pénibles où il était toujours question de *système de hiérarchie* ("Il n'y a pas de hiérarchie, objectait Kob, toute chose progresse vers l'unité.") et d'éternel *rapport de forces*, un langage depuis longtemps périmé qui ne mobilisait plus dans l'Anâta que quelques centaines de Fêlés. Hors les Mangeurs cantonnés dans leurs quartiers insalubres qui, eux, tenaient leurs coutumes barbares et leurs névroses d'une lourde hérédité, et les Fêlés se rechargeant quotidiennement aux contacteurs, puisant largement dans la Manne des bienfaits tout en refusant la main tendue de Jodrel Emiraï, la grande population des Migrants, des Voyageurs, suivait la Voie. Celle, nouvelle, tracée par Jodrel dès son retour dans la cité de Berkeley aujourd'hui engloutie.

Jill semblait loin de tout cela. Kob avait observé son agitation d'un œil patient. Sont-ce les dernières séquelles de l'ancien comportement ? se demandait-il. Aurait-elle peur d'elle-même au point de ne jamais pouvoir sortir de l'illusion ?

Elle surgissait chez lui à l'improviste, l'arrachant aux visions extatiques, bouleversant sa méditation pour se lancer dans un long réquisitoire :

« Tu te souviens de l'époque d'avant le cataclysme où l'on comptait presque un télévidéo par foyer ? Le progrès, c'était ça : des boîtes à images diffusant des programmes insanes à longueur de journée, abrutissant les masses pour mieux les berner. Il y en avait partout ! L'idéal du plus simple illettré, du plus pauvre *manute* du Manira d'alors, c'était de pouvoir s'offrir un jour le dernier gadget à la mode pour se sentir comme tout le monde. Bientôt ? Des contacteurs cosmiques à chaque coin de rue, des IBM-Soyuta dans les piaules les plus minables. Du fichage, ni plus ni moins ! Tout le monde vénérera le Grand Illuminé, ou plutôt Jodrel Emiraï manipulé par les TechnoTrusts. Tous, tu m'entends ? Vous serez *tous* conditionnés. Vous vous épuiserez dans une quête sans fin en poursuivant un leurre préfabriqué. Rien n'a changé. Vous errerez en vous-mêmes comme des drogués et vous émerveillerez de vos propres rêves en vous coupant du monde. Votre cœur sera mort, car aimer tout le monde c'est n'aimer personne ! Plus de libre arbitre : un modèle à suivre, un étage à atteindre dans une hiérarchie bidon, puis un autre, encore un autre, et ainsi de suite à l'infini... »

À bout de souffle, réalisant avec effroi qu'elle venait de lui jeter tous ces mots au visage, elle s'écroulait sur son épaule.

« Je t'aime, s'excusait-elle en sanglotant. Je t'aime. »

Kob baisait ses larmes maladroitement, se perdait dans la chaleur diffuse de ses cheveux cuivrés. Leurs visages, leurs corps se frôlaient à leur insu, se caressaient, algues dans le courant. Une autre femme prenait ses lèvres et se collait à lui avec la certitude désespérée de le ramener à elle. Kob capitulait. Son cerveau primordial lui imposait d'ôter un à un ces vêtements-enveloppes ridicules pour caresser le corps de Jill offert et frémissant. Ils roulaient sur le sol, frénétiques, oublieux de l'espace et du temps.

« Tu penses très fort à la femme que tu as aimée, n'est-ce pas ? demanda la fille.

— Oui, répondit Kob, son souvenir est tenace. Je me demande encore dans

quel monde elle vivait. »

Fort de ses frères dons télépathiques, le Moineau s'enhardit :

— Les Fêlés sont tous paranos. Leur champ de conscience ne dépasse pas celui des connecteurs. Ce sont des oiseaux domestiques, des parasites rétrogrades en quelque sorte. »

Complètement faux, objecta Kob pour lui-même. Se rechargeant comme nous aux contacteurs d'énergie cosmique, ils manifestent très tôt des facultés psy, empiriques, mais utiles.

Dans la zone Svâdha, un jour triste pointait lentement autour d'eux. On distinguait au loin quelques villages de pêcheurs qui sommeillaient encore. La benne brinquebalait entre les locaux délabrés à l'usage du personnel. De nombreux gyrophares groupés au voisinage de l'incinérateur zébraient l'espace d'éclairs hallucinés. Kob jeta un bref regard aux volutes se déroulant dans l'atmosphère. La mort crachait de noirs maléfices ; transportée par le vent, elle détruisait d'invisibles équilibres.

Il dirigea ses pas vers le vestiaire "Passagers". La fille le suivit.

« Ça fait plaisir de retrouver un peu de son *chez soi*. » remarqua-t-elle avec une moue de satisfaction.

La pièce était sobrement décorée. Un simple lieu de passage qu'on s'était évertué à rendre agréable. Ils se défirent de leur équipement. Kob passa sous la douche collective et s'offrit aux jets glacés. La fille vint le rejoindre. Il remarqua les formes rondes de ses seins et fesses qui frémissaient au contact de l'eau. Les lèvres de la fille esquissèrent un sourire très féminin quand il lui demanda :

« Comment t'appelles-tu ?

— Tabris, répondit-elle. Tu as envie de moi.

— Oui, grogna-t-il, toute cette mort...

— C'est une réaction typique de Mangeur, remarqua-t-elle, feignant le détachement (un désir pourpre auréolait son ventre). Les enterrements, ça excite toujours leurs pulsions.

— Nous sommes encore humains, non ?

— Et comment ! approuva Tabris en se baissant pour prendre dans sa bouche le sexe gonflé de Kob.

Tout compte fait, sans *spatial*, c'était pas mal non plus...

2.

L'île.

« Ton île dans le Ciel est semblable à ton île sur la Terre. » disait le Sage.

Kob Gelsen est Edil. Il a rejoint son nom et sa fonction transitoire de Guetteur. Il a pour mission de surveiller des vagues et ignore tout encore du nom secret qui est le sien. Il ne saurait dire depuis combien de temps l'occupe sa traditionnelle ronde. Le Temps n'est pas d'ici, le Temps n'est plus. Seuls les chemins tracés par la semelle de ses bottes dans les cailloux, le sable rouge et la maigre végétation piquante comme barbelés lui donnent la mesure de son passé.

Les autres côtes de ce qui ressemble à une petite île sont des à-pics terrifiants de trente à quarante mètres. C'est dire qu'une éventuelle menace ne peut venir que de la plage qui s'étend sur une centaine de mètres, en bas, et retient seule son attention. Outre le nom transitoire, le Guetteur a conservé sur sa personne des bribes disparates d'éléments lourds. Il porte en bandoulière un pistolet mitrailleur

dont ce qui reste de courroie ne lui cisaille pas l'épaule. Il ignore la douleur et ne semble pas se poser d'inutile question. Le soleil brûle les traits durs de son visage et sa poitrine toujours nue ; mais la chaleur accablante du jour ne saurait briser son pas.

Ses yeux sont d'un bleu presque blanc. À force de scruter les crêtes mouvantes et le vol éternel des Tripans, on dirait qu'ils ont perdu leur couleur, la diluant dans une profonde méditation qui n'est plus de ce monde. Il ressemble au paysage. Curieux mélange de force et de souplesse, sa silhouette tient à la fois du roc et de la vague. Vêtue d'un unique pantalon arraché aux couches basses et maculé de graisse et de boue, sa forme évoque celle de quelque combattant d'un autre siècle, naufragé là, fouillant inlassablement l'horizon à la recherche d'une voile, d'une fumée de navire, ou encore d'un quelconque signe de vie qui mettrait fin à sa solitude.

Le Guetteur n'est pas le seul occupant de l'île.

Dès la nuit tombée, une ombre se profile sur le ciel rouge encore. C'est le Pourvoyeur, porteur de la Boîte et du Sang. Il emprunte toujours le même chemin escarpé qui relie la cabane du Guetteur à la Demeure dominant l'île. Edil ignore d'où il vient, sa vue ignore l'existence de la Demeure. Il s'allonge sur sa couche d'herbes sèches et attend, le visage tendu vers la porte, offrant le côté gauche de son corps nu.

Le Pourvoyeur, qui est de petite taille, entre dans la cabane sans se baisser quand Edil doit, lui, se plier en deux pour en franchir le seuil. Ils ont le même visage, mais Edil, qui ignore encore tout du sien, ne le sait pas. D'une voix profonde, le Pourvoyeur prononce d'abord les paroles rituelles de sa fonction :

« Tu es le Guetteur. Rien ne doit échapper à ton œil porté par l'aile du Tripan. Tu ne dois pas quitter ce lieu et user de ton arme contre ceux qui franchissent la plage de l'en-bas. Garde-toi de leurs ruses et ne perds pas de vue que ton unique fonction est de protéger l'île, que tu ne dois compter ni les soleils ni les nuits. Ton cœur est fort, il reçoit le Sang et le porte sous ton crâne comme un bienfait. »

Puis il pose la Boîte sur le sol battu. Edil respire fort. C'est le moment où des milliards de soleils vont éclater dans ses veines. Après, il se sent toujours bien, merveilleusement bien, en accord avec tout ce qui l'entoure. Une vie nouvelle commence. Il ne distingue plus qu'à peine le Pourvoyeur. Celui-ci semble ranger des objets inconnus avec soin.

La Boîte claque. C'est le signal. Edil suit le Pourvoyeur, P.M en bandoulière, pour reprendre sa surveillance, pendant que l'autre lui fait un geste d'adieu en rejoignant la nuit. La nuit...

*
* *
*

De retour dans l'espace de méditation, Kob Gelsen réfléchit longtemps au contenu symbolique de ses plus récentes migrations. Son activité sur ce territoire semblait figée dans la routine. Je suis un assisté, remarqua-t-il sombrement. Le Pourvoyeur symbolise les contacteurs dont l'aide se limite à un banal transfert d'énergie. Je reçois sans donner, alors je cesse de progresser. Satisfait de mon état et soucieux de morale au lieu de science et de sagesse, retournerais-je vers Jill dans l'Anâta ? Jill ! Vouloir figer à tout prix le principe d'Amour dans un seul être, voilà bien une fantaisie de Félé...

Mais il était possible que le stade Butor préfigurât celui du retour du doute.

Après tout, songea Kob, cet oiseau est un solitaire, et se sentir seul c'est aussi douter. Et puis son habitat est impénétrable, inaccessible aux prédateurs. Oui, insista-t-il, la correspondance est frappante ; c'est bien une phase critique de repli sur soi, de surprotection de l'acquis. Cet oiseau est porteur de composantes paranoïdes ; il faut le transmuter, prolonger son activité nocturne dans la lumière du jour.

La Clé de l'Unité résidait dans les lois de l'analogie :

Passé – présent – futur

Nuit – pénombre – jour

Inconscient – conscient – subconscient

Ventre – Cœur – Esprit

Manira – Anâta – Dajnatâ.

La clé du problème Butor, conclut Kob, se trouve au cœur de la boutique.

Grâce aux contacteurs, premiers nés de la technologie nouvelle, les Migrants de Dajnatâ-Cité et les Fêlés d'Anâta qui le désiraient pouvaient rester éveillés vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans accuser la moindre fatigue. Kob avait oublié ce que les Manirans nommaient sommeil ou rêves, ces états sans conscience dans les limbes desquels règne le passé. Il enfila rapidement ses vêtements de ville, traversa l'espace-com réservé aux rapports interpersonnels de son unité d'habitation et sortit dans la rue.

3.

La boutique de Kob Gelsen occupait une position stratégique. À la croisée de Prânas Street et de Koundal Avenue – les deux artères les plus passantes de Dajnatâ-Cité, elle attirait chaque jour une multitude de clients aisés. Kob, qui l'avait achetée quelque vingt ans plus tôt pour presque rien, n'envisageait pas alors de s'établir oiseleur. Non, c'était l'air du temps, les circonstances qui en avaient décidé ainsi, qui avaient fait de cette boutique un étrange point de rencontre entre les événements du monde et ceux de sa propre existence. Le magasin d'alors était minable, coincé entre l'échoppe d'un horloger et celle, minuscule, d'un cireur de chaussures. Il y vendait des livres et le commerce n'était guère florissant.

Passionné d'oiseaux, Kob profitait du moindre répit pour se plonger dans ses livres ou ses traités d'ornithologie. À l'époque où Thor Walasinko gagnait des millions de dollars en fabriquant des jeux vidéo à l'autre bout du monde, lui partageait ainsi sa vie entre les livres le jour et les oiseaux la nuit, les premiers assurant un maigre ordinaire en plus d'apaiser sa soif de connaître les seconds.

Sa vue déclinait au fil des nuits blanches et des milliers de pages que son cerveau, patiemment, enregistrerait. Mais Kob Gelsen s'en moquait bien ; sa seule crainte eût été de mourir avant d'avoir tout appris sur la race messagère. Dans son esprit, les oiseaux transmettaient un message à l'homme depuis l'aube des temps, un message que lui s'efforçait de déchiffrer, de comprendre.

Son activité nocturne le transporta au jour, sur les bancs d'une faculté trois jours par semaine et ses interminables veilles furent enfin récompensées par une licence, puis par un doctorat. Nanti d'une bourse d'étude, Kob ferma provisoirement boutique pour participer à de nombreuses expéditions ornithologiques de par le monde qui lui permirent de publier plusieurs ouvrages traitant des migrations aviennes.

Lorsque les premières paroles du Sage furent retransmises, lorsque son visage rayonna sur les télécrans du monde entier, Kob était prêt. Le Sage atteignait au

sublime, entouré d'une foule gesticulante de quelques centaines d'Africains que ses présages venaient de sauver. L'œil du satellite montrait les villages ravagés par le séisme et seuls ceux qui avaient cru vivaient encore, pouvaient baiser le sol, offrir leur corps heureux à l'éclat du soleil, chasser, écouter le rire des enfants, fêter ce jour glorieux et les suivants.

On ignorait encore comment le Sage pouvait prédire la mort. Quelque chose, au fond de Kob, savait. Il avait noté de singulières variations dans l'itinéraire d'ordinaire suivi par certaines espèces migratrices. L'oiseau, par sa peau tout entière, par l'ensemble de son corps, était à même de percevoir des vibrations d'une intensité extrêmement faible. On avait depuis longtemps remarqué que, quelque temps avant une grande catastrophe – un séisme notamment, les oiseaux disparaissaient instantanément pour s'envoler vers des lieux plus sereins. Entre forces telluriques et forces cosmiques, peut-être avait-ils développé leur perception, peut-être étaient-ils capables de *sentir* les bouleversements longtemps, bien longtemps à l'avance...

Pourquoi fallut-il attendre que la ville de New York fût engloutie par un gigantesque raz-de-marée pour que le savoir du Sage soit enfin reconnu et ses paroles suivies ? Pourquoi ne furent-elles écoutées que trop tard ?

« *La Science et le Pouvoir se moquent du prophète et de la Vie. La peur seule pousse le gros du troupeau hors de l'étable vers la lumière.* » disait le Sage.

Lorsque Jodrel Emiraï fut de retour dans la cité de Berkeley, le monde changea très vite. Kob avait suivi l'évolution de la situation avec passion ; il sentait monter l'énorme bouleversement qui allait suivre. Peut-être les oiseaux lui avaient-ils transmis, à lui aussi, leur sensibilité démesurée ? Il faut dire que ce quartier d'affaires était une sorte de microcosme au sein duquel s'agitaient toutes les tendances. Kob, qui avait rouvert et agrandi sa boutique, se tenait à l'affût, écoutant, sondant, questionnant sans en avoir l'air. Sa connaissance de la gent ailée, ses livres savants lui ouvraient les coulisses financières. Des hommes d'affaires, des politiques le mettaient tout naturellement dans la confiance. C'était comme si l'aura du Sage resplendissait autour de lui, lui conférant prestige, autorité. Tous en oubliaient la modestie du lieu et Kob ne manquait jamais de les émerveiller par une curiosité :

« Le plus petit Colibri mesure six centimètres, dont trois pour la queue, un et demi pour le bec et autant pour le corps. Il pèse 2,01 grammes et pond des œufs minuscules dans un nid gros comme un dé à coudre. »

ou encore : « Le Jaseur boréal, beau passereau huppé de Scandinavie, était jadis accusé d'annoncer les guerres ou la peste, d'où son nom hollandais de Pestvogel... »

Oui, tout allait changer, le monde, les habitudes et les mentalités. On lui annonçait par bribes la future refonte de secteurs entiers de l'économie : tous les regards se tourneraient vers la sagesse millénaire de l'Orient ; on allait vivre dans le monde de l'esprit après avoir erré dans les méandres nauséuses du ventre, dans les marécages de l'inconscient, voler comme des oiseaux au dessus du business, de la matière et de l'illusion.

Arrivé depuis peu, Jodrel Emiraï avait reçu les pleins pouvoirs pour tout installer dans la région ; ses anciens associés de Silicon Valley l'avaient rejoint pour mettre au point un appareil révolutionnaire. De grosses firmes américaines et japonaises spécialisées dans la haute technologie, qui avaient flairé l'importance de l'enjeu, s'étaient associées en un vaste projet encore tenu secret.

Gustav Mizkun, financier brillant et proche conseiller du Gouverneur d'alors ne

manquait pas de l'inspirer à chacune de ses visites :

« Gelsen, vous êtes au cœur du changement, affirmait-il, solidement campé sur ses deux jambes comme pour donner davantage de poids à ses paroles. Je vous ai vu monter, moi. Je sais ce que je dis. Achetez donc les boutiques minables de vos voisins, faites-le au plus vite. Fabriquez-vous une image de marque : vos veilles exténuantes penché sur vos planches d'oiseaux -vous vous êtes esquiné la vue, mon bon. Vous avez failli devenir aveugle (Kob protestait mollement), mais si !- vos brillantes études d'ornitho... Tenez, vous aviez senti tout cela avant nous, j'en suis persuadé. Ne faites pas le modeste, avec moi ça prend pas, mon flair ne m'a jamais trompé. Bazardez tous ces bouquins. Le livre, c'est périmé. Faites de l'oiseau, rien que de l'oiseau ! Cinq cents mètres carrés d'oiseaux pour commencer. Des espèces rares et chères en semi-liberté dans un cadre naturel que vous aurez vous-même recréé. N'attendez pas pour contacter les principaux importateurs et comptez sur moi pour vous faciliter les choses ; je vous ai toujours eu à la bonne. C'est peut-être une question de karma... Foncez, mon vieux. Notre région sera épargnée puisque Thor Walasinko l'a choisie. »

Baissant la voix, il ne manquait jamais de conclure sur un ton confidentiel :

« Je ne peux vous en dire plus pour le moment. »

Kob poussa la porte de « L'Oiseau karmique » et entra dans le magasin. C'était parmi eux qu'il se sentait le plus en paix. Une sorte de seconde nature avait lentement cheminé en lui, plus que de la sympathie, quelque chose comme un lien de parenté ou d'harmonie. Sa présence fut reconnue, transmise, puis fêtée. Il fut entouré de mille battements d'ailes et cris de bienvenue. Il devenait le point de rencontre des Sternes et des Toucans, des Colibris, des Eperviers, du peuple multiforme et chatoyant pour lequel il avait réduit le monde, rapproché les continents, synthétisé les écosystèmes les plus divers. Kob se fraya un chemin à travers la grasse végétation tropicale et pataugea dans la boue avant d'atteindre le bureau panoramique qu'occupait Patricia Carrington.

Radieuse, Pat visionnait la colonie des Cormorans établie à l'ouest du fleuve Noo, dans cette zone qu'un décret spécial annexait au magasin. Son regard pétillant quitta une seconde l'écran vidéo.

« Il vous attend du côté des Briis de Java. » lança-t-elle avant de se replonger en *Zugstimmung*. Car Pat était Cormoran. La simple observation de ses congénères lui permettait d'atteindre l'état pré-migratoire, un talent rare que Kob ne pouvait s'empêcher de convoiter. L'oiseau cessait d'être simplement un symbole, il devenait guide personnel, clé vivante du processus intime d'empathie ; on pouvait grâce à lui passer à volonté d'un monde à l'autre, sans rupture, pour voyager.

Se faufilant entre d'épaisses tiges de bambous, Kob identifia les vibrations de l'homme qui s'impatiait, malmenant sans égard les feuilles d'un authentique banyan. N'avait-il pas évoqué un instant plus tôt la solide silhouette de Gustav Mizkun ? Quelle nouvelle de changement apportait-il aujourd'hui ?

Kob sentait dans l'air quelque chose d'important, de définitif.

4.

La mine grave de Gustav Mizkun ne laissait rien présager de bon. Il était vêtu comme à l'ordinaire d'une sobre jaquette de velours noir. Aucun signe qui pût révéler son degré ne venait devancer son propos, aucune couleur ni aucun appareil ; le mystère le plus complet, d'aucuns diraient l'ascèse, le dépouillement des esprits les

plus évolués. Kob ne manquait pas à chaque fois de s'interroger, observant l'homme, scrutant ses gestes et ses paroles, se refusant malgré tout à sonder son esprit. Mais, sur l'épaule gauche du financier, entre son cou et sa clavicule, à l'endroit où l'on avait encore coutume de faire se poser le compagnon karmique, pulsait une magnifique lueur jaune orangé. Hibou ? Epervier ? Sterne ? Interroger quiconque sur ce sujet était considéré comme la pire des offenses. Seule la maladresse des Moineaux, qu'on savait liée à leur irrépressible curiosité, permettait qu'on tolérât cet écart au bon goût.

Kob chassa Tabris de ses pensées.

Gustav Mizkun sourit imperceptiblement. Peut-être avait-il senti les timides efforts de Kob pour le *situer*, ou encore des souvenirs plus intimes. En tout cas, il entra tout de suite dans le vif du sujet :

« Notre société évolue vite, Gelsen. Dans moins d'un an, votre ravissante boutique fera figure de musée... »

Il ne fallait voir dans ses paroles aucune ironie, aucune considération autre que celle contenue dans les mots. C'était un constat strictement objectif basé sur des données dont Kob ignorait encore la teneur.

Mizkun lui prit familièrement le bras et l'invita à marcher avec lui.

« Figurez-vous que l'on parle depuis peu d'une nouvelle espèce d'oiseau. Ça nous gêne un peu car nous ignorons encore d'où elle vient. En fait, c'est probablement une nouvelle mutation qui s'annonce... »

Kob connaissait le goût immodéré de Gustav Mizkun pour le mystère et les circonlocutions. C'était une façon originale de capter l'attention, de préparer son auditoire à des choses toujours importantes. Pourtant, il ne put s'empêcher de demander :

« Quelles sont donc les particularités de cette espèce ? Correspondent-elles à quelque stade de l'échelle ORNAI ?

- Non, trancha Mizkun. (Il s'arrêta pour observer le vol vibré d'un Colibri guère plus gros qu'un papillon.) Cet oiseau-là annonce des événements majeurs ; il est même possible que son apparition coïncide avec la récente découverte d'un de nos Sternes... Vous êtes Butor pour encore quelques heures. Oui, insista-t-il, dans peu de temps vous serez Cormoran. Le Répartiteur va vous solliciter et vous réussirez. J'anticipe donc un peu pour vous mettre dans la confiance. Laissons tomber le protocole : nous disposons d'un complément à l'enseignement reçu par Jodrel Emiraï il y a maintenant une quinzaine d'années dans le Séni-Vara, une région qui s'appelait jadis Nouveau Mexique. Une sorte de document apocryphe. »

Il tira un feuillet soigneusement plié d'une poche de son gilet et le tendit à Kob. Au contact, Kob sut qu'il tenait le document le plus important des cinq dernières années. Le texte que Mizkun avait recopié de sa fine écriture recelait peu d'éléments nouveaux. Kob le lut malgré tout dans sa totalité. Le Sage s'adressait à son élève :

« Surveille attentivement les mouvements de populations de ce dernier quart de siècle, étudie particulièrement les endroits du monde où la guerre ne cesse. Il y a, bien entendu, des conflits qui sont entretenus par certaines puissances – et tu en tiendras compte – mais certains points de rupture dans l'écorce terrestre sont à la confluence de l'esprit et de la matière. Entends par là : forces telluriques et forces cosmiques. Si l'esprit ne lutte pas, les populations seront sans cesse ballottées entre ces deux forces avant d'être emportées par des vagues hautes comme des montagnes.

Etudie les variations dans les migrations des peuples du ciel car leur savoir est grand. Utilise tes ordinateurs et ton cerveau pour méditer sur toutes ces données.

Des bouleversements à l'échelle planétaire vont se produire que nul sauf toi, pas même les plus éminents spécialistes, n'aura prévus. Leur science est trop compartimentée et leurs chercheurs trop spécialisés pour saisir l'ensemble du phénomène. Des continents entiers vont sombrer, mais certaines populations seront épargnées qui compteront parmi elles ceux qui auront senti venir l'ère de Confluence et abandonné biens, confort, sécurité, famille même, pour voyager, chercher une terre de paix en écoutant leur cœur.

Dans ce monde du futur, sur cette Terre d'après la Confluence, il y aura sept îles de plus ou moins grande importance. La septième sera entourée d'un rideau d'invisibilité inventé par toi. C'est sur cette septième île que seront réunis les esprits les plus purs et les mieux éveillés ; c'est de là qu'ils œuvreront pour éviter un nouvel échec planétaire. »

Kob interrompit sa lecture pour remarquer :

« Voici où passent nos Colibris. »

Dans l'échelle ORNAI, le Colibri symbolisait le stade le plus évolué et les rares Dajnatans qui avaient atteint ce stade suprême disparaissaient toujours dans le plus grand mystère.

— Je le pense aussi, approuva Gustav Mizkun. Continuez, je vous prie.

« ... Il est une tradition que tu connais puisque tu l'as étudiée dans une université de ton pays (Thor Walasinko, alias Jodrel Emiraï, avait étudié le bouddhisme à l'université de Berkeley, Californie.) et qui est vieille de plusieurs siècles. Elle s'est développée dans une partie de l'Orient. Cette tradition enseigne notamment l'éveil des sept centres vitaux de l'homme dont le plus resplendissant se nomme Sahasrâra. Il compte neuf cent soixante pétales – retiens bien ce chiffre car vous serez neuf cent soixante. À chacune de ces îles correspondra un centre vital de la planète. Il en était ainsi dans le monde de l'origine, mais l'Unité s'est dé faite dans un vaste mouvement d'entropie qu'actuellement l'homme parachève en lui, autour de lui.

De même que l'éveil de Sahasrâra n'est possible que lorsque l'unité des six autres centres est réalisée, la septième île sera visible lorsque l'archipel entier sera uni dans l'amour. Votre tâche sera d'aider à cette unité, de faire que la Loi d'Amour soit connue et appliquée partout car c'est une loi universelle. Du plus grand au plus humble, pour employer une formule en usage dans vos sociétés, vous aurez tous un rôle à jouer.

Il n'y a pas de hiérarchie dans la sagesse et dans l'état de paix. Il suffit de trouver sa fonction, son rôle essentiel et de ne point dévier du chemin que l'on s'est seul tracé.

Toutes les utopies se rejoindront dans l'état de PAIX. Alors, l'Age d'Or commencera. Alors je parlerai par la bouche de chacun d'entre vous. »

« Une septième île, fit Kob songeur. Nos Migrations prennent un sens inattendu si les Colibris rejoignent Jodrel en Sahasrâra... »

Sans qu'ils en prennent le moins du monde conscience, leurs pas les avaient menés à la limite du magasin. Mizkun s'assit sur l'herbe rase, aussitôt rejoint par une dizaine de Sternes arctiques qui se posèrent à ses côtés, curieusement attentifs, certains penchant leur tête encapuchonnée de noir comme pour écouter. Gustav Mizkun se tourna vers eux :

« Ils ne migrent plus, Gelsen. D'ailleurs, où iraient-ils ? Vous leur avez construit une Arche, ils y sont bien. Dans leur mémoire d'espèce dorment des étés arctiques et antarctiques pendant lesquels le jour dure vingt-quatre heures. Vingt-quatre

heures, ça ne vous dit rien ? Oui, je suis un Sterne, avoua Gustav Mizkun avec une grimace presque comique, mais un Sterne parfois désabusé qui rêve à des vols infinis par delà les océans, au-dessus des tempêtes et toujours vers le Sud. Nos îles sont-elles des Arches elles aussi ? Chaque peuple, de Manira à Dajnatâ, ne va-t-il pas plus tard prendre la mer chacun de son côté pour essaimer le monde et tout recommencer ?

À force de saisir la portée symbolique de toute chose, je deviens moi-même symbole. Il m'arrive de perdre pied et j'ai l'impression d'être de moins en moins réel. J'aborde les Territoires Ultimes sans aucune aide technologique ; il me semble que mes jours de Sterne sont comptés, que j'approche le nectar royal de la Grande Connaissance, le Lotus aux neuf-cent-soixante pétales dont parle le Sage dans ce document. Peut-être est-ce notre dernière rencontre sur ce plan. En tout cas, c'est sans importance puisque nous nous retrouverons tous à Sahasrâra. Il faut que je vous parle du nouvel oiseau, car son apparition ne peut être le fait du hasard. Vous êtes l'ornithologue le plus côté de Dajnatâ et nous avons besoin de votre connaissance pour saisir et transmettre les analogies.

C'est une espèce proche du Hibou, à mœurs en grande partie nocturnes, qui s'est décidée depuis peu à vivre en plein jour. Oui, je sais que *la lumière brille dans les ténèbres*, mais je doute fort que les hiboux aient lu Hermès Trismégiste. Le plus inquiétant, c'est que les quelques spécimens existant pour le moment aient élu pour zone de prédilection les territoires de... Manira. »

Kob sursauta. Son compagnon avait poussé un peu loin l'art du suspense, lui assénant la chute comme un coup bas. Il sentit malgré tout une étrange sympathie pour cet oiseau mutant. En l'observant de près, peut-être lui serait-il possible de saisir la nature du message qu'il transmettait ? De la présence de ce nouvel oiseau, pouvait-on conclure qu'un lien était sur le point de naître avec le Manira, que des rapports nouveaux allaient permettre d'approcher l'Unité dont parlait le Sage ? La vue dans les ténèbres serait aussi donnée au Manira, la vue qui était sienne et celle des Dajnatans mais qui ne permettait pas encore de percevoir la septième île.

« Je vois que vous réfléchissez déjà, remarqua Mizkun. N'oubliez pas la mission que doit vous confier le Répartiteur dans quelques minutes. Cette mission vous apportera des éléments nouveaux. »

Il se leva, posa sa main droite sur son cœur en signe de salut, traversa le champ de forces pour passer dans la rue.

Quelques minutes plus tard, Kob recevait l'appel télépathique du Répartiteur. Convocation d'urgence. Présence physique indispensable dans les locaux du Centre de Répartition.

5.

« Une histoire sordide, souffla le Répartiteur, entre Anâta et les tristes faubourgs de Manira, dans cette zone imprécise du Svâdha où certains Mangeurs non-involutifs traînent craintivement autour des contacteurs que nous avons semés. Les non-involutifs n'ont pas totalement rompu avec le Ventre, mais leur vertu naissante les amène à se poser des questions. Ils cherchent une issue de secours et sentent intuitivement que les contacteurs sont des portes. Il ne leur reste plus qu'à vaincre leurs dernières résistances, en grande partie viscérales, pour tenter une première approche du stade d'équilibre. C'est dire leur vulnérabilité ! Ils se cachent. Ce sont des êtres crépusculaires pris entre la crainte quasi sacrée de faire le premier pas et celle, beaucoup plus réaliste, de se faire agresser par les forces nocturnes de

représailles...

Les gens de Manira ne peuvent nous assaillir directement. Mais les non-involutifs qui, eux, font figure de traîtres, peuvent servir à la fabrication d'explosifs redoutables. Car les Mangeurs ont un curieux sens de l'honneur, disons que leur étrange tournure d'esprit leur permet de justifier les actes les plus vils par ce qu'ils nomment *l'honneur*. Ça peut aller du meurtre à la torture, mais ce n'est qu'une de leurs nombreuses contradictions.

— Des bombes humaines, renchérit Kob rêveur. Comment ont-ils imaginé de telles armes ?

— Simple question de hasard à mon avis, si tant est que le hasard existe. Les toutes premières bombes furent beaucoup plus redoutables. Nos territoires de Migration récupéraient les produits de leurs règlements de compte : meurtriers, souteneurs, brutes, joueurs, alcooliques, et j'en passe, des esprits dont la nature violente et tourmentée se trouvait décuplée par les contacteurs. Passé le stade ultime de purification, le processus s'inverse : ce ne sont plus les qualités qui sont exaltées mais les travers. Le malheureux, lié de force au contacteur des heures entières, après avoir atteint les limites extrêmes de son territoire, rejoint rapidement l'état primordial de monade puis d'élémental. Il n'est pas rare, si le péril n'est pas stoppé à temps, de voir se former de monstrueuses entités condensant, agglomérant autour d'elles les désirs les plus pervers, les idées les plus noires, les sentiments les plus abjects. La lie karmique de Manira se déverse en elles avec complaisance, les gonflant comme d'énormes baudruches qui finissent par exploser. »

Kob connaissait les problèmes que posait la coexistence des trois principales communautés. Les Mangeurs menaient une sorte de guerre d'usure sans en avoir le moins du monde conscience (de quoi avaient-ils conscience ?) ; ils fabriquaient des bombes humaines de peur primaire pendant que les Fêlés donnaient l'assaut avec leurs peines sentimentales et leur sottise morale. Et tout ceci de s'agiter dans un chaos indescriptible, se lamentant, se déchirant et s'entremêlant sans fin à l'image des anneaux du serpent. Pourquoi accepter que les Territoires soient ainsi menacés, envahis, pollués par les fantômes du Manira et par les peines de l'Anâta ? Kob admettait l'idée que tout ceci pouvait être nécessaire à Dajnatâ, comme à l'arbre ses racines enfouies dans la terre grasse et l'humus pourrissant. Des repères pour ne plus jamais se perdre, des raisons supplémentaires d'élever chaque jour sa volonté, de la forcer pour s'arracher et défaire les dernières attaches du vieux monde. Sans nettoyage, sans génocide, la lente évolution des esprits se faisait vers la lumière et dans la Voie qu'avait tracée Jodrel Emiraï.

« C'est un cas de migration dépassée extrêmement délicat, poursuivit le Répartiteur. Il vous faudra mobiliser toutes vos forces, mais rassurez-vous, tous les Butors en sortent indemnes et reviennent Cormorans. Et puis, vous êtes en quelque sorte lié à cette... bombe. »

Kob sursauta, se sentant tout à coup acculé :

— Comment ça, *lié* ?

— Oui, avoua le Répartiteur, c'est une des raisons qui ont motivé votre priorité. La victime est un jeune garçon que vous avez eu l'occasion de rencontrer et de *reconstituer* lors d'une précédente mission dans Manira. Dans les jours qui ont suivi votre passage, Tom (c'est son nom) a rencontré semble-t-il pas mal de difficultés. D'abord pour comprendre ce qui lui était arrivé, ensuite pour l'expliquer à son entourage. Même s'il conserva de vous une image idéalisée, sa prise de conscience fut suffisante pour lui faire entrevoir l'importance des contacteurs et pour le guider

dans sa recherche d'autre chose. »

Kob demanda des précisions aux Répartiteur alors que son esprit déjà se détachait, entamant un vol de reconnaissance vers le Svâdha et cette monstrueuse aberration qu'il lui faudrait neutraliser.

Le contacteur avait été installé à l'entrée d'un village de pêcheurs. Dans un tel environnement, sa forme pyramidale, toujours opalescente, jurait par sa modernité, par le matériau même qui la constituait. À l'intérieur gisait une masse sombre, un petit corps recroquevillé entièrement tétanisé par l'énorme force qui se déversait en lui.

Groupées alentour, quelques personnes échangeaient des airs navrés, des gestes d'impuissance. Tom leur était semblait-il familier, mais nul ne comprenait ce qu'il faisait là, dans cet objet bizarre qui inspirait la crainte depuis toujours.

Kob capta dans leurs pensées qu'ils ne pouvaient rien faire d'autre qu'attendre et espérer. Espérer quoi, grand Dieu ! Son esprit revint au Répartiteur. Il accepta la mission sans hésiter.

6.

Kob fit jouer le mécanisme d'ouverture et pénétra dans le minuscule habitacle. Le visage de Tom avait considérablement vieilli et se déformait aux limites du possible. Des tics obscènes, des grimaces débiles, des rictus gouailleurs agitaient en permanence ses traits bouffis. Dans ses yeux se bousculaient des éclairs de haine meurtrière, de peur sournoise, de désirs vicieux. Kob resta fasciné par ce masque d'horreur dans lequel une main invisible semblait modeler à toute vitesse mille visages effrayants. Les traits libidineux du tenancier se tordaient, laissant émerger une face d'avare racorni, elle-même chassée par le pauvre sourire d'une putain rongée de paranoïa. Suivirent le maquereau querelleur, l'alcoolique ravagé, puis le bouffeur squameux qui rêve de tout absorber... Tout le Manira y passait et Kob sentit un immense cri de douleur dans le cerveau de Tom investi par le troupeau répugnant qui s'agitait en lui.

Il avait été solidement ficelé après avoir été roué de coups, puis assommé. Les régulateurs laissaient échapper des myriades d'étincelles d'une blancheur insoutenable et rien ne pouvait plus stopper le flot d'énergie que contrôlait le Manira.

Kob libéra Tom de ses liens, puis traîna le corps du jeune garçon à l'extérieur.

Quelques courageux s'approchèrent alors qu'il cherchait l'esprit de Tom dans les vagues nauséuses pour le ramener. On apportait des fruits, de l'eau, des couvertures de laine et même un petit flacon de remontant. Kob sourit à ce charmant tableau qui lentement s'estompa...

*

*

*

Edil distinguait au loin la silhouette trapue d'un navire échoué sur les récifs à quelques miles de la côte. Ce qui ressemblait à un supertanker des temps d'avant laissait s'échapper par ses flancs déchirés un suaire couleur de nuit. Les vagues s'alourdissant de présences ténébreuses jetaient vers la plage de sable blond des myriades d'araignées noires avides de territoire et dont le gros de la troupe avait déjà conquis le sud de l'île, progressant en rangs serrés en direction des dunes plus éloignées.

Il pataugea dans la masse gluante, scrutant les sinistres nuages qui

obscurcissaient le ciel. L'espoir de réussir lui semblait mince cette fois. Pourtant, à quelques pas de là, des ombres se pressaient autour d'une baraque faite de planches bariolées de couleurs criardes, construite à la diable et menaçant à tout moment de s'écrouler. À l'intérieur de cette comique échoppe, une vieille hystérique distribuait le matériel de secours en poussant des coups de gueule martiaux.

« Dépêchez-vous, tonnait l'échevelée, ce n'est plus qu'une question de secondes ! »

Elle jeta vers Edil un seau de plastique bleu et blanc orné d'un masque de clown hilare semblable à ceux qu'utilisaient jadis les enfants pour faire des pâtés ou des châteaux de sable puis, avisant la mine ahurie d'Edil, ajouta : « Ah, j'oubliais... » et lui tendit une pelle de couleur rouge avant de conclure, satisfaite :

« TERRMINÉ ! »

Et la baraque, lentement, s'évanouit. Edil savait qu'il serait bientôt seul, que les ombres s'évaporerait elles aussi une à une, disparaîtraient comme avalées par le sable avide. Il serait alors seul, face à l'océan, avec sa pelle et son seau dérisoires, tandis que la voix insidieuse de la raison lui martèlerait le cerveau :

« Tu es seul. Tu n'auras jamais le temps. Regarde, pour nettoyer cette île, il te faudrait des siècles, des millénaires... Abandonne, laisse cette petite âme à son triste sort. »

Edil savait qu'il devait faire vite, mais sans tomber dans le piège grossier que tendait sa raison. Car ici le temps n'existait pas.

*
* *
*

Edil trouva Sellen en haut d'un promontoire rocheux et dut longtemps parlementer avec lui avant de pouvoir se hisser à ses côtés pour se mettre à l'abri des miasmes et de la noire marée dont l'île était presque recouverte.

« Que veux-tu ? » demanda Sellen en lui jetant des regards suspicieux. Il serrait contre son corps diaphane un timide voile de matière éthérique et semblait totalement désorienté par cette apparition.

Edil lui expliqua que Tom sans Sellen était perdu, que Sellen devait rejoindre Tom.

« Crois-tu, interrogea Sellen, que ce corps est encore... habitable ?

— Il l'est. La terrible épreuve que vous venez de vivre vous unit et vous porte comme jamais.

— J'ai tenté de fuir vers autre chose, mais regarde (Sellen se tourna vers Edil qui remarqua deux faibles bosses, rudiments d'ailes dans son dos), je suis encore trop faible... »

Edil éleva la fréquence de vibration du lieu et entoura son compagnon d'ondes chaudes ; il lui communiqua son bonheur de l'avoir retrouvé.

« Ensemble, nous repousserons la nuit, dit-il. Tu verras, c'est facile car seule l'ignorance gouverne les élémentaux. Il ne tient qu'à nous de transmuter cette île en pays de lumière et de paix. Pour Tom et pour Kob, et pour tous ceux qui croient qu'élever sa conscience transforme le monde... »

7.

Tom vivait avec les marins du Svadhâ depuis plusieurs mois et comptait de très nombreux amis dans le village. Il aimait les longues pêches en mer et la vie sans

façon. Son espoir était de s'installer là et de couler des jours paisibles, loin du Manira qu'il avait fui.

« Ils sont venus pour me punir, confia-t-il un jour à Kob. Ces choses-là les dépassent, ils haïssent le bonheur des autres. Depuis le jour miraculeux où j'ai retrouvé ma jambe (Kob avait décidé de taire sa participation au "miracle")... Oui, je te raconterai. C'est dingue ce qui m'est arrivé ! Je suis certain que tu comprends ces choses. Pourquoi ? Je l'ignore encore.

— Depuis ce jour, ils te surveillaient. C'est ça ? demanda Kob.

— Oui. Ils ont horreur de tout ce qui est différent. J'avais toujours fait mon petit boulot avec conscience, sans éclat et sans nuire à personne. J'espérais partir un jour mais sans trop y croire, ou trop vouloir y croire. Trop lâche, peut-être. Je suis né quelques années avant le Cataclysme, tu sais, et j'ai bien conscience que le Manira est foutu, qu'il ne fait que recycler les déchets dans des usines rafistolées, que ressasser des idées périmées sans jamais s'interroger sur ce que sera demain. Ils sont incapables de fabriquer quoi que ce soit de neuf et passent leur temps à se lamenter devant les réserves qui se vident... Grâce à ma nouvelle jambe, j'ai compris qu'il était vital de partir, de prendre beaucoup de risques. Et finalement, je suis parti.

— Le contacteur ? demanda Kob. Tu as tenté quelques timides essais...

— Oui. Cet objet intrigue tout le monde ici. Ils se sont bien réjouis de ma transformation, mais ils ont pensé que ma forme était due aux vertus du grand large, fit Tom avec un sourire entendu. Enfin, j'étais parvenu à convaincre quelques jeunes de tenter le "voyage", mais depuis mon accident... »

Kob retrouvait souvent Tom sous les arbres ombrageant la petite place du village de Salilus dans le Svadhâ. Le jeune homme était devenu un excellent pêcheur qui s'extasiait sans fin sur les horizons illimités vers lesquels cinglaient les bateaux.

« Il faudra que tu viennes un jour avec moi, que tu oublies ton Sage et tes oiseaux. Tu verras comme c'est beau... La mer à perte de vue, le silence. » lui disait-il lorsque tout allait bien.

Mais parfois Kob le trouvait exsangue, défait, en proie aux pires angoisses.

« Ils sont en moi, gémissait-il, comme rongé par une maladie mortelle, tous ont laissé leur empreinte en moi. Je les sens bouger sans cesse dans mes entrailles, sous mon crâne, dans mes pensées. Je les porte, Kob. Je suis malade du Manira. Ils me harcèlent et m'envahissent sans fin, me tentent, m'appellent, me soufflent d'horribles tentations et j'ai peur d'eux. Il me faut aller chercher très loin la voix de Tom, ma propre voix, mon souffle et ma personne dans cet infâme troupeau. Quand parviendrai-je à m'en défaire, Kob, quand ? »

Une profonde amitié les unissait. Edil allait au devant de Sellen (dont les ailes se développaient) et tous deux s'efforçaient de repousser la nuit.

Quand les choses allaient mieux, Kob lui parlait de la vie à Dajnatâ, du Sage et de Jodrel, des territoires de Migration. Elève attentif, le jeune homme écoutait avec émerveillement.

« Jodrel avait rencontré le Sage sur les contreforts montagneux de Séni-Vara. Entre terre et cieux, il avait partagé ses longs voyages dans les zones menacées, écoutant ses paroles, apprenant avec lui le langage des oiseaux. L'ornithomancie, cette antique science Inca éclairée par les révélations du Sage, devenait Chant glorieux. En plus d'incarner un symbole éternel, l'oiseau transcendait l'homme rivé à sa biomasse; il périssait par lui et persistait à le sauver. Le Sage disait :

Son plumage forme un organe mort, non irrigué par le sang liquide, séparé en

quelque sorte du reste de son corps et pourtant partie intégrante de son moi. Que serait l'aile sans l'organe mort qui la vêt ? Pourrais-tu dire, toi mon ami (il lui serrait le bras, comme découvrant à l'instant cette vérité avec lui), la frontière entre mort et Vie ? Pourrais-tu trouver un symbole plus éternel pour la vie que cette aile battant l'air du ciel jusqu'à se fondre en lui ?

Nous sommes, nous aussi, des oiseaux, vois-tu. Il nous faut apprendre à développer nos sens pour faire corps avec l'univers et percevoir des vibrations plus fines, plus subtiles. Il ne tient qu'à nous de devenir de Grands Migrateurs... »

Dans l'aura du Sage tout semblait évident. Jodrel avait renoncé à toute analyse intellectuelle ou culturelle pour s'abandonner à la magie des mots, à l'alchimie des images. Dès lors se mettaient en place de vastes chaînes d'harmonie. Le Sage devenait une part de lui, mieux éclairée, qui lui parlait de choses qu'il connaissait depuis fort longtemps. Puis les oiseaux, le ciel, la terre, la montagne parlaient à leur tour...

Il ne tient qu'à nous de devenir de Grands Migrateurs. Cette phrase trouvait écho en lui. Mieux, il savait que l'homme n'avait jamais cessé d'être un Grand Migrateur et que l'observation, le respect, l'amour des oiseaux lui rendraient sa dimension originelle. Rien, non, rien dans l'univers n'était gratuit. Le hasard n'était qu'un mot à l'usage des ignorants ; il fallait procéder par analogie.

Tous deux flottaient hors du temps. Quand Jodrel, ému par l'extraordinaire vitalité du saint homme aux cheveux blancs s'était enquis de son âge, celui-ci avait répondu : « *Quel âge donnes-tu à la race humaine sur ce monde ?* » puis, sombrement, avait ajouté : « *Et combien d'années lui reste-t-il à vivre si elle persiste dans l'erreur ?* »

Au terme de ces longs entretiens, Tom avait oublié qui parlait à qui. Dans son esprit la voix de Kob devenait celle du Sage et lui était Jodrel. Il ne manquait que les oiseaux ! Il retrouvait alors son sens critique pour s'insurger :

« Kob, je crois que ton problème, c'est d'avoir complètement décroché de la réalité. Je veux dire, de la réalité la plus élémentaire qui est la mienne. (Il sembla se concentrer pour trouver les mots justes avant de poursuivre :) Toi et les tiens êtes allés au-delà du rêve, dans ce que vous nommez les *territoires de Migration*. Bien sûr, c'est chouette, mais vous êtes à côté de la plaque, pour employer une vieille expression. Tu sais, j'ai retrouvé un bouquin d'*avant*, un roman écrit par un Sud-Américain dont j'ai oublié le nom. Le titre doit être "Cent ans de solitude" ou quelque chose comme ça. Dans cette histoire, les gens ne dorment plus ; pourtant, comme vous, ils ne ressentent aucune fatigue. Au fil des jours, leurs souvenirs s'effacent. Ils oublient tout, jusqu'à leur enfance, jusqu'au nom des objets les plus simples tels que table, chaise, assiette, maison. Sur chaque chose, ils doivent inscrire un nom et une fonction pour s'en souvenir. Que dire des sentiments, de tout ce qui fait que l'on éprouve la sensation d'exister, de l'identité de chacun... Tout s'effaçait, tous devenaient des ombres.

— Notre réalité rejoint la vôtre, Tom. Et c'est pour cette raison que je suis ici. L'archipel que tu connais existe aussi dans notre monde, même s'il est question depuis peu d'une septième île que nous ne pourrions voir. »

Kob parla longuement à son ami du manuscrit apocryphe. Il avait décidé de ne rien lui cacher.

« Tiens, c'est drôle, s'exclama Tom surpris, peut-être que nos vérités se rejoignent après tout...

— Pourquoi ?

— Nos bateaux se rendent chaque année au nord de Salilus. On appelle ça la Fête du Retour. D'après de très vieilles légendes, une île doit surgir de la mer en un endroit bien précis. La tradition, quoi. Un moyen comme un autre de réunir régulièrement tout le monde, des trucs de vieux. En tout cas, c'est prétexte à de sévères beuveries, orgies et fêtes pendant sept jours et sept nuits sur des plateformes installées en mer et reliées à Svâdha par un pont de bateaux. C'est aussi l'occasion d'interminables palabres mystico-visionnaires, de chants, de danses, de jeux, de mimes plus ou moins élaborés. Les meilleurs plongeurs scrutent les fonds à la limite de l'asphyxie et remontent avec des mines désolées ; certains prétendent avoir surpris qui des tourbillons suspects du côté des coraux, qui des mouvements révélateurs de la plaque sous-marine, ou encore des temples mystérieux, des monstres redoutables, des richesses sans nom. Et chaque année, c'est la même chose : la septième île reste au fond.

Quand j'ai assisté à cette fête pour la première fois, il me semble bien y avoir cru. Oui, j'aurais bien aimé que cette histoire soit vraie et qu'un beau jour quelque chose de nouveau, de beau, surgisse des flots avec plein de chouettes trucs dessus, comme dans un rêve. »

Kob embrassa Tom et lui confia dans un souffle :

« Cette île est en toi, Tom, au plus profond de toi et elle t'appartient. Nous allons faire ensemble des choses formidables, tu verras..

— Tu m'aideras, n'est-ce pas ?

— Oui, je t'ai aidé déjà. C'est une très longue histoire que de tout réapprendre. Parle-moi de tes îles à toi.

— Tu sais que ce qui me gênait le plus pour comprendre ton histoire, c'était l'absence d'oiseaux. Il faut dire que je les cherchais. Partout ! Surtout en mer. J'imaginai le cri de l'Albatros ou bien celui du Cormoran quand nous remontions les filets. Rien. Le calme absolu entre ciel et eau. Ce matin pourtant (une lueur de fierté éclaira le visage du garçon), quelque chose s'est posé sur ma fenêtre, un étrange animal recouvert de plumes.

J'ai visionné les films que tu m'as prêtés et alors, j'ai compris. Le premier oiseau du Svadhâ est né, Kob. Il ressemble à un... HIBOU. »

FIN

La Maison aux deux escaliers

(Angel Olivera Almozara)

Depuis quelque temps, j'habite une maison très particulière, au cœur de la vieille ville. C'est un bâtiment de pierres vétuste et de construction très ancienne, dont on dit qu'il se dressait ici, dans la partie la plus élevée du plus vieux quartier, avant tout autre immeuble du coin. Je me suis aussi laissé dire qu'il abrita, en d'autres temps, un couvent de religieuses cloîtrées ; ce que je crois volontiers car c'est une des maisons les plus bizarres de la ville.

Quand tu viens de la rue, tu passes la porte cochère et, après avoir ouvert la porte intérieure, qui est toujours fermée à clé, tu accèdes à un vieux patio rempli de pots de fleurs et de plantes, avec un puits à droite et des parois très hautes et tout écaillées qui se dressent jusqu'au ciel, lequel découpe, au sommet, un quadrilatère irrégulier. À gauche s'ouvrent deux arches dont chacune correspond à un escalier. Ces deux escaliers, chose unique dans la ville, occupent le même espace, en s'enroulant l'un autour de l'autre. Ainsi unis, ils montent jusqu'à la terrasse, à laquelle ils accèdent par des portes différentes. Des lucarnes ovales à barreaux séparent les deux escaliers et, quand on monte l'un d'eux, on aperçoit, à travers les lucarnes, les gens qui montent ou qui descendent l'autre escalier. Au-dessus de l'arche de droite, celle qui se trouve tout au fond du patio, il y a une série de niches ou d'embrasures, l'une au-dessus de l'autre, jusqu'au niveau de la terrasse, chacune étant protégée par une grille de fer et correspondant à un palier de l'escalier. C'est à dire des deux escaliers, puisque la première niche correspond au premier escalier, la seconde au second escalier, la troisième à nouveau au premier escalier et ainsi de suite jusqu'au dernier étage où on devine une multitude de pots de fleurs.

J'habite le deuxième étage du premier escalier, et je n'ai jamais emprunté l'autre, car je n'ai rien à y faire. Par ailleurs, les occupants de la maison sont peu communicatifs, chacun vit pour soi, et je ne connais donc pas les gens qui habitent l'autre escalier, pour la plupart des veuves âgées et des retraités qui ne sortent jamais de chez eux. Je connais mon escalier, bien entendu, mais je vais rarement jusqu'à la terrasse. Ma femme y va, cependant, quand elle monte étendre le linge, mais elle ne l'a jamais fait de nuit. Au fond, l'escalier et la maison lui font peur, ce que je ne lui reproche pas, car, d'une certaine manière, l'édifice est assez sinistre.

L'escalier proprement dit est étroit, et deux personnes ne peuvent y passer en même temps. Les volées sont courtes et, à partir du deuxième étage, assez irrégulières. Mon escalier a un premier étage, un deuxième, porte à droite. Donc, certains étages donnent sur un escalier, les autres sur l'autre escalier, d'une manière plutôt chaotique. Ainsi, le second escalier n'a pas – il me semble – de troisième étage, puisque deux appartements donnent sur mon escalier, et ils me paraissent assez spacieux. Dans mon escalier, au quatrième, il y a une porte ; puis la cage se divise en deux, et la partie droite monte, chaque fois plus raide, vers la petite porte, moisie et grinçante, de la terrasse ; l'autre forme un coude qui vient finir, quelques marches plus bas, sur un autre étage dont, à première vue, on peut difficilement dire

s'il s'agit du quatrième ou du cinquième, encore que la maison, à ma connaissance, n'ait que quatre étages.

Il se trouve que, dans l'escalier, il n'y a pas de lumière. Simplement, celles qui éclairaient la porte de chaque occupant et celle qui existait quand nous nous sommes installés ici avaient été branchées subrepticement sur le courant de la rue. Quand sont venues les fêtes et qu'ils ont installé les illuminations de la rue, la compagnie d'électricité a découvert la combine et nous a laissés sans lumière, comme il se doit pour des coupables. De sorte que la porte d'entrée est toujours dans l'obscurité ; dans la cour on ne voit rien la nuit, on risque de buter contre le puits, de tomber dedans, et l'escalier est un trou noir. Le propriétaire dit que ce n'est pas son affaire, mais celle de la collectivité, mais comme ici il n'y a pas de collectivité et que les gens se fichent de tout, il n'y a pas moyen de se mettre d'accord, personne n'est disposé à assumer quoi que ce soit, et la maison reste dans l'obscurité, à l'exception de la lampe extérieure située au-dessus de la porte de chaque appartement et branchée sur l'installation intérieure, lampe que l'occupant allume et éteint juste le temps nécessaire pour entrer et sortir. Les vieilles de l'autre escalier, je ne sais pas combien il y en a, mais je crois qu'il y en a beaucoup, montent et descendent avec des bougies qui projettent de grandes ombres, mouvantes et spectrales, à travers les cages et les ouvertures ainsi que sur les parois de la cour et les marches de mon escalier.

Non seulement c'est sombre et inconfortable, ce qui vous oblige à utiliser des lampes de poche quand vous venez de la rue, mais on a une curieuse impression quand on monte l'escalier et que l'on entend quelqu'un d'autre monter de l'autre côté, surtout la nuit, quand on voit, à travers les lucarnes, les lumières vacillantes et fantomatiques de celui qui monte et de celui qui descend tandis que – c'est le plus curieux – vous vous entendez en même temps monter ou descendre votre propre escalier.

Tous les samedis, une locataire doit, à tour de rôle, nettoyer la cour. Comme cela se passe dans tous les immeubles, une occupante, qui, d'ailleurs, habite l'autre escalier, est chargée de dire qui doit faire le ménage et quand. Elle ne le dit pas personnellement, et nous ne connaissons même pas cette dame, mais elle établit une liste au crayon feutre sur papier, puis elle la placarde sur la porte du patio. La liste donne les noms des locataires et indique le jour où chacune d'elles doit faire le ménage. La dame a inscrit le nom de ma femme, mais celle-ci ne la connaît pas non plus, et les voisins de notre escalier ne la connaissent ni de vue ni de nom. Mais moi, je sais de qui il s'agit.

Elle habite le quatrième étage, le dernier. Plusieurs fois, je l'ai vue depuis la cour alors qu'elle regardait en bas. J'ai vu sa silhouette à demi cachée par une petite fenêtre à barreaux, derrière des rideaux bonne femme et un gros rideau à demi tiré. Chaque fois que j'ai regardé là-haut, je l'ai vue, de jour et de nuit, toujours à la fenêtre, toujours entre les barreaux, toujours en train de regarder vers le bas, vers la cour, toujours en train de surveiller. Et, la nuit, je ne vois que sa silhouette sombre, se découpant sur la faible lueur d'une bougie allumée à l'intérieur de son appartement. Personne ne sait son nom, mais elle a toujours été là, au quatrième, et on a raconté à ma femme qu'elle était déjà là quand les parents des locataires les plus anciens sont venus habiter notre immeuble.

Après tout, malgré ses particularités, c'est, en définitive, une maison comme les autres. Tout au moins, je le pensais jusqu'à une date récente.

Ce fut le mois dernier, quand nous avons invité un groupe d'amis à dîner. Il s'est alors produit quelque chose de tout à fait bizarre.

Nous étions tous réunis au salon, à bavarder et à boire tranquillement une bière. Rosi, une de nos invitées, a demandé la permission d'aller aux toilettes. Celles-ci se trouvent au fond de l'appartement, au delà de la salle à manger et de la cuisine, car l'appartement est en forme de J renversé, disposé autour de la cour et de l'escalier. Rosi quitta le salon par le couloir, tandis que nos bavardages animés se poursuivaient. Nous ne faisons pas attention, jusqu'au moment où elle est revenue en pleine crise de nerfs, pleurant de façon hystérique.

Nous nous sommes tous levés, et les dames l'ont faite asseoir dans un fauteuil. Ma femme lui a offert une bière, mais elle ne l'a pas acceptée. Elle a continué à pleurer pendant un long moment ; je la voyais si mal en point que j'ai cru qu'elle allait s'évanouir. J'étais persuadé qu'elle avait vu une souris ou un rat, mais il fallait que celui-ci soit bien gros pour l'avoir mise dans cet état. Si bien que j'ai pris un balai, suis passé par le couloir, la salle à manger, la cuisine, et suis arrivé dans la salle de bains où j'ai regardé dans tous les coins, sans rien trouver de particulier. Mais ma surprise fut grande quand je suis revenu et que Rosi, essuyant ses larmes, expliqua, tout en sanglotant, qu'elle était arrivée à la cuisine et que là, elle nous avait tous rencontrés en train de bavarder et de boire ! Nous nous sommes tous regardés, déconcertés, sans savoir que penser de notre amie. Elle jura ses grands dieux qu'elle nous avait vus dans la cuisine, après nous avoir laissés au salon, et il n'y eut pas moyen de la convaincre de son erreur, malgré tous nos efforts, tant elle y mettait de véhémence.

L'affaire gâcha notre soirée. Plusieurs d'entre nous insistèrent pour raccompagner Rosi chez elle, et tous finirent par s'en aller sans avoir touché au dîner.

Je ne me considère pas comme superstitieux, je ne crois pas aux maisons hantées, aux esprits, aux fantômes, ni à rien de la sorte. Je reconnais que j'aime ce genre d'histoires, comme j'aime les récits de fantastique, de science fiction et de terreur. Mais bon, cela ne veut pas dire pour autant que j'y croie. Et, bien entendu, ce que j'ai pensé de notre amie Rosi, c'était qu'elle était timbrée ou qu'elle avait fumé un joint avant de monter. Cependant, deux nuits après, j'ai commencé à m'inquiéter.

Pili et moi, nous dormions tranquillement quand nous avons été réveillés en sursaut par un chahut considérable. On aurait dit que quelqu'un ou quelque chose tombait bruyamment dans l'escalier et venait frapper avec fracas contre notre porte. La petite Marta se réveilla elle aussi et se mit à pleurer. Pili la prit dans ses bras, et moi, troublé, je m'approchai de la porte palière. J'allumai la lampe extérieure, jetai un coup d'œil par le judas, mais ne vis absolument rien, sinon l'escalier totalement vide. Tout était normal. Je criai : « Qui est-ce ? », mais, bien entendu, personne ne répondit. J'écoutai un moment, mais le silence était total, à part un chien qui se mit à aboyer de l'autre côté de la rue. Enfin, m'armant de courage, j'ouvris le guichet grillagé qui se trouve au milieu de la porte, vestige probable du temps des religieuses, ce qui me permit de voir le palier et ma partie de l'escalier, dans son ensemble, sans ouvrir la porte, ce que, de toute façon, je n'avais pas l'intention de faire. Naturellement, il n'y avait rien, et tout était absolument tranquille, à l'exception

de ce maudit chien qui n'arrêtait pas d'aboyer et qui allait encore réveiller la petite que ma femme avait réussi à rendormir.

Peut-être en d'autres occasions serais-je sorti dans l'escalier pour vérifier, mais l'aventure de Rosi était trop récente dans mon esprit et dans celui de Pili, et nous en sommes restés là. Quoi qu'il en soit, la même chose s'est produite dans l'autre escalier, ou dans la maison d'en face, après tout. Dans cet immeuble si particulier, on entend des voix et des pas qui paraissent venir de son propre étage et qui, en réalité, viennent de l'étage voisin. Cette nuit-là, en outre, il y avait un peu de vent. Nous nous trouvons dans un angle particulièrement exposé aux vents violents qui nous apportent des bruits et des voix de très loin. Et, quand la benne à ordures passe dans la rue, on dirait qu'elle traverse notre chambre à coucher.

Et l'histoire de la douche ? Ça, je ne l'ai pas raconté à Pili, mais, la semaine suivante, j'ai entendu de nouveau des choses bizarres, alors que je me douchais.

L'eau coulait à flot sur moi, et le bruit qu'elle faisait était tel qu'il couvrait tous ceux de l'appartement et de l'immeuble en général. Je n'entendais plus ni la télévision, ni le va-et-vient de Pili dans la cuisine où elle préparait le repas, ni la voix de Marta, ni les bavardages des voisins. Quand, tout à coup, il me sembla que, sous ce bruit, perçait, très faiblement, comme une voix. C'était, en un sens, comme les voix et les images inexistantes que tu crois deviner dans le haut parleur et sur l'écran du téléviseur quand tu essaies de capter une chaîne, que l'imagination te fait croire que tu vois et entends, alors qu'en réalité tu ne vois et n'entends rien, en dehors d'un fourmillement continu. De la même manière, si tu laisses courir ton imagination, tu crois percevoir certains sons sous le crépitement de l'eau qui tombe en abondance et sans arrêt sur toi, sur ton visage et sur tes oreilles. Et moi, à ce moment-là, influencé par les événements des jours précédents, je laissais effectivement mon esprit fébrile vagabonder plus que de raison. Soudain, je crus entendre, d'abord avec difficulté, puis très nettement :

— Au secours ! au secours ! Tirez-moi de là ! Je veux sortir ! Au secours ! AU SECOURS !

J'ai eu un coup au cœur. J'ai été parcouru d'un frisson, comme si j'avais mis les doigts dans une prise électrique, j'ai glissé et je suis tombé dans la baignoire.

J'ai dû faire un bruit terrible, parce que ma femme est tout de suite accourue. Effrayée, elle a ouvert le rideau du bain et m'a tiré de là. Je me suis fortement cogné l'épaule, mais rien de grave, rien qui ne puisse s'arranger avec un peu de pommade. Bien entendu, je me suis gardé de raconter quoi que ce soit à Pili, car c'est une fille qui réagit vivement dans certaines circonstances, et l'incident de Rosi ainsi que les bruits de l'escalier suffisaient amplement.

Mais, par la suite, j'ai éprouvé une certaine inquiétude et je n'étais pas tranquille quand je prenais ma douche. Pendant quinze jours, j'ai remplacé la douche par un bain. Et même maintenant, je me douche en vitesse, avec très peu d'eau et en laissant ouverte la porte de la salle de bain pour bavarder avec ma femme. En tout cas, je n'ai plus entendu de voix.

Pas pendant la douche.

Une semaine après cet incident-là s'est produit celui de Miguel. C'est un homme passionné par les phénomènes paranormaux et les bizarreries de tout genre. Je lui ai raconté l'affaire de Rosi, celle de l'escalier et celle de la douche... Il s'est montré très intéressé et a voulu venir à la maison pour la visiter. En effet, Miguel n'habite

pas en ville mais à la campagne, il apparaît ou disparaît pendant des mois et des années sans que personne ne sache ce qu'il est devenu. C'est précisément à ce moment-là qu'il a refait surface après une période où il avait disparu au point que même ses parents, qui habitent en ville, ne savaient pas où il se trouvait, de sorte qu'il ne connaissait pas mon immeuble. Naturellement, j'ai dit à Pili que Miguel venait jeter un coup d'œil à l'appartement. Je ne pensais pas qu'elle aurait aimé savoir ce que Miguel venait réellement faire, car, après l'incident Rosi, elle ne voulait plus aller seule aux toilettes la nuit et encore moins monter ou descendre les escaliers, sinon en ma compagnie ou en plein jour.

Dans l'immeuble il n'y a, bien sûr, pas d'interphone pour le moment. Le système d'ouverture de la porte cochère consiste en un cordon qui pend dans la cour et que chaque occupant tire depuis son logement, quand quelqu'un actionne le heurtoir. J'ai dit à Miguel d'appeler deux fois et que je lui ouvrirais. Effectivement, il y a eu deux coups de heurtoir à l'heure convenue, neuf heures du soir, et j'ai tiré le cordon depuis la fenêtre de la cuisine. On est entré dans la cour, et j'ai attendu. Comme personne n'appuyait sur la sonnette de l'appartement, j'ai ouvert la porte, au cas où... Mais je n'ai vu personne dans l'escalier. J'ai entendu des pas en haut, mais, apparemment, dans l'autre escalier. J'avais dû ouvrir à un voisin ou au visiteur d'un voisin. Je suis rentré, et nous avons continué à attendre tandis que Pili préparait le dîner. Il était bientôt dix heures. Miguel n'était pas arrivé. J'ai donc téléphoné chez lui, à la campagne, mais personne n'a répondu. Cela ne m'a pas trop étonné, car l'ami Miguel, indépendamment du fait qu'il est assez imprévisible dès qu'une femme croise son chemin, est extrêmement distrait. J'ai donc considéré qu'il n'y avait plus lieu d'attendre, tandis que ma femme était furieuse de voir que son dîner restait en plan.

Toutefois, quelques jours plus tard, j'ai bien été obligé de m'inquiéter, car le téléphone ne répondait toujours pas, et les parents ne savaient toujours rien. Je me suis inquiété quand ceux-ci, alarmés, m'ont appelé le vendredi, car il était absent de son travail depuis deux jours, exactement depuis que nous l'avions attendu, et il n'avait pas donné signe de vie. Les parents et nous-mêmes avons appelé d'autres amis et relations, mais personne n'avait eu de nouvelles de Miguel depuis cette date. Qu'il disparût, c'était normal ; qu'il fût absent de son travail sans prévenir, c'était tout à fait étrange.

Un de ses amis qui habitait la campagne, pas très loin de chez lui, alla voir lui-même. Il ne trouva personne à la maison, mais il trouva les chiens qui aboyaient lamentablement et n'avaient rien mangé. C'était décidément très alarmant, car Miguel pouvait oublier le monde entier, y compris ses parents, ses copines et ses amis, mais, en aucun cas, il n'aurait abandonné ses animaux. Il n'y avait pas de voiture, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'il n'était pas à la maison. De toute manière, il était pratiquement impossible d'entrer. Malgré tout, les parents attendirent le lendemain pour appeler la police, pensant que leur fils avait atterri quelque part avec une de ses conquêtes. Mais on ne trouva trace de Miguel ni à la campagne ni en ville, ni dans les hôpitaux, ni ailleurs. Son ami de la campagne parvint à s'introduire dans la maison en cassant une vitre. Il visita les lieux de la cave au grenier et ne rencontra rien d'anormal, rien qu'une pile d'assiettes sales dans le lave-vaisselle et du linge usagé sur les chaises et sur le sol, d'où il déduisit que Miguel n'avait pas l'intention de s'absenter.

Ce n'est qu'après une semaine de recherches et d'appels téléphoniques que l'on découvrit sa voiture. Elle était dans le parking public, à cinq minutes de chez moi.

On eut la confirmation qu'elle se trouvait là depuis le soir où Miguel devait venir me voir, depuis huit heures, une heure avant notre rendez-vous. Nono, de la librairie Jaime, assura à la police que Miguel était passé au magasin juste avant la fermeture, à huit heures et demie. C'est ce que m'ont dit les deux agents qui sont venus à la maison. Je leur ai expliqué ce que je savais, mais sans mentionner en quoi que ce soit l'affaire Rosi.

Malgré tout, personne n'a revu Miguel depuis lors, et il s'est écoulé près d'un mois. Le mystère est total. Personne ne comprend comment il a pu s'évanouir ainsi sans laisser la moindre trace. Mais ça ne fait pas de doute, j'ai froid dans le dos rien que d'y penser : il a disparu entre la librairie et mon domicile. Je sais que la police a interrogé les voisins, ce qui ne me plaît guère, bien qu'elle soit, je le reconnais, tenue de le faire. En effet, le type du dessous, du premier, qui ne m'adresse la parole que pour se plaindre des fuites d'eau, me l'a dit. Il ne me manquait plus que ça : qu'ils me considèrent comme suspect parce qu'un de mes meilleurs amis a disparu de la surface de la Terre ! Miguel ! Où t'es-tu fourré, connard ?

La nuit dernière, j'ai fait un cauchemar affreux. J'ai rêvé que quelqu'un m'appelait, criait, très loin, me demandant désespérément de l'aide.

Je ne voyais pas son visage, mais il courait dans l'obscurité le long de ce qui semblait être un labyrinthe en pente et sinueux. Il courait, courait et n'arrivait nulle part. Il m'appelait par mon nom, avec une angoisse croissante, chaque fois plus fort et plus près. Pris d'une terreur indicible, je voyais cette silhouette, cette ombre, monter ou descendre – je ne sais pas – des escaliers sinistres et étroits qui ressemblaient horriblement à ceux de mon propre immeuble. Je le sentis venir vers moi. Je reconnus la voix. C'était celle de Miguel ! Il criait plus fort, avec un désespoir indescriptible, et j'ai vu ou perçu qu'il entrait dans ma maison, qu'il pénétrait jusque dans la chambre où nous dormions, Pili et moi !

Je poussai un hurlement sauvage, affolé, en même temps que je me réveillai, d'un coup, et bondis hors de la chambre, pris de frénésie et couvert de sueur – pour constater que la porte de la chambre restait fermée, qu'il n'y avait rien dans la pièce, rien que ma femme, l'enfant et moi. Marta se réveilla elle aussi, éclata en sanglots. Pili, dès qu'elle vit que j'allais bien, que j'avais simplement fait un cauchemar, la prit dans ses bras et, non sans mal, finit par la calmer. Au bout d'un moment, elle se rendormit.

Moi, par contre, je ne parvins pas à retrouver le sommeil.

Je me suis souvenu de quelque chose qui s'est passé la semaine dernière, qui ne semblait pas avoir d'importance mais qui m'a fait réfléchir. J'étais seul à la maison quand on a appelé en bas, par deux fois. Je ne suis pas allé ouvrir, parce que j'étais aux W.C. Ce sont les voisins qui ont ouvert. Je n'attendais personne, de sorte que je n'étais pas sur mes gardes, mais, pendant que je tirais la chasse, on a appelé à la porte, on a sonné. Je suis sorti de la salle de bain à la hâte, j'ai ouvert et je suis tombé sur un employé du téléphone, en bleu de travail, qui tenait une boîte à outils. Il demanda un Tel, un nom qui ne rappelait rien, ce que je lui dis. Il parut surpris et demanda si ce n'était pas le deuxième à gauche. Je lui répondis que non, et il insista, précisant qu'il avait pris l'escalier de gauche. Je souris et lui expliquai que mon étage se situait au deuxième de l'escalier gauche, mais que dans l'autre escalier il y avait deux deuxièmes, un deuxième droite et un deuxième gauche, et que ce dernier était le seul deuxième gauche de la maison, bien qu'il se trouvât dans l'escalier de droite.

« Une drôle de maison », me répondit-il. Il me remercia et s'en alla. Et je ne m'occupai plus de cette affaire. Jusqu'à maintenant, jusqu'à ce que, en pensant à Miguel, j'ai commencé à réfléchir.

Miguel ne connaissait pas l'immeuble. Est-il possible que, ce soir-là, il ait effectivement frappé à la porte cochère et qu'il soit monté par le mauvais escalier. Je secoue la tête et rejette non pas l'idée, mais ce qu'elle implique. Quelle pensée absurde que j'ai là ! Bon, Miguel a pu, en effet, se tromper d'escalier. Il ne serait ni le premier ni le dernier. Et alors ?

J'ai essayé de me concentrer sur mon travail, devant le clavier de l'ordinateur, mais, sans cesse, mon imagination est revenue à la charge, chaque fois plus pressante, faisant naître des fantasmes de plus en plus absurdes et décousus. Enfin, j'ai regardé instinctivement par la fenêtre le patio, les murs blancs – qui un jour furent blancs et qui, maintenant, sont gris et écaillés, les fenêtres fermées, les canalisations rouillées, les chéneaux et les toiles de la terrasse, sans rien voir et sans savoir ce que je comptais voir. J'ai cherché la fenêtre de la vieille en question, mais je ne l'ai pas trouvée, et, d'ailleurs, je sais que je ne peux pas la voir d'ici parce que la fenêtre en question se trouve de ce côté-ci de la cour, deux étages au-dessus du mien et, par conséquent, hors de mon champ visuel. Je suis revenu m'asseoir devant l'ordinateur où je suis resté pensif pendant un long moment. J'ai été tenté de prendre une cigarette dans le paquet que Pili avait laissé sur le rebord de la fenêtre, bien que j'aie cessé de fumer depuis des années et, finalement, je me suis levé à nouveau et, en pantoufles, je suis sorti de l'appartement.

La nuit tombe. Le soleil se couche et le ciel, au-dessus de ma tête, découpé par les bords de la terrasse, s'assombrit. Je suis dans la cour, près du puits. Là-haut, la vieille se tient, comme toujours, derrière sa fenêtre, toujours dans la même posture, toujours en train de surveiller et d'espionner, vieille sorcière. Une pâle lumière de bougies éclaire la pièce. Vieille avare ! Est-ce qu'elle ne peut pas se payer l'électricité ? Pourquoi est-elle toujours là ? Est-ce qu'elle ne dort pas, ne mange pas, ne va pas pisser ?

Ce soir, plus que jamais, la cour est particulièrement sinistre. Il souffle un peu de vent d'est qui siffle et ulule à travers la terrasse, comme s'il portait les lamentations d'âmes en peine. Bien sûr, l'escalier est dans l'obscurité ; seules de rares lumières, provenant de quelques fenêtres, sont allumées dans tout l'immeuble. Il y a un téléviseur qui marche au second. Des enfants jouent au troisième. Mais la cour est de plus en plus sombre, bien qu'il ne fasse pas totalement nuit. Les murs paraissent plus vieux, plus écaillés, gris, sales, pulvérulents et crevassés, plus humides que jamais. La maison tout entière semble attendre, menaçante.

Une voix intérieure me dit de laisser tomber, de ne rien faire, d'attendre à demain. Une autre voix me dit que je pourrai pas dormir, qu'il me faut monter, gravir ce maudit, ce sinistre escalier que je n'ai jamais emprunté. Le sens commun me dit qu'il est stupide d'avoir peur, que je ne risque rien, sinon de me casser la figure si je ne me sers pas de la lampe que je tiens à la main. Et le même sens commun me dit que je me comporte comme un imbécile, comme un idiot amateur d'histoires à faire peur qui, chaque fois, se laisse suggestionner par sa propre imagination, pensant des choses dont il sait qu'elles sont impossibles. Je pense à Pili quand elle reviendra de chez sa mère avec la petite et comment elle va se moquer de moi quand je lui raconterai, moi qui n'ai pas peur des histoires à dormir debout, qui ne crois ni aux fantômes, ni aux vampires, ni aux ovnis ni à toutes ces sottises.

Et alors, sans y penser, je me laisse porter, je fais un pas un avant et je me dirige vers l'arche du fond, vers l'escalier de droite, celui que je n'ai jamais gravi et que, à vrai dire sans savoir pourquoi, je commence à monter.

Les ténèbres les plus noires, les plus sinistres et les plus complètes règnent dans l'escalier. On ne voit rien, pas même ce qu'on pouvait attendre à cette heure. C'est comme si la clarté décroissante du ciel et la lumière qui sort de quelques-unes des fenêtres du patio butaient contre une barrière qui lui fait obstacle et l'empêche de pénétrer, tant soit peu, l'obscurité si dense, si épaisse qu'on pourrait la couper au couteau. Une lueur parvient, à travers la lucarne ovale qui donne sur l'autre escalier, le mien, mais elle n'améliore en rien la visibilité là où je me trouve en ce moment. J'ai allumé la torche dès que j'ai mis le pied gauche sur la première marche ; je suis monté lentement et précautionneusement jusqu'au premier étage. La cour a disparu quand j'ai passé le premier angle, au premier tournant de l'escalier. J'observe les marches que j'éclaire à mesure que je monte. Ce sont de vieilles marches de pierre, comme celles de mon escalier, en tous points identiques, tout aussi usées. Les murs qui furent blancs jadis, car il y a longtemps qu'ils n'ont pas été passés à la chaux, font apparaître des taches sombres, des écaillures et des fentes. Ils dégagent une odeur désagréable d'humidité et de moisi. Je passe devant deux portes de bois abîmées par l'usure, le manque d'entretien et par le temps, puis je me dirige vers le second étage, passant contre la grille qui donne sur le patio, d'où viennent, très atténués, le son lointain d'une partie de football à la télévision et les cris d'enfants qui jouent. Les marches sont maintenant de bois et de brique rougeâtre, comme dans mon escalier, à partir de mon étage. Tout reste obscur, et je ne distingue pas d'autre lumière que celle de ma lampe. Foutus voisins ! Personne qui allume la lumière de sa porte. Ou bien est-ce que, chez eux, ils n'ont même pas l'électricité ? En haut non plus, je ne vois aucune lumière.

Maintenant que je m'arrête, quelqu'un monte l'escalier en même temps que moi ; on entend les pas tout près. C'est quelqu'un qui monte ou qui descend, derrière ou peut-être devant moi. Est-ce dans cet escalier ou dans l'autre ? Je tends l'oreille, et ne suis pas très sûr que ce ne soit pas l'écho de mes propres pas. Je fais halte, et je ne les entends plus. Je continue à monter, et, de nouveau, je les entends. Maintenant je suis sûr qu'ils viennent de l'autre escalier, mon escalier. Je passe devant la lucarne et ses barreaux ; je distingue une lumière vacillante, une lumière électrique, celle d'une torche. Je m'arrête, et l'autre s'arrête aussi. Il se trouve à la hauteur de mon appartement. Ou bien se trouve-t-il plus haut ? Non. Au-dessus de moi passe mon escalier, au-dessous également ; de même de mon côté, de l'autre côté du mur. Qui est-ce qui s'est arrêté à ma porte ? Je n'attends personne. Pili ne rentrera pas tout de suite, et, auparavant, elle me téléphonera. De plus, aucun de mes amis ne viendrait me voir avec une torche. Je grimpe encore deux marches, et l'autre fait de même. Je stoppe, et l'autre stoppe à nouveau. Je commence à m'inquiéter. Ça n'est pas un hasard ; ça n'est pas du tout normal. Je reviens en arrière et, par la lucarne, je jette un coup d'œil sur mon escalier. Je vois la lumière d'une lampe, mais pas la porte. Quelqu'un se fiche de moi, ça ne fait pas de doute. Mais pourquoi ? Merde ! je ne trouve pas ça drôle. Je suis sûr que c'est un des gosses du voisin de dessous. Que je l'attrape ; je lui apprendrai.

De nouveau, je dirige la lumière de la lampe vers le haut. L'escalier continue, interminable. Je me décide et reprends l'ascension. L'autre, qui que ce soit, recommence à monter. Maintenant, je vois deux autres portes ; je ne sais pas très

bien si ce sont celles du deuxième ou du troisième, parce que, étant donné mon inquiétude, je ne m'y retrouve plus. Merde ! Je me laisse impressionner comme un collégien. Sous aucune des deux portes il n'y a de lumière ; toutes deux sont abîmées, délabrées. Les ampoules au-dessus des deux entrées sont éteintes. Est-ce qu'il n'y a personne dans tout l'immeuble ? L'escalier tourne deux fois sur la gauche, se lovant autour du mien comme un serpent, non, comme un énorme ver. Il sent très mauvais ; on dirait une odeur d'œufs pourris ; ça doit être les canalisations de ce vieil immeuble. Quand vont-ils arranger ça ?

Je crois qu'en effet ce sont les portes du deuxième, de l'autre deuxième. Mais il n'y a personne. J'appuie sur la sonnette, mais elle ne marche pas. Pourtant, je sais que quelqu'un habite ici. La porte est vieille, je dirai même très vieille, comme celle de l'appartement contigu. La peinture qui les recouvre toutes les deux s'écaille ; elle tombe en morceaux. Qu'est-ce que c'est que ces gens qui n'entretiennent pas la porte de leur propre logement ! Je frappe plusieurs fois, mais personne ne répond. J'écoute attentivement, mais je n'entends rien, rien que ma propre respiration. Et – oui – le vent qui souffle sur la terrasse et dans la cour. En échange, je ne perçois ni la télévision ni les enfants que j'entendais il y a quelques minutes.

Je laisse le deuxième étage derrière moi et continue à monter. Ici, l'escalier bifurque : vers la gauche et tout droit. À gauche, il disparaît derrière un angle, quelques marches plus haut. L'obscurité est totale. Ici, il ne parvient pas la moindre lueur de l'extérieur. Je continue par la cage principale, puis je tourne encore à gauche. Je passe devant l'ouverture entièrement grillagée qui donne sur la cour. Les rares lumières allumées dehors sont pâles et brumeuses. Je ne perçois pas de bruit, pas le moindre, à part le vent. Seulement les pas sur les marches qui me semblent être l'écho des miens. Ou bien ne le sont-elles pas ? Au diable ! Je dois être au quatrième étage. Dans un moment, je sortirai sur la terrasse.

Sur le palier où je me trouve en ce moment, il y a une porte très ancienne et moisie, comme toutes les autres. Ici aussi, les lumières sont éteintes. J'appuie sur la sonnette ; elle ne marche pas. Personne ne répond quand je frappe. Apparemment, je suis seul dans l'escalier. De nouveau, je tourne à gauche, et l'escalier continue à monter. À droite, il y a un étroit palier, occupé par un grand coffre de bois rongé par les vers, aux ferrures rouillées, et couvert de toiles d'araignée. Mon Dieu ! Il y a vraiment des gens qui vivent ici ? Je tourne une fois, et encore une fois. Le silence est total, excepté le bruit de mes pas, l'écho qu'ils provoquent, ma respiration de plus en plus inquiète, agitée, et le vent qui hurle à l'extérieur. Ma lampe éclaire les marches qui montent, et montent, qui ne finissent jamais. Je tourne encore une fois à gauche, m'accrochant à la rampe de bois fragile et déglinguée, et je tourne encore une fois. Je passe devant une autre ouverture donnant sur la cour, garnie de haut en bas de gros barreaux de fer rouillés. À nouveau, je me trouve à une bifurcation, avec un autre escalier qui s'en va vers la gauche. Il y a un autre palier et une autre porte avec une fenêtre à barreaux sur le côté, et un volet de bois fermé de l'intérieur. Puis, l'escalier continue.

Ça n'est pas possible. Je devrais être sur la terrasse. Combien d'étages ai-je grimpés ? Toujours plus inquiet, je poursuis, enrageant de ne pas arriver en haut, de ne pas avoir encore atteint cette fichue terrasse. L'escalier continue à se tordre sur lui-même et tout autour de l'autre cage. Il y a toujours les étroites lucarnes qui donnent sur mon escalier, mais je ne vois rien à travers, sinon mon propre escalier enveloppé de ténèbres. Un autre palier, avec une autre porte, encore plus vétuste

que les précédentes. Toujours dans l'obscurité. Je sonne et, bien entendu, personne ne répond. Sans doute sont-ils tous partis à la foire. Découragé, je vois que l'escalier continue, continue, sans fin. Bon Dieu ! Je suis sûr que cet immeuble n'a que quatre étages, et je suis au moins au sixième ! Qu'est-ce qui se passe ! Je regarde à travers l'ouverture qui donne sur la cour, toujours obscure, toujours silencieuse. Levant les yeux, je vois la terrasse, quelques mètres plus haut et, baissant les yeux, je vois les murs sombres, noirs et humides qui descendent jusqu'à la cour. Mais tout est si obscur que je ne distingue pratiquement rien. Cependant, j'ai dû me tromper, car je ne compte que trois étages au-dessous de celui où je me trouve.

J'en ai assez. Je suis plutôt nerveux, et je commence à penser des choses toujours plus extravagantes. J'en ai marre de cet escalier sinistre, de cet immeuble obscur où il n'y a personne, pas même une lampe allumée. Quelle sottise, venir ici, tout seul, à cette heure de la nuit ! Je reviendrai demain, à la lumière du jour, si je décide de revenir. Mais pour quoi faire ? Qu'y a-t-il ici qui vaille la peine d'être vu ?

Le bruit de mes pas, qui résonne comme si quelqu'un me suivait, me rend toujours plus nerveux. Je reviens par où je suis venu, accroché à la rampe, descendant d'un bon pas les marches que j'éclaire de ma lampe. Je passe un palier, puis un autre, rapidement, sans m'arrêter, impatient d'arriver en bas. Foutue maison, foutues vieilles qui ne prennent pas la peine d'éclairer. Descendant un étage après l'autre, je passe ou crois passer par une des bifurcations, et je continue à tourner à mesure que je descends, toujours sur la droite. Je dois être au premier. Dans peu de temps, je serai dans la cour. Je continue à descendre, d'un pas pressé, le maudit escalier enveloppé de ténèbres. Et, ce faisant, j'entends le bruit de pas rapides qui descendent en même temps que moi. Ils retentissent derrière moi, ils retentissent dans l'autre escalier. Ou bien ce sont les échos de mes pas ? Je préfère ne pas le savoir, je préfère ne pas y penser. Un autre palier, d'autres portes, des tournants et des tournants. Je descends toujours, et l'escalier continue.

Bon Dieu de Bon Dieu ! Je devrais être en bas ! Par tous les saints ! Combien d'étages ai-je descendus ? Je m'arrête, troublé, et jette un coup d'œil autour de moi : les murs chaulés qui tombent en morceaux, la rampe de bois, les vieilles marches de pierre, de bois et de brique, les lucarnes ovales qui donnent sur l'autre escalier, le mien, dont je n'aurais jamais dû sortir. J'ai le souffle coupé, je commence à suer abondamment, bien que nous soyons en octobre. Merde ! Je dois me tromper. Ce n'est pas possible que je ne sois pas encore arrivé au niveau de la rue.

Je descends encore quelques marches et regarde, à travers la grille du palier, vers le bas, vers la cour. Il me semble distinguer le puits, les pots de fleurs et la moto garée par le voisin du premier. J'aperçois faiblement les lumières de la rue qui filtrent par la vitre de la porte cochère et sous la porte intérieure qui est fermée. Oh ! Si je suis toujours au troisième, il en reste encore trois sous moi ! Je regarde en haut, et je vois la balustrade de la terrasse, le ciel sombre, rougeâtre, chargé de nuages rapides, chassés par un vent qui souffle furieusement. Ce n'est pas possible ! J'ai descendu pendant un bout de temps, et il n'y a qu'un étage au-dessus de moi ! Je suis au même point qu'il y a un moment, quand j'ai commencé à descendre !

Je ferme les yeux, serrant fortement les paupières, puis je les ouvre. Je suis devenu cinglé, ou quoi ? Ça ne peut pas se produire. Ça ne peut pas m'arriver, à moi ! Ce sont mes nerfs, mon imagination qui me jouent un mauvais tour. J'inspire profondément. Je continue à descendre, mais, cette fois, je compte chaque étage. Un... deux... trois... Quatre ! Cinq ! Bon Dieu ! L'escalier continue ! De nouveau, je

regarde la cour... Je suis au troisième étage ! À deux étages de cette saloperie de terrasse ! Mon corps est saisi d'un tremblement ; je m'accroche à la grille de toutes mes forces, tandis que la sueur m'inonde le visage, le cou, la poitrine... Alors je regarde la dernière fenêtre, exactement la dernière sous la terrasse, et je vois la silhouette de la vieille, cachée derrière le rideau bonne femme et à demi couverte par le gros rideau, se découpant sur la lueur sinistre et tremblante des bougies. Et je m'aperçois qu'elle me regarde ! Une lumière vient d'en bas, du patio et l'éclaire faiblement... Je la vois qui me regarde droit dans les yeux en me souriant de façon machiavélique, à vous donner des frissons dans le dos ! Elle se rit de moi. Sur sa figure, je distingue une effroyable expression de satisfaction, de plaisir et de triomphe !

Tous mes poils se hérissent. Je sursaute comme si j'avais reçu une décharge électrique, et je descends les marches en courant, sans vraiment prendre la peine de m'éclairer avec la torche. Je cours, je cours, terrorisé, sautant d'une marche à l'autre, sautant deux marches à la fois, puis trois. Je dégringole un, deux, trois, quatre, cinq et jusqu'à six étages, jusqu'à ce que je me prenne les pieds, tombe, roule et bute contre la paroi.

L'épaule, les côtes et le bras me font mal, mais je panique tellement que je ne pense pas à la douleur, bien que je n'aie apparemment rien de cassé. Atterré, je m'aperçois que j'ai perdu la lampe. Grand Dieu ! Pas ça ! Je tâte autour de moi, désespérément, comme un fou, marche après marche, sans la trouver. Dans ma cervelle s'est gravée l'horrible expression de la vieille, et je ne veux rien d'autre que sortir de là. Alors je trébuche contre quelque chose sur le palier, et je fais un bond. Je me jette en arrière, monte quelques marches, et mes pieds heurtent un objet métallique. La lampe ! Je la saisis de mes mains tremblantes et j'actionne l'interrupteur. Dieu merci, elle fonctionne. Je dirige le faisceau vers le bas, et je pousse un cri d'horreur ! Je crie comme un fou, comme un possédé, et je continue à crier jusqu'à perdre le souffle. Là, sur le palier, gît le corps rigide de l'employé du téléphone qui, l'autre jour, a sonné chez moi. Il a maintenant les yeux grands ouverts, des cernes énormes, le visage décomposé, les cheveux blanchis, la barbe de trois jours et la langue tirée ! Il a les bras ouverts et ses mains serrent convulsivement le câble de téléphone avec lequel il s'est étranglé !

Je dégringole l'escalier, fuyant l'épouvantable vision, et, appuyant le visage contre la grille diabolique qui me sépare de la cour, je vois la vieille sorcière qui reste au même endroit, au même niveau qu'auparavant, alors que, moi, je reste ici, au même endroit qu'il y a une heure, bien que j'aie descendu une douzaine d'étages dans un immeuble qui n'en compte que quatre. La vieille, la maudite, l'horrible vieille me rit en pleine figure. Je sens mes cheveux se dresser sur ma tête, puis je regarde vers le bas. Je distingue vaguement, comme à travers une brume épaisse, la porte de l'immeuble qui s'ouvre vers l'intérieur, une voiture d'enfant qui entre, suivie de ma femme. J'entends celle-ci m'appeler, et je hurle désespérément son nom :

« PILIIIIIIII !!! »

Je crie de toutes mes forces, mais elle ne m'entend pas. Elle ne m'entend pas ! Elle ne m'entend pas ! Elle m'appelle, et je l'entends, mais elle ne m'entend pas ! Elle prend la petite Marta dans ses bras et monte l'escalier, notre escalier. J'entends, très loin, une sonnette qui résonne, *ma* sonnette. De nouveau, je regarde la fenêtre à barreaux de la vieille. Celle-ci sourit plus diaboliquement encore, la bouche ouverte sur quelques dents rongées et pourries, noires comme le diable. Derrière elle, la

lumière des bougies est devenue rouge, rouge comme un incendie, comme le ciel couleur de sang qui se découpe au-dessus du patio et de la terrasse, rouge comme l'enfer ! Je vois Pili ressortir avec la petite, la remettre dans la voiture et regagner la rue sans entendre mes cris épouvantables.

Je descends en courant, hurlant comme un possédé, sautant par-dessus le cadavre de l'employé du téléphone. Je descends, je descends tout en étant sûr que je n'attendrai jamais la cour, quel que soit le nombre d'étages que je descende. Je regarde les portes et j'ai la certitude d'être passé devant, non pas une fois mais plusieurs fois. J'ai la certitude que je peux bien appeler, personne ne me répondra, parce qu'il n'y a personne, que la maison est morte. Seule habite ici la maudite sorcière, celle qui tient la liste pour le nettoyage, celle qui maintenant me tient en son pouvoir.

Ma lampe éclaire quelque chose qui est étendu sur le sol, dans le tournant suivant de l'escalier. Je n'ai pratiquement pas sursauté. J'approche la lumière de cet autre cadavre tout recroquevillé sur lui-même, comme dans une posture fœtale, le corps d'un homme au visage amaigri, émacié, la peau noirâtre, avec une barbe de plusieurs jours, le visage d'un homme jeune mais prématurément vieilli, en état avancé de décomposition, dégageant une puanteur indescriptible et entouré de mouches. C'est le corps d'un homme littéralement mort de faim. Et, Dieu me pardonne ! je le savais avant de reconnaître, non sans difficulté, ses traits. C'est le cadavre de mon ami Miguel !

Je n'ai plus la force de crier, je me mets à pleurer, à pleurer comme un enfant, à rire comme un cinglé, me rendant compte alors que je franchis dans l'instant même le seuil de la folie. Bienheureuse folie qui m'évite l'horreur atroce de savoir que je ne parviendrai jamais à sortir de ce maudit escalier ! Alors je descends les marches en riant, en riant et en pleurant, me cognant la tête contre les murs, contre les vieilles portes moisies, pourries des appartements que personne n'habite, foulant de temps à autre les cadavres putréfiés et décomposés, les squelettes décharnés et les os dispersés de tous les imbéciles qui, avant moi, ont gravi par erreur cet escalier ténébreux, malodorant, effrayant, infernal, alors qu'ils auraient dû passer par l'autre escalier.

FIN

© Angel Olivera Almozara. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Titre original : *La Casa de las dos escaleras*. Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud.

Toby ou l'oreille fendue

(Pierre Jean Brouillaud)

— Qu'est devenu Toby ? fit Willy, le bibliothécaire. C'est ce que me demandent les habitués devant le gros matou noir qui dort près du chauffage, dans la salle de lecture.

— En effet, confirma le docteur Snyder. Tout le monde se pose la question. Et qu'est-ce que tu leur réponds ?

— Toby ? Mais vous le voyez. C'est lui... Ils sourient d'un air entendu. Ah ! oui ! Je comprends. Vous lui avez donné le même nom. Touchant ! Moi, je n'insiste pas. Ce serait trop long à leur expliquer. Et ils ne comprendraient pas. Mais je pourrais leur dire : regardez bien : l'oreille fendue dans une bagarre, une moustache plus courte que l'autre. Ça ne trompe pas. Vous voyez bien que c'est Toby, le vrai, le seul, l'unique. Resterait à leur raconter comment et pourquoi il a changé de pelage.

— Au *Blue Buzzard*, on prend son temps, dit Harry, le Professeur. Tonio va nous servir une tournée. Willy, on t'écoute.

— C'est par toi que tout a commencé, Harry.

— Par moi ?

— Oui. Quand tu as parlé d'univers parallèles. Ce qui a été le déclic. J'avais déjà lu des trucs là-dessus, bien que je n'aie pas trouvé grand-chose dans notre bibliothèque municipale. Je me suis mis à rêver, à cogiter, à fantasmer. Ça devenait une idée fixe. Par exemple, admettons que l'on puisse passer d'un univers à l'autre. Va-t-on retrouver le même décor ? En quoi sera-t-il différent. Naïvement, j'imaginai, par exemple, qu'il se situerait pour nous comme inversé par un effet miroir, la gauche à droite et la droite à gauche. Et ainsi de suite. Ça devenait une obsession. Comment elle a tourné, je ne l'ai encore jamais raconté à personne. Mais si ça vous amuse...

— Vas-y ! fit le chœur des clients.

— Un beau matin, au réveil... Je dis bien : au réveil. Pas besoin de me pincer ; je suis parfaitement éveillé, conscient, lucide. Un beau matin donc, j'ai comme des troubles de vision. Un voile. Je cligne. Un œil, puis l'autre. Je me frotte les paupières. Le passage ! Oui ! Il s'annonce. À force d'y penser, de le chercher, de le vouloir, ou peut-être par le plus grand des hasards, je l'ai enclenché. Sur un simple fondu enchaîné, vous connaissez. Mais un fondu au blanc, un blanc lumineux, aveuglant presque. San Juan un, le nôtre s'est estompé, effacé.

San Juan bis apparaît encore floue, aux contours indistincts. Identifiable, pourtant. Le port, sa jetée et son phare, l'ancien bassin de radoub occupé par la drague et la ronde incessante des goélands. Je renifle l'odeur familière du goudron. L'image se précise. Hallucinant ! Je me trouve devant le panneau d'agglomération. Il comporte deux mots, tout au moins deux groupes de signes ressemblant à des lettres. SAN JUAN en langue locale sans doute. Des caractères comme ceux que vous pouvez voir sur des inscriptions très anciennes ou très exotiques et tout aussi indéchiffrables, énigmatiques, pour les profanes et même pour les bibliothécaires de mon espèce habitués à toutes sortes de grimoires.

— Essaie de te souvenir, de les visualiser, fit le docteur Snyder.

Willy traça dans l'air des lignes brisées, hésitantes, un dessin assez informe.

— Hum ! grogna le docteur.

— La prochaine fois, prends ton appareil photo, lança une voix.

— Je débarque – façon de parler... J'arrive de notre monde en plein après-midi.

Il fait une chaleur étouffante. Sur le quai qui ne semble peuplé que de goélands, je distingue bientôt deux personnages qui déambulent. Je ne les connais pas. Ce qui me plaît, tout d'abord. San Juan bis n'est pas, comme on disait naguère, une copie carbone de notre ville bien aimée, puisqu'il y a ces inconnus. Je constate un décalage qui annonce toute une série. Ensuite, je suis quand même un peu déçu de découvrir qu'ils ne me prêtent aucune attention. Ce qui tend à infirmer mon impression première. Pour eux, je fais partie du décor. Puis je les observe. Je me dis que ça doit être des marins à voir leur démarche chaloupée, caractéristique. Gens de mer et de passage. Je ne peux donc en tirer aucune conclusion. Je m'approche. Ils ne semblent pas s'apercevoir de ma présence. Ils bavardent dans une langue qui m'est étrangère. Ce qui, en soi, n'a rien d'étonnant chez des marins. Ou bien parlent-ils la même langue que celle du panneau d'agglomération ? Je remonte vers le centre ville. Quelques habitants vaquent à leurs occupations. Ceux-ci, je les reconnais. Dan O'Connor, par exemple. Je les salue. Apparemment, ils ne m'ont pas remarqué ni entendu. Mon salut reste sans réponse. Par une sorte de crainte assez irréflectie, je n'insiste pas. Alors je me mets à la recherche du *Blue Buzzard* bis. Je me dis : notre établissement favori, ce sera le test. Je tourne la rue. Pas d'enseigne qui grince au vent du large. Pas trace de *Blue Buzzard*. À sa place, un bâtiment de briques noirâtres d'où sortent par rafales des bribes de cantiques. J'entre. Daisy Mitchell est à l'harmonium. Je l'identifie par sa coiffure à bandeaux délicieusement rétro... J'ai l'impression qu'elle m'a repéré ; Je lui fais un signe amical. Pas de réaction. En échange, un petit vieux, inconnu, tout rabougri mais conscient de mon existence, me refile un livre de psaumes. Que puis-je en faire ? Je ne comprends pas un traître mot. Quand la ferveur de la congrégation atteint son paroxysme, je glisse le livre sous un banc et m'esquive. Je fais demi-tour et m'engage dans Anchor Lane, MA rue... Me voici devant chez moi... *My God !* Ça devait arriver. Sous le porche, dans son rocking chair se balance mon double, celui que j'appellerai Willy deux, pour plus de commodité... Bon... Le double lève les yeux, m'identifie. Vous me direz : pas étonnant qu'il t'ait reconnu, lui. Il est ainsi le seul à réagir, avec le petit homme au livre de cantiques. On peut quand même se demander – pardonnez cette digression – s'il ne faut pas une sensibilité particulière pour détecter ces... phénomènes. Mais je ne voudrais pas donner l'impression que je m'adresse des compliments. Passons... Willy deux ne manifeste à me voir aucune surprise (à croire que ça lui est déjà arrivé), rien qu'un certain agacement lisible dans ses yeux. Je dis : dans ses yeux parce que, s'il a marmonné quelques mots, ceux-ci sont incompréhensibles. Marins ou pas, San Juan bis, vous l'avez saisi, ne parle pas notre langue. Là, en particulier, cesse le parallélisme. Ce qui ne simplifie pas les choses. À lui, du moins ma présence n'a pas échappé. Bien au contraire. Très vite, il quitte son fauteuil et se met à gesticuler. Cocasse, nous tentons de nous expliquer par signes. Quel effet ça produit de se trouver en face de son double ? On a beau s'y attendre, un effet bizarre, mais, bientôt, oui, c'est l'agacement qui l'emporte. Pourquoi ? Pas seulement parce que les deux interlocuteurs, faute de langage commun, ont du mal à se comprendre. Mais tout d'abord parce que, chez le « parallèle », le manque de surprise m'irrite. Serais-je un personnage si banal que mon apparition semble une évidence ? Et surtout parce que le double, cette image de soi, on ne l'aime pas. On se trouve mal foutu, trop long par ci, trop court par là, le nez de travers, les oreilles décollées. Mal fagoté, mal rasé, une sale gueule. On

compare. On voudrait que l'image soit une mauvaise copie. Ce qui rassurerait. Mais non, il faut l'admettre, elle est fidèle. Celui-là, on ne l'aime pas, on n'est pas obligé de l'aimer. Et puis, disons-le, ce double, c'est la négation de notre personnalité, de notre individu, de notre identité. Chaque être humain se veut unique. C'est, croit-il, ce qui le distingue des autres animaux... L'agacement se change vite en hostilité verbale. Le ton monte. Le débit s'accélère. On en vient aux noms d'oiseau. En soi, ça ne tire pas à conséquence puisque les mots ne sont pas les mêmes, mais il y a le ton. Lui ne trompe pas. Manifestement, ma présence, mon existence même exaspère Willy deux. Et c'est réciproque. La tension croît. On frise le drame. Cet autre moi-même, je le supprimerais volontiers, comme il me gommerait volontiers, m'effacerait de son univers. Ah ! Je l'étrangle, si je peux. Je l'assomme, avec ce pot de bégonias. D'ailleurs, j'ai horreur des bégonias. Ça me rappelle de mauvais souvenirs. Chez moi, il n'y a que des géraniums. Bien que le pot soit le même... Qu'est-ce que je risque ? Aussitôt fait, je regagne mes pénates, mon univers, pas le seul donc, mais le vrai. Oui, mais comment ? Je ne sais pas encore où se trouve la sortie. Bien sûr, je pourrais tenter. Je serre les dents, je serre les poings. Moi, le rat de bibliothèque, l'homme tranquille, éprouver des envies de meurtre à coups de bégonias ! Vous voyez où vous mène le parallélisme. Rassurez-vous. Je n'oserai pas. Vous savez bien, un reste de respect pour l'espèce humaine, dans la mesure où ces êtres en font aussi partie, dans la mesure où ils ne sont pas simplement notre reflet. Toujours cette idée du miroir. J'ai lu des trucs de ce genre : comme tout marche par paires, si tu supprimes l'un, c'est-à-dire l'autre – enfin Willy deux – ne vas-tu pas, par le même coup – puisque tu ne peux pas exister seul – te supprimer toi-même ? Bien sûr, il doit penser la même chose, d'autant plus que lui n'en est apparemment pas à son premier double. D'ailleurs, c'est peut-être la répétition qui l'excède. Mais quand on y réfléchit... Supposons, disait Harry l'autre jour, que le nombre des univers parallèles, multipliés par une sorte de bourgeonnement, soit illimité. Effrayante perspective ! Votre moi reproductible comme de vulgaires caleçons. Une armée de Willy se répétant à l'infini... pareille à une armée de clones.

— Ne cédon pas au vertige, interrompit le docteur Snyder. Pour le moment, la paire nous suffit.

— Oui, pardon. Entendant mon double déblatérer, à travers ma colère je me pose quand même des questions. La langue qu'il parle me reste incompréhensible, mais les consonances ne me sont pas totalement étrangères. À croire qu'il parle... notre langue... à l'envers. Une fois encore, je cède sans doute à l'effet miroir. Les choses se révèlent plus compliquées, si j'ose dire... Les sons ou les lettres semblent se bousculer dans le désordre ou, plutôt selon un ordre différent de celui de nos langues usuelles. Je ne sais si vous me suivez...

— Oui, dit le Professeur. La permutation des lettres de l'alphabet. Un procédé connu, utilisé pour coder les messages.

— Pourquoi pas ? Il y a peut-être un code. Mais lequel ? En tout cas, j'ai de plus en plus l'impression que je parviendrai à rétablir le sens, à comprendre, avec le temps et la pratique... Je n'aurai ni l'un ni l'autre... Car l'affaire va se corser. Je suis connu pour être un célibataire endurci. Celui que j'ai jusqu'ici appelé Willy deux est marié. Et madame fait bientôt son apparition. Une belle rousse. Flamboyante. Surprise ! Elle ne s'en prend pas à l'intrus, mais à son époux. Lui reproche-elle de ne pas m'avoir ignoré ou bien au contraire – si je peux me bercer de cette illusion – de m'accueillir comme un chien dans un jeu de quilles ? En tout cas, elle semble lui adresser de violents reproches. Liou, un son qui revient toujours dans ses propos. Est-ce le véritable nom de mon « parallèle » ? Aujourd'hui encore, je me pose la

question. Quand elle juge qu'on a assez aboyé, madame disparaît dans leur, dans « notre » logement. Quand elle refait surface, elle tient une bouteille courte, ventrue, et deux verres qu'elle a remplis d'un liquide à couleur de whisky. Elle m'en tend un et donne l'autre à Willy/Liou. Du whisky le breuvage en a vaguement le goût... On vide la bouteille. Le « parallèle » a du tout au tout changé de comportement. Il a compris – ou elle l'a persuadé – que l'antagonisme ne mène à rien. Moi aussi. On est tombés dans les bras l'un de l'autre et on pleure. Copains comme cochons. Tentative émouvante de fusion dans l'alcool... Tonio, les souvenirs, ça donne soif ! Merci de penser à moi... Finies les effusions, Willy/Liou et madame me font signe d'entrer. Je brûle de curiosité, mais, en même temps, j'éprouve une appréhension à l'idée qu'ils m'ont aussi volé mon cadre de vie. Leur maison semble, bien entendu, une copie de la mienne. Même entrée. Même salon. Ils m'invitent à m'asseoir. Dans mon fauteuil favori, faux Chippendale, qui doit être aussi le sien. Je détaille le mobilier, la décoration. Au mur les mêmes marines : voiliers dans la tempête, copies de toiles par Alastair Crook, un illustre inconnu. Il s'appelle ainsi, chez moi, du moins. Chez eux, je ne repère pas de signature. Mais je note les inévitables détails décalés, la couleur des coussins, par exemple. Chez eux, ce qui domine, c'est le bleu. Moi, je n'aime pas... On discute, si je puis dire. Avec un coup dans le nez, on arrive à coexister. Et même à s'entendre... Ils me gardent à dîner. Ma foi, je fais honneur à leur repas qui comporte quelques plats aussi indéterminés que savoureux. Du genre civet, en particulier. Chaleureusement je complimente la maîtresse de maison. Je crois qu'elle a compris, à en juger par son large sourire. J'ai même l'impression qu'elle me décoche un clin d'œil assez appuyé. La nuit venue, je fais mine de me retirer. Par politesse. Pour aller où ? Ils protestent et me conduisent dans leur chambre d'amis. Il faut ici que je donne quelques précisions. Ceux qui connaissent mon cottage savent qu'il comprend deux chambres, la mienne et la pièce que j'appelle la chambre d'amis. Liou et madame entendent, je suppose, me loger dans la pièce équivalente. Mais ils m'ont mené dans ma chambre. Toujours ce satané « décalage ». Me retrouver dans ma chambre, ça devrait me rassurer, m'apaiser. Mais, après toutes ces mésaventures, le sommeil me fuit. Vers minuit, la porte s'ouvre, grince. Alors je me souviens du clin d'œil. Dans l'entrebâillement se découpe madame en déshabillé. Un rayon de lune qui filtre entre les rideaux me permet de voir qu'elle porte un plateau et deux verres. Madame s'est glissée dans la chambre, a posé le plateau sur la table de nuit. Est-ce une manière, plutôt bizarre, de me signifier mon congé. Ce que, sans mauvais jeu de mot... anticipé, j'appellerais le « coup de l'étrier ». Madame dépouille lentement toute vêtue. Au clair de lune. Et, sans plus de façons, elle se glisse dans mon lit. Puis-je m'en défendre sans risquer de l'offenser ou de passer à ses yeux pour un imbécile ? Flamboyante, c'est le terme qui convient... Et, croyez-moi, ça n'est pas un simple reflet, mais une réalité bien... en chair, au point que nous jouerons... un bis... Merci, Tonio...

Willy avala une gorgée et reprit :

— Bon... L'affaire a été chaude. Madame a tout prévu. Nous trinquons. Deux fois. La seconde, en échangeant nos verres. Une boisson légèrement épicée. Sur quoi, elle s'esquive, au petit matin. Pour rejoindre en catimini le lit conjugal, je présume. Encore qu'on puisse se demander si l'époux n'est pas plus que consentant, complice. Elle a laissé la porte entrebâillée, sans doute pour éviter qu'elle ne grince, mais les verres sont restés sur la table de nuit. Oubli ? Inconséquence ? D'ailleurs, ladite porte grince. Elle s'ouvre. Et je vois apparaître... qui ? Toby, mon chat. Fidèle à son habitude, Toby saute sur le lit, se love à mes pieds. Mais, surprise (si ce genre de réaction a encore un sens), Toby a changé sa

robe tigrée pour un pelage du plus beau noir... Deux ou trois ronrons. Rapidement il s'endort. Et, bientôt, émotion, ébats et alcool aidant, je fais de même... Pour me réveiller... Où ? Dans ma chambre, la vraie, dans mon lit. Chez moi. À San Juan un, allez-vous dire... Je ne sais pas ce que Liou ou madame ou les deux – oui, je pense qu'ils étaient complices. Je ne sais pas ce qu'ils m'ont administré – ces salopards ont l'habitude... Vous penserez donc qu'ils avaient trouvé le moyen de me renvoyer en douce dans mon univers. Dans le vôtre, messieurs... Avec à mes pieds un chat à la moustache trop courte d'un côté, à l'oreille fendue. Erreur ! Erreur ! Soit, ils m'avaient renvoyé à la case départ. Mais pas tout à fait. Je me retrouve devant chez moi, San Juan un, Anchor Lane. Tiens ! devant chez moi, il y a un attroupement. Je reconnais la plupart des visages. Je vais saluer, m'excuser et me frayer un passage quand un frémissement secoue l'assistance. Une soudaine bourrasque. Des cris jaillissent. Les gens commencent à déguerpir, fuient, s'éparpillent, y compris les deux types en noir qui se tenaient à l'entrée. L'un d'eux saute même par la fenêtre. Seul reste le prêtre. Vous savez que je suis de religion catholique. Le malheureux curé m'asperge d'eau bénite et il murmure, me semble-t-il, « Vade retro, Satanas ». Malgré ce *pandémonium* j'entre. Sur le lit gît mon cadavre. Dans mon costume vert bronze des dimanches. Seule a changé la couleur de la cravate. Celle du mort est bleue, ce qui jure affreusement. Comment peuvent-ils avoir si peu de goût dans cet univers-là ! Tout ça me donne un choc. Mais je me dis, et ça je m'en souviens aujourd'hui : dans ce monde, ils laissent les morts chez eux et ne connaissent sans doute pas les salons funéraires. C'est le chat qui me tire de ma réflexion en se frottant contre mes jambes. Je le prends dans mes bras et je ferme les yeux, pour avoir la sensation de me retrouver vraiment chez moi... Et, en effet, cette fois je m'y suis retrouvé. Avec Toby sur mes genoux. Un chat noir. Celui qui, à ses heures, se prélassait dans la salle de lecture. Faut-il en déduire que, chez les parallèles, le matou a hérité, en échange, d'une robe tigrée ? Quoi qu'il en soit, ce vieux matou un peu mité, je l'ai vu d'un autre œil, car je me suis demandé s'il ne jouait pas le rôle de passeur. Une légende veut que le chat ait sept vies. Les vit-il en autant d'univers ? Allais-je devoir faire le tour des sept en espérant qu'il n'y en ait pas davantage ? Je me suis souvenu d'un article que j'avais lu et qui m'avait laissé perplexe. Il y était question du chat de Schrödinger. Je vois que Harry hoche la tête. Il vous expliquera mieux que moi de quoi il retourne. Toujours est-il que, selon ce physicien et selon les lois de l'univers quantique si différent du nôtre, un chat peut être à la fois et dans certaines circonstances mort et vivant. En l'occurrence, c'est de moi qu'il s'agit. Je peux donc être mort dans un univers et vivant dans l'autre. Ce qui, après tout, paraît assez rassurant. De là à déduire que, si le nombre des univers est infini, je serai toujours vivant quelque part et que je suis donc immortel, il n'y a qu'un pas, bien qu'il soit difficile à franchir. Et je me suis dit rétrospectivement que j'aurais pu trucider impunément Liou, si j'en avais eu sérieusement envie, sans risquer, par le même coup, de disparaître une fois pour toutes... Le pire auquel je m'exposais sans doute c'était de m'interdire l'accès aux autres univers parallèles. Oh ! Je m'en serais consolé ! Car en somme qu'est-ce que je demande, moi ? Enrichir ma bibliothèque, fouiner au milieu de mes livres et, le soir, retrouver les amis dans la chaleur du *Blue Buzzard* que les autres univers n'ont pas la courtoisie de m'offrir... Chers amis, je vous ai donné la méthode. Allez voir si le cœur vous en dit. Mais ne comptez pas sur moi... Encore que... À y réfléchir, en revenant je provoquerais peut-être le déclic. Je trouverais le détail qui m'échappe et répondrais à la question qui continue à me tarabuster. Dans quel verre madame qui prévoyait l'échange a-t-elle versé la drogue qu'elle me destinait ? Sans doute celui où j'ai bu en premier. Comment m'est-il

échu ? L'a-t-elle placé de telle sorte que je ne pouvais pas ne pas le prendre ? Est-ce moi qui l'ai choisi ? Mais au diable leur breuvage ! Et, croyez-moi, il vaut mieux ne pas en connaître la formule, si on veut éviter les complications... Tonio, c'est ma tournée !

FIN

Impasse de secours

(Francis Olivier Schall)

A-t-il rêvé ? Non, ses yeux sont bien ouverts, et il est convaincu d'être lucide malgré les whiskies ingurgités au lent monotone de cette nuit de décembre.

Alors, la mort... ?

C'était à l'instant... Il connaît les vapeurs de l'alcool comme les courants secs du fond de ses verres. Il sait qu'il bafouille un peu, que ses propos, pour un banal observateur à jeun, apparaîtront tel un fatras d'inepties. Et l'image de ses mains tremblantes autour du contenant de son poison, en face de lui, au creux de la grande glace du bar, lui répète son quotient insane.

Pourtant ce soir, à cet instant, il découvre l'obstination de ce triste reflet, rejoint son visage bouffi, les prémices de la couperose, ses yeux veinés de rouge et, entre les lèvres, cette cigarette dont il tire une dernière bouffée avant de l'écraser sur le bord du comptoir ; puis son autre main trainant à sa bouche une autre goulée, sans souffle reprendre. Un ballet minable, presque incolore, où tous ses gestes sont réglés par vingt ans de vaseuses habitudes.

Soudain il a froid. Et peur. Quelque chose d'insupportable vient de s'immiscer dans le tableau.

L'erreur est du côté du reflet, à l'intérieur du miroir : au moment où, dans la glace, il se voit boire, fumer, écraser son mégot, lui n'a esquissé aucun geste. Dans sa réalité, son verre est plein ; dans la glace, l'autre verre est vide et son reflet, contrairement à lui-même, ne fume pas, se contentant de jouer avec son paquet de blondes.

Effaré, il tente l'immobilité pour déstabiliser le mirage.

Autour de lui, les couche-tard, les désœuvrés et une poignée arthritique de fêtards tristes, brassent des sons aigus, rocaillieux, accompagnés de maladroitesses gesticulations d'albatros en perdition ; des fantômes sous néons, ridicules et vains...

Il ne les voit ni les entend. Unique sensation : une vaguelette de transpiration qui s'est mise à glisser entre ses omoplates, qu'il constate également perlant sur ses avant bras, et sa respiration abrégée, pointillée... En face, cette glace dédoublant les étagères et leurs bouteilles qui l'encadrent en relief, impose un singulier décalage, une amorce de vivre ailleurs, hors lui. Tout au bout du mirage, perdu dans son reflet, il se lève pour prendre son manteau suspendu au perroquet. Ayant péché au fond d'une de ses poches un billet froissé, l'autre règle au patron une addition déraisonnable. Très distinctement, il se voit ramasser la monnaie, faire un signe d'au revoir vers l'assemblée et sortir. Vissé à son siège, lui buveur, observe que Raymond, pas plus que les autres clients, ne réagit à l'incongru de ce décalque. Puis il raisonne entre deux vapeurs éthylique qu'à partir de ce moment, tenant compte de la position de la glace, il va perdre son double insensé du côté de la nuit froide et humide – mais une glace peut-elle reproduire les humeurs du temps ? Pourtant, dans la glace, malgré ce qui vient de lui apparaître évident, ... sidéré, il se voit à l'extérieur, hors champ.

Il pleuviote depuis quelques heures. De nombreuses flaques grignotent le trottoir et la chaussée, retenant des morceaux de l'enseigne lumineuse. Rouges et vertes, les lettres de "Chez Raymond". Une rouge, une verte. Répétées. L'ensemble n'est guère de bon goût, mais a l'avantage de saisir l'œil et de se repérer de loin.

Dehors, donc, le reflet de l'homme ; immobile devant la porte de l'établissement. Il tourne la tête de droite à gauche, hésitant sur la direction à prendre. Au profond du miroir, le buveur sur son tabouret aperçoit maintenant les deux extrémités de la rue, esquissées troubles aux ombres de la nuit. D'un côté, la haute tour de l'Hôtel Virtuose ; de l'autre, les formes basses et lourdes de la gare.

Venant de cette direction, les phares d'une voiture zèbrent les façades, agrippant des parcelles de pluie.

Dehors, il s'acharne à vouloir allumer une cigarette que l'ondée refuse.

À l'intérieur, un détail incongru – mais qu'est-ce qui ne l'est pas alors ? – au-dessus du miroir, l'horloge murale du bistrot marque 23 heures 20, et juste en dessous, à peine floues malgré la distance, les aiguilles du cadran de la gare avancent de cinq minutes.

Renonçant à fumer son cloppe détrempé, l'autre le jette, excédé. Hormis la voiture gare (taxi peut-être pour le dernier train de Bordeaux ?) qui a démarré de devant le, pas un chat dans la rue. Tout est possible...

Paralysé devant le zinc, l'homme attend la fin de ce qu'il espère, piteux, n'être qu'un faux pas de son imagination. Pourtant, malgré l'incroyable de la situation, intensément s'inscrit en lui l'évidence de l'effarante réalité : il est au même instant le client du troquet s'imbibant à l'abri de la chaleur du lieu, et la silhouette frissonnante au froid extérieur...

Sale temps ! Et puis ce vide pénible de la ville que seuls les gens motorisés osent affronter, calfeutrés derrière leur carrosserie. Il distingue la marque de la voiture qui approche : une Peugeot, 504. Blanche. Assis sur le tabouret, il se demande quelles peuvent être ses pensées, planté sous la pluie... L'envie de regagner son domicile ? Peu probable : le retour au nid avant deux ou trois heures du matin n'est guère dans ses accablantes routines. Sans doute le désir de courir jusqu'au "Paradis", l'unique cabaret passable de la ville, à deux pas du "Virtuose". Accoudé au bar, il se distingue entamer la traversée de la rue.

Est-ce la pluie qui perle aux dos de ses mains rivées au comptoir ? Est-il possible que l'état des choses soit à ce point disloqué que l'eau du ciel parvienne par l'intermédiaire d'une glace jusqu'à sa peau tremblante de ne plus se reconnaître ?

Rire ? Pleurer ? CRIER ?

Cette fois la grande trouille lui vrille les tripes. Ce n'est plus de la pluie sur ses mains mais cette maudite sécrétion de l'angoisse : des sueurs froides. Sa main droite est revenue vers son verre contre lequel ses phalanges blanchissent. Il faut qu'il ait le courage de briser quelque chose, d'extérioriser autrement que par ses cordes vocales enchaînées cette horreur qui grouille en lui.

La patronne, prenant le relais de son jules derrière le comptoir, s'adresse à lui, qu'elle a toujours eu à la bonne, malgré ses dérives. Ce qu'il lui semble, car il n'est plus sûr de rien, singulièrement sourd, se débattant au sein d'une ouate austère issue de diable sait où.

Retour brutal du son avec des crissements de pneus sur l'asphalte détrempé de la rue. À cet instant, lui toujours consommateur, réagit. Ce qu'il doit casser, éparpiller

en mille facettes libératrices aux quatre coins du bar est devant lui : ce damné miroir ! Une question s'impose, hors sujet : « cela va-t-il faire du bruit ? ».

Les crissements de pneus ne cessent, mais le fracas de verre brisé et les plaintes des tôles déchirées les effacent. Emettre son cauchemar, en projetant brusquement son verre entre les étagères chargées de bouteilles, exactement au centre de la glace. Juste à l'endroit où son double – à l'extérieur – apercevant la voiture, est revenu sur ses pas, vers le trottoir d'origine.

Pour l'homme du dedans, les frontières du dehors, à l'image des formes de son visage à demi penché sur la surface mouvante de son scotch, s'estompent. Il sent que sa conscience va basculer vers un ailleurs tellement plus dangereux que celui de l'extérieur, un ailleurs intérieur où il ne saura plus s'il est dans la rue ou bien si la rue circulera entre les tables de la salle.

Les orbites jaunâtres des phares pervertissent la chaussée. Lui du bar spéculé alors de se lever, de rejoindre son reflet, de fondre sur celui-ci et de le ramener là, pour boire un verre, pour se réchauffer. Car l'autre tremble de plus en plus ; ses chaussures usées, sur le goudron mouillé, doivent prendre l'eau. Un frisson parcourt ses pieds sur la barre d'appui du bas du rade.

La voiture, indubitablement, n'est pas en bon état. Assis sur son tabouret, accoudé au comptoir, un whisky dans une main, une cigarette entre l'index et le majeur de l'autre, immobile, fasciné, l'homme se voit dans la glace exister une autre vie.

Alors... Alors la voiture – conduite par un autre alcoolique ? – rebondissant sur un lampadaire, fait un tonneau en travers de la rue et, mutilée, borgne, agonisante, retombe sur ses roues déjantées à l'endroit précis où son double terrorisé attend SA PROPRE MORT.

Tout s'est effacé... A-t-il rêvé ? Non, ses yeux sont bien ouverts et il est certain d'être lucide, malgré les whiskies ingurgités au déplorable de cette nuit de décembre. Que croire ? Délire éthylique ? Cauchemar éveillé ? Prémonition ? Une panique de possibilités jette son ancre d'incertitude au fond d'un océan de points d'interrogation. Quand il sortira, lorsqu'il aura dit bonsoir aux amis, aux poivrots de la dernière heure, à Raymond, à sa femme, dehors alors, à quelques mètres, ...un chauffard l'écrasera. Parce qu'en un ailleurs inconnu, il est écrit qu'il doit mourir ce soir.

Doit-il mourir ce soir ?

Pourquoi parler de mourir ? Parce qu'enfin... ! Rien ne l'oblige à sortir PAR DEVANT ! Il peut – IL VA ! – passant sous le petit panneau lumineux marqué "Issue de secours", sortir par l'impasse, derrière l'immeuble ! Titubant des neurones et sur ses jambes, il se presse vers LA solution.

C'est au dernier moment, sous l'effet du choc, qu'il comprend que nul n'échappe à son destin. Quel conducteur ivrogne a décidé ce soir de se garer dans l'impasse ? L'homme qui agonise entre l'arrière de la bagnole et le mur qui le brise n'en saura jamais rien...

FIN

Le Tango d'un soir (Marcos Rodriguez Leija)

Tout le monde a été surpris comme il ne l'avait jamais été, d'après ce qu'on m'a dit. Certains sont tellement restés bouche bée qu'ils ont avalé des mouches, les autres ont tellement absorbé d'air que leurs corps ont gonflé comme des ballons. Un ou deux témoins se sont vus traiter de menteurs parce qu'à les en croire, ceux qui ne flottaient pas jusqu'à se perdre entre les nuages éclataient pour avoir ingurgité autant d'air en ouvrant la bouche.

La nouvelle s'est répandue partout. Je dirais que ce fut une journée comme on en voit peu, exceptionnelle, exagérée, extravagante. En effet, inopinément, deux jambes de femme ont surgi d'une ruelle, en plein centre ville. L'admiration que certains éprouvaient s'est vite changée en rire nerveux, et d'aucuns ont dit :

– Non, cher monsieur, c'est une plaisanterie pour la télévision. Dans les fenêtres des bâtiments, il y a sûrement une caméra cachée.

Mais non, ils se trompaient. Les jambes n'étaient pas des mécaniques, mais faites de chair et d'os. Quant au tronc, à qui pouvait-il bien appartenir ? Obligatoirement à une déesse. Et les fesses ? Quelle paire de fesses ! Elles étaient parfaites, tout comme la coupure dont on ne sait pas qui avait bien pu la faire au ras de la ceinture. Le plus curieux, c'est qu'elle ne saignait pas, bien que l'on puisse voir nettement les vertèbres et la chair rouge, vivante.

Ces jambes nues de haut en bas, séduisantes, brinque-balaient. Elles étaient si attirantes, d'après les racontars, que l'on remarqua un prêtre au pénis dressé sous sa soutane. À la vue des fesses rondes, il a tendu les mains comme s'il avait envie de les attraper, mais il s'est retenu, se rendant compte qu'il était observé par une foule qui suivait cet étrange événement. Il ne restait plus au curé qu'à fermer les yeux et à élever son lamento vers le ciel.

Une voiture de patrouille freina violemment devant les jambes alors que, n'obéissant qu'à leur fantaisie, elles traversaient la rue. Le feu était encore au vert, et les automobilistes qui circulaient dans le secteur se mirent à siffler et à lancer des compliments. Un flic descendit précipitamment de la voiture et courut jusqu'à la ruelle sans découvrir le haut de ce qui avait l'apparence d'une belle femme. Un ivrogne qui passait par là fonça jusqu'à la fontaine d'un rond-point et se jeta à l'eau, se croyant victime d'une crise de delirium tremens.

Moi, à vrai dire, je vous raconte ce que j'ai entendu par la suite dans les rues, ce que j'ai lu dans les journaux, lesquels n'ont pas réussi à se procurer une photographie de ces jambes nues. La vérité, c'est que j'étais là, sur les lieux où se produisait cet étrange phénomène, mais j'étais tellement camé que j'ai simplement vu une paire de collants blancs qui dansaient le tango d'un côté et de l'autre, au rythme d'un vent poussiéreux annonciateur d'orage.

FIN

BIOGRAPHIE DES AUTEURS

Pierre Jean Brouillaud, qui a beaucoup roulé sa bosse et exercé plusieurs professions – dont celles de journaliste et de traducteur – a publié, en littérature générale, chez Calmann-Lévy, un roman (*Les Aguets*) et deux recueils de nouvelles d'inspiration fantastique (*La Cadrature* et *L'Angle droit*), avant de passer à la science-fiction. En 1975, il a fait paraître *Tellur* dans la collection « Ailleurs et Demain » (Robert Laffont).

En 1996, il a donné aux éditions La Geste un recueil intitulé *L'Oeil de pierre*.

Il a publié plus de 70 nouvelles dans de nombreuses revues françaises et étrangères. Ses novellae ont notamment paru dans *Antarès* et *Miniature*.

De 1987 à 1997, il a présidé INFINI, association des littératures de l'imaginaire d'expression française. Il s'est employé à développer les relations avec les littératures des autres pays d'Europe et a aussi publié, à ce titre, plusieurs traductions de l'italien, de l'espagnol et du portugais.

Les Soirées du Blue Buzzard, son recueil déjà paru en numérique en français et en italien aux éditions italiennes EDIZIONI SCUDO dans la collection « Longs Stories », va paraître en édition papier. Et en français !

Jean-Pierre Carrère est né en 1942 et décédé en 1994 d'un cancer du poumon. Il était le fils cadet d'un cheminot, résistant mort à Buchenwald. Entré à France Telecom en 1969, il a découvert la SF en lisant un roman de Jules Verne. Passionné de l'imaginaire, il publie poèmes, articles et récits dans les journaux des PTT, puis dans diverses revues (*Miniature*, *KBN*, *OCTA*, *Les Croisières Imaginaires*). En 1993, un an avant sa mort, il obtient le prix de la nouvelle remis par INFINI et par le Club SF PTT avec *La Correspondance*. Jean-Pierre a été un membre très actif de l'association INFINI. Sous le même titre *La Correspondance*, l'association a publié onze nouvelles de Jean-Pierre Carrère en 1997.

Sergio Gaut Vel Hartman est né en 1947 à Buenos Aires. Auteur très prolifique, il a publié de nombreux récits dans des revues du monde entier. Il a dirigé – et dirige toujours – de nombreuses anthologies ainsi que des revues en ligne et des blogs, dont les plus récents sont : *Ráfagas*, *Parpadeos*, *Químicamente impuro* et [Breves no tan breves](http://cuentosgvh.blogspot.com/).

> <http://cuentosgvh.blogspot.com/>

Noé Gaillard est un étrange personnage qui se présente lui-même comme suit :

« Plus lecteur qu'auteur. Plus critique qu'auteur. Sans doute par manque de confiance... et l'agacement devant les subjectivités éditoriales... Oui, je sais, la critique est aisée et l'art est difficile. C'est à cause de cela que si pendant près de quarante ans vous avez repéré mon nom ou mes pseudos au bas de certains textes les nouvelles y sont rares. Elles relèvent pour moi d'une nécessité, d'une urgence qu'une idée ou un appel à texte ont fait surgir. Il faut trouver le temps et l'envie de les écrire puis éprouver le désir de les soumettre. C'est une démarche fastidieuse que les nécessités de la vie ne m'imposent pas. Alors je me contente de me faire plaisir... Puissiez-vous en trouver à me lire.

À part ça, je suis de la génération de Michel Delpech et malgré ma surdité profonde j'aime encore la musique et le cinéma. Bien à vous. »

Ceci étant dit (ou écrit), voici quelques repères :

- Fête galante (nouvelle en collaboration avec P.P. Durastanti) in Territoire de l'Inquiétude n°4 éditions Denoël
- Petite Culotte (nouvelle) in Taille Réelle n°14
- Au nom du Père (nouvelle) in anthologie consacrée à J.L. Borgès, éditions Phénix
- Ma journée d'Internaute (nouvelles) in Revue Scientifique/Science en fête Éditions Var Technologie.
- Le souffleur de rêves (Nouvelle en collaboration avec Richard Canal) dans l'anthologie FanTasy, éditions Fleuve Noir
- La Devise, sur le blog [C\(H\)ŒUR DE CITOYENS, 2011](#)

Léo Lamarche se consacre entièrement à l'écriture et à la littérature (plus ou moins) noire. Elle a écrit une trentaine de nouvelles éditées en revues et recueils collectifs, ainsi que sur Internet. *Leçon de Ténèbres*, recueil de nouvelles, a paru aux éditions Noir Délire en 2004 et un second recueil dédié à l'association "La Voix de l'enfant" est en ligne sur le site nouvelle-donne.net

Secret de famille a reçu le Prix Gérard de Nerval de la Nouvelle 2004 sous le titre *Le Secret* et a été édité par les Éditions Arthémuse.

Publications récentes :

- *Sale temps pour vivre*, 2008, éd. Les 400 coups (nouvelles noires)
- *Kyra*, 2009, éd. Coups de tête (SF)
- *Macadam Blues*, 2010, Coups de tête (roman noir)
- *Érec et Énide et autres histoires de chevaliers*, Le Livre de Poche Jeunesse, 2010 (récits du moyen-âge)
- *Le Diable au corps*, tome 1 de ses « Contes du diable vauvert », février 2011, [éditions Oskar](#).

Marion Lubreac est née un 14 mars et vit désormais dans le sud de la France.

Elle est l'auteur de plusieurs poésies classiques, de poésies "libérées", de contes fantastiques courts et de nouvelles. Elle participe très régulièrement à LA VÉNUS LITTÉRAIRE dirigée par Tang Loaec dans la rubrique LUBREACTION. Ses poèmes et Haïkus érotiques sont de toute beauté.

Elle a participé au fanzine Reflets d'Ombre (2006). et publié :

— *Joyeux anniversaire Duncan*, revue Marmite et Micro Onde, éditions L'Œil du Sphinx

— *Du porc à l'aigre doux*, revue Hauteurs, déc. 2005, puis Lunatique 71, printemps 2006

— *Margot, Le Voile de Maya*, et *Pénétration maléfique*, Horifique 52 (Spécial « Femmes de l'Étrange » #9), juillet 2006.

— *La Morcelée* sur le site Portail SF (février 2009), nouvelle reprise dans l'anthologie « Mortel délirium » (Big Band éditions, juillet 2011).

> [Sa plus récente publication](#)

Angel Olivera Almozara, qui est âgé de 52 ans, travaille dans une agence de voyages. Il réalise des bandes dessinées, qu'il publie essentiellement dans des fanzines, ainsi que des travaux graphiques pour la ville de Cadix, en Andalousie, où il réside. Il a publié un roman et en a d'autres en préparation.

Jean-Pierre Planque vit en Guadeloupe depuis 2000. Il a écrit et publié une soixantaine de nouvelles dans fanzines, revues, journaux et anthologies, puis sur Internet. Son premier roman (*L'Esprit du Jeu*), écrit en collaboration avec son ami Patrick Raveau, a été publié en octobre 2007 par les éditions EONS. Il a principalement écrit des récits fantastiques et de science-fiction, mais il est également très attiré par le roman noir et par le mélange des genres. Depuis une dizaine d'années, il dirige un site entièrement dédié aux littératures de l'Imaginaire et a permis la publication en ligne de plus de 200 nouvelles issues de France, Belgique, Suisse, Espagne, Italie, mais aussi des pays d'Amérique latine et des pays de l'Europe de l'est et du nord. Ce patient travail lui a permis de cultiver nombreuses relations amicales avec écrivains et écrivaines un peu partout dans le monde.

Sa plus récente nouvelle vient de paraître dans l'anthologie fantastique annuelle « Ténèbres 2010 ».

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/>

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>

Né en 1944, Khristo Poshtakov habite Sofia où il a fait ses études à l'Université technique.

Depuis 1998, il exerce comme traducteur d'espagnol, d'anglais et de russe. Il ne s'est décidé à écrire qu'à quarante ans, après avoir glissé sur une peau de banane à Cuba et être resté immobilisé plusieurs mois, suite au traumatisme subi. Il a alors consacré ses loisirs forcés à la littérature. Il est l'auteur de romans et d'une centaine de récits de SF et de fantastique. Khristo Poshtakov parle couramment le castillan et fréquente les conventions espagnoles.

L'une de ses nouvelles a paru dans l'anthologie internationale UTOPIÆ 2004 réunie par Bruno della Chiesa chez L'Atalante.

Marcos Rodriguez Leija est Mexicain, né à Nuevo Larido, Tamaulipas en 1973. Depuis l'âge de 16 ans, il exerce des fonctions dans le journalisme : radio, télévision et presse écrite. Il dirige actuellement un service municipal d'information. Il a reçu divers prix de journalisme et de littérature.

Marcos Leija collabore à diverses revues mexicaines et étrangères. Il est l'auteur de recueils de nouvelles et a publié dans des anthologies parues au Mexique, en Argentine, au Brésil et aux Etats-Unis.

Francis Schall est un ami de 30 ans. Je l'ai rencontré rue des Petites Écuries, dans le 10ème de Paris. C'était chez Jean-Charles Rodriguez. Nos fanzines respectifs, Nadir et Demain, avaient envie de fusionner. Ça ne s'est pas fait. J'ai toujours estimé Francis, à la fois en tant qu'homme et en tant qu'écrivain. Aujourd'hui, je suis heureux de l'avoir retrouvé et de vous proposer quelque uns de ses textes.

Je me souviens de deux de ses nouvelles : *Après Tharsis* et *Les Chaises du Luxembourg* publié par Markus Leicht dans AMERIANE. Après ? Il est parti pour Toulouse. Je crois qu'il s'est bagarré pour l'écologie, qu'il a participé à une émission de radio SF(Canal SF et Compagnie, sur Toulouse). Il est l'auteur, avec Fabrice Labrousse (Doctor SF), d'une grosse étude consacrée à Star Wars : *Il était une fois La guerre des étoiles, la Galaxie George Lucas*, parue chez Dark Star en mai 2007.

Bruno Vitiello, l'un des jeunes auteurs les plus en vue de la SF transalpine, a été révélé par la revue FUTURO EUROPA, dont le rédacteur en chef est Claudio Del

Maso. Son roman *La Vénus noire* a été primé dans le concours organisé auprès des lecteurs de la revue.

Napolitain d'origine, Bruno Vitiello enseigne près de Rome.

La Vénus noire a été traduite aux Etats-Unis par Joe F. Randolph qui l'a publiée en fascicules dans sa revue DIFFERENT REALITIES.

D'autres nouvelles du même auteur ont paru dans la revue Miniature (*Combinat*, et *L'Habit définitif*) et dans FORCES OBSCURES n°3 (*Le Réparateur*). Sa dernière parution : *Semen*, un roman (scandaleux) de 560 pages aux éditions ELARA (Italie).

Bruno Vitiello connaît le français.

Son site : <http://www.vitiellofantascienza.eu/>

La réalisation de cette anthologie et sa maquette sont © JPP, décembre2011